UNE

MISSION EN ABYSSINIE

ET

DANS LA MER ROUGE

23 OCTOBRE 1859 — 7 MAI 1860

PAR

LE C^TE STANISLAS RUSSEL

CAPITAINE DE FRÉGATE

PRÉFACE DE M. GABRIEL CHARMES





PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1884

UNE

MISSION EN ABYSSINIE

ET

DANS LA MER ROUGE

23 OCTOBRE 1859 — 7 MAI 1860



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

UNE

MISSION EN ABYSSINIE

ET

DANS LA MER ROUGE

23 OCTOBRE 1859 — 7 MAI 1860

PAR

LE C^TE STANISLAS RUSSEL

CAPITAINE DE FRÉGATE

PRÉFACE DE M. GABRIEL CHARMES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1884

PRÉFACE

Parmi bien d'autres mérites, le livre qu'on va lire possède encore celui de l'opportunité. Quoiqu'il arrive fort tard, il arrive pourtant fort à propos. Les derniers événements qui se sont déroulés, que disons-nous? qui se déroulent en ce moment, soit en Égypte, soit dans les mers de Chine, ont posé de nouveau, avec plus d'insistance que jamais, cette question d'Abyssinie que le commandant Russel avait essayé de résoudre en 1860; qu'il avait résolue, en effet, mais dont la solution n'a été ni comprise ni acceptée par le gouvernement d'alors et par l'opinion publique. Tout le monde aujourd'hui a les yeux fixés sur la mer Rouge, cette grande route du commerce de l'extrême Orient que le génie d'un Français a ouverte en creusant le canal de Suez, et où la France vient pourtant à peine de s'assurer une position stratégique et com-

merciale en plantant son drapeau à Obock. Mais Obock, malgré son incontestable importance, n'a pas et ne saurait avoir une valeur militaire suffisante pour nous assurer, dans toutes les circonstances qui peuvent se produire, la libre navigation de la mer Rouge. Il communique seulement avec le Choa, c'est-à-dire avec une province de l'Abyssinie, presque indépendante, dont l'action ne s'étendra jamais sur le Soudan égyptien et sur l'Égypte. C'est dans l'Amhara et le Tigré qu'il faudrait agir, c'est avec l'Abyssinie proprement dite qu'il faudrait entrer en relation, afin de refouler le fanatisme musulman qui vient de se réveiller en Afrique, et de créer en même temps, au centre de la mer Rouge, une nation indépendante et civilisée, capable de devenir la gardienne d'un passage qui jouera désormais, dans la politique des puissances maritimes, un rôle non moins considérable que celui du Bosphore et des Dardanelles.

Nos éternels rivaux dans la conquête économique du globe, les Anglais, l'ont si bien compris, qu'ils font en ce moment même les plus grands efforts pour obtenir l'alliance de l'Abyssinie, non-seulement contre le mahdi du Soudan, mais, qu'on ne s'y trompe pas! contre les nations européennes qui voudraient leur disputer la mer Rouge. Établis

en Égypte, où nous avons commis la faute impardonnable de les laisser aller sans nous; profitant de leur rôle de protecteurs du khédive pour se tailler dans l'Harrar et le Somâl un empire aussi vaste que la France, dont la possession du port de Berbera, signalé par le commandant Russel comme le plus beau et le plus riche d'avenir de la côte africaine, fera un jour un splendide marché; maîtres depuis longtemps d'Aden et de Périm, ils sentent cependant qu'ils ne seront assurés de l'hégémonie sur la mer Rouge que le jour où le Négus d'Éthiopie sera leur vassal. Réussiront-ils à l'enchaîner à leur politique? Parviendront-ils à le plier à leur joug? Il est encore difficile de le savoir. Mais il est permis d'affirmer qu'ils n'auraient même pas pu tenter de le faire, si la France avait su tirer parti de la mission accomplie en Abyssinie par le commandant Russel, à une époque où la place était libre et où tout nous conviait à la prendre.

J'expliquerai tout à l'heure quelle était cette mission et les résultats qu'elle avait produits. Mais je veux dire d'abord à quel homme elle avait été confiée; on jugera mieux ainsi les causes qui l'ont fait réussir, malgré les difficultés de toutes natures qu'elle a si malheureusement rencontrées. Le comte Stanislas Russel appartenait à une famille où la bra-

voure et le courage étaient héréditaires. La famille Russel ou Russell, suivant l'orthographe anglaise, rameau catholique et jacobite de l'illustre maison des Russell, ducs de Bedford, descendait en droite ligne d'un cadet de cette maison de la branche de Waltham, passé en France après la dispersion des partisans de Charles I[er] et après la confiscation de tous ses biens opérée par suite de son dévouement à la cause royale, ainsi que le constatent des lettres données à Saint-Germain par le roi Jacques II. Fixés en Champagne, le fils et le petit-fils de ce gentilhomme vécurent obscurément comme tant d'autres partisans des Stuarts. Cent ans après l'émigration, la famille était devenue tout à fait française, et servait avec honneur dans l'armée et sur les vaisseaux du Roi. L'aîné de ses membres, Pierre Bertrand, grand-père du comte Stanislas Russel, d'abord cadet au Royal-Écossais, se rendit aux Indes, où il se distingua en toutes rencontres. Son frère, le chevalier Louis Russel, servit également avec éclat dans l'Inde ; il fut fait lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis et, en 1792, par brevet des princes, brigadier de la 1[re] compagnie noble d'ordonnance du Roi, corps d'élite exclusivement composé de gentilshommes, dont tous les capitaines de compagnie étaient officiers généraux. Une des sœurs de

Bertrand et Louis Russel avait épousé, en 1753, Louis de la Vergne, comte de Tressan, lieutenant général et membre de l'Académie française. Le père du comte Stanislas Russel commandait, en 1830, une division navale devant Alger. On voit quelles traditions celui-ci avait recueillies. Aussi, dès son enfance, s'était-il senti une vocation déterminée pour la marine; mais il y renonça par piété filiale et se fit recevoir avocat à l'âge de dix-neuf ans. C'est peut-être de là que lui vinrent les goûts littéraires et le talent d'écrivain dont on sera souvent frappé en lisant le récit de son voyage en Abyssinie. Ce récit n'a point été revu par lui; il se compose de simples notes, d'extraits pris dans ses lettres à sa famille et dans son journal; tout y a été écrit à la hâte, d'inspiration, au milieu des incidents d'une vie d'aventures; tout y est de premier jet, sans corrections, sans ratures. Et pourtant ces pages légères, matériaux d'un livre plutôt que livre, sont charmantes de mouvement, de grâce et de jeunesse; on y trouve des descriptions achevées et de la couleur la plus heureuse; on y trouve aussi des dissertations politiques d'une simplicité et d'une netteté de style remarquables. La piété filiale a singulièrement bien servi le commandant Russel; en le décidant à s'occuper, jusqu'à dix-neuf ans, d'études littéraires, elle

ne l'a pas empêché d'être un excellent marin, et elle a fait de lui un écrivain, ce qui est toujours un don précieux.

Le comte Russel ayant perdu sa mère en 1831, s'embarqua comme novice; en 1837, il était enseigne de vaisseau ; en 1843, lieutenant ; en 1846, chevalier de la Légion d'honneur, et en 1848 il commandait l'aviso *le Flambeau* et la station de Terre-Neuve. Capitaine de frégate et commandant en second du *Gomer*, qui franchit le premier les Dardanelles et entra dans la mer Noire en 1854, le commandant Russel fut appelé la même année pour faire la campagne de la Baltique sur l'*Inflexible,* comme aide de camp de l'amiral Parceval ; nommé officier de la Légion d'honneur après la prise de Bomarsund, il reçut le commandement du *Phlégéton*, qui devait faire une campagne si active devant Sébastopol et exécuta, sous les ordres de l'amiral Bruat, les reconnaissances qui préparèrent l'expédition de Kinburn ; malheureusement, une insignifiante avarie du *Phlégéton* fit juger au ministre de la marine que ce bâtiment devait être rappelé en France à la veille de l'expédition. En 1859, le commandant Russel partit pour l'Abyssinie, où il accomplit la mission dont le récit fait l'objet de ce livre. Au retour de cette mission, en 1860, il fut nommé

capitaine de vaisseau; puis il fut chargé d'une autre mission aux États-Unis, où il se rendit sur le *Great Eastern* (*Léviathan*), dont il devait en même temps apprécier à la mer les qualités et les inconvénients; enfin, il prit, le 11 décembre 1861, le commandement du *Montezuma,* fit heureusement la première campagne du Mexique, ramena en France l'amiral Jurien de la Gravière, et repartit avec lui, le 14 juillet 1862, comme capitaine de pavillon commandant la *Normandie.* Ce fut la première frégate cuirassée qui traversa l'Atlantique. A peine arrivé devant Vera-Cruz, dans la baie de Sacrificios, le commandant Russel vit décimer son équipage et mourir sous ses yeux les jeunes officiers qui se succédaient sur la *Normandie* pour disparaître, avec une rapidité foudroyante, emportés par la fièvre jaune; quant à lui, stoïque devant ce nouveau danger comme il l'avait été devant tous ceux qui l'avaient assailli durant sa difficile et glorieuse carrière, il attendit le fléau avec le courage et la résignation du devoir; jusqu'au jour où il succomba, il ne songea qu'aux autres, prodiguant tous ses soins, tout son dévouement à ceux qui étaient frappés les premiers. Le 11 décembre 1862, sur la tombe du dernier officier mort avant lui, il disait : « N'est-il pas dans la destinée des marins

« de braver la mort sous toutes les formes! Nous « savons que mourir à son poste frappé par le soleil « ou par l'ennemi, souvent moins dangereux, n'est « pas mourir sans gloire et sans mériter un sou- « venir! » Quatre jours plus tard, le 15 décembre, il tombait à son tour en prononçant ces paroles : « La marine meurt et ne se plaint pas! »

Et ce mot du commandant Russel mourant n'était que l'expression sublime des sentiments qui avaient animé sa vie. On verra, dans le récit de sa mission en Abyssinie, qu'exposé sans cesse à périr sous la balle d'un barbare ou sous les embûches d'un étranger, il ne lui arriva pas une seule fois de se plaindre, pas une seule fois de reculer. Animé d'une ardeur patriotique qu'aucune épreuve ne pouvait abattre, convaincu qu'il travaillait pour la France et la civilisation, sûr que l'œuvre à laquelle il se dévouait était une grande œuvre, il consentait de bon cœur à périr, pourvu qu'avant de disparaître il eût ouvert à son pays une voie dans laquelle il espérait que celui-ci entrerait résolûment. Il avait la foi d'un précurseur; il en avait le courage et l'abnégation. Le gouvernement impérial s'était donc montré bien inspiré lorsqu'il l'avait choisi pour aller explorer la mer Rouge et nouer des relations avec l'Abyssinie. L'idée même de

cette exploration était d'ailleurs singulièrement heureuse. Elle avait été conçue en 1859; dès le 4 mars, le ministre de l'Algérie et des colonies ayant demandé à l'amiral Hamelin, ministre de la marine, un officier supérieur qui pût la mettre à exécution, le commandant Russel fut proposé et accepté. La guerre d'Italie retarda pendant quelque temps l'accomplissement de ce projet; mais aussitôt qu'elle fut terminée, le nouveau ministre de la marine, M. de Chasseloup-Laubat, reprit la pensée de son prédécesseur, et l'empereur Napoléon III témoigna un vif désir de la voir immédiatement réalisée. On sentait le besoin de se hâter. Dès cette époque, il était évident qu'en dépit des résistances anglaises, le canal de Suez serait ouvert et la mer Rouge mise en communication avec la Méditerranée. La France, qui dépensait ses capitaux à créer cette grande route du commerce, qui employait tous les efforts de sa diplomatie à soutenir l'entreprise de M. de Lesseps, ne devait-elle pas, si elle avait quelque suite et quelque prévoyance dans sa politique, chercher à acquérir sur la côte éthiopienne un certain nombre de positions qui lui permissent de faire tourner à son avantage l'espèce de révolution maritime et commerciale qu'elle accomplissait, en somme, de ses propres mains ? « S'il devait en être

« autrement, disait le commandant Russel, à quoi « bon percer Suez? Ce ne serait plus que le con- « duit d'une souricière anglaise. La France aurait « encore une fois travaillé pour les autres; encore « une fois, elle se serait laissé duper par sa géné- « rosité naturelle : le *sic vos non vobis*, qui semble « être l'éternelle devise de sa politique, aurait encore » une fois trouvé une déplorable application. »

Le commandant Russel n'avait point été choisi au hasard pour une mission qui devait prévenir de si tristes conséquences. Le premier, il avait signalé les périls que nous ferait courir l'occupation de Périm, si nous creusions le canal de Suez sans rechercher des possessions qui nous missent en mesure d'assurer la liberté de la mer Rouge, dont les Anglais possédaient une extrémité, tandis que nous ouvrions l'autre sur la Méditerranée. Périm obsédait son esprit. « Le monde maritime, disait-il, « peut-il voir avec indifférence fermer ainsi l'entrée « d'une mer qui a quatre cents lieues de côtes, et « qui est destinée à être, qui est déjà le grand che- « min des Indes, de la Chine, de l'Australie, de « l'Afrique occidentale, où l'Europe tend de plus « en plus à propager son commerce et son in- « fluence! » Il ne comprenait pas que la France eût permis à l'Angleterre de s'emparer de Périm, au

moment même où l'Europe venait d'exiger des Russes l'évacuation de l'île aux Serpents, à l'embouchure du Danube; il comprenait encore moins qu'elle lui laissât continuer à prendre possession d'un grand nombre de points de la côte éthiopienne, sans imiter son exemple, sans s'efforcer de faire comme elle ou plutôt mieux qu'elle. A force de protester contre cette inertie, il s'était fait écouter; suivant son expression, il avait attaché le grelot, l'opinion s'était émue; le gouvernement s'était décidé à aviser. Bien que la mission qui lui fut confiée eût un caractère assez indéterminé, il était bien résolu à en tirer tout ce qu'il était possible d'en tirer pour le triomphe de ce qu'il appelait « la « politique nécessaire et légitime de la France » . Il savait très-bien quelles difficultés il aurait à vaincre et sur quels alliés il pouvait compter. Avant d'aller sur la mer Rouge, il se rendit à Rome, afin de s'assurer de l'appui des missions catholiques qui, sous la direction d'un véritable apôtre, d'un évêque digne de la primitive Église, Mgr de Jacobis, dont les vertus avaient gagné la confiance de tous les Abyssins, cophtes, musulmans même, aussi bien que catholiques, exerçaient en Abyssinie une grande influence. Son plan était des plus simples; il voulait deux choses : reconnaître la côte et planter le pa-

villon français là où il lui semblerait le plus avantageux de le faire, puis établir des rapports intimes entre notre pays et le souverain de l'Abyssinie. L'entreprise paraissait d'autant plus réalisable que le prince qui avait succédé à Oubié, le dernier Négus d'Éthiopie, Négoussié, pressé d'un côté par les Égyptiens et de l'autre par l'usurpateur Théodoros, demandait, comme l'avait fait son prédécesseur, l'appui de la France, et se montrait disposé pour l'obtenir aux plus grands sacrifices. De tout temps l'Abyssinie a été d'ailleurs hospitalière à nos compatriotes, qu'elle regarde comme ses alliés naturels, comme ses meilleurs amis en Europe. Ce petit peuple chevaleresque et chrétien, malgré la barbarie où il est plongé, a, sous bien des rapports, des points de contact avec notre caractère et notre esprit. Il se méfie beaucoup des Anglais, dont il redoute l'ambition, et dont les mœurs religieuses, hostiles au culte de la Vierge et des saints, qu'il place, pour son compte, presque au-dessus de celui du Christ, lui répugnent profondément. Aussi, chaque fois qu'un souverain éclairé y arrive au pouvoir, avec des visées ambitieuses et civilisatrices, il se tourne vers nous de préférence, et ne subit les avances de l'Angleterre que lorsque nous l'avons abandonné. C'est ce qui arrive en ce mo-

ment avec le roi Kassa, dont il nous aurait été fort aisé d'obtenir l'amitié, et qui, de guerre lasse, finira peut-être par se résigner à celle des Anglais. C'est ce qui arrivait en 1860 avec Négoussié, dont l'Angleterre soutenait imprudemment le rival Théodoros, qu'elle devait être obligée plus tard d'écraser, et qui, pour échapper aux Anglais et à Théodoros, tendait ardemment les bras vers nous, dans l'espoir d'obtenir notre protection.

A la suite d'une ambassade envoyée à Paris par Négoussié, la mission du commandant Russel fut définitivement décidée; il partit pour l'Abyssinie. A peine arrivé sur les côtes, il reçut d'assez fâcheuses nouvelles de notre allié; Théodoros faisait de dangereux progrès. Néanmoins le commandant Russel ne se laissa pas décourager ; avec une grande sûreté et une grande rapidité de coup d'œil, il comprit qu'avant tout il fallait reconnaître les positions maritimes que nous devrions occuper. « Je ne mets pas en doute, écrivait-il, que nous « verrons le commerce entier de la côte venir se « grouper autour de notre pavillon, dès qu'il sera « planté sur un point quelconque de l'Éthiopie. » Mais il n'était point indifférent que ce point fût bien choisi. Aussi se mit-il en devoir d'étudier avec le plus grand soin la baie de Zulla, l'ancienne Adu-

lis, et l'île de Disseh, qui la commande, que l'histoire semblait lui désigner comme le centre naturel d'un grand mouvement commercial. Il trouva la baie excellente, l'île couverte de verdure et possédant des eaux douces en abondance. « On com-« prend, écrivait-il, que dans la saison des pluies qui « vont venir (de janvier à mars), cette île doit faire « un contraste frappant avec les côtes désolées de la « mer Rouge, et qu'elle a dû charmer les rares voya-« geurs qui l'ont aperçue. Sa position présente tous « les avantages de navigation et de relations avec l'A-« byssinie qu'on peut désirer. » Avant même d'entrer en Abyssinie, il savait donc quelle était la partie de la côte où il valait le mieux s'établir, et il avait vu si juste que plus tard, lorsque les Anglais ont fait leur campagne contre Théodoros, c'est à Zulla qu'ils ont débarqué. Aussi le commandant Russel était-il plein de confiance et de résolution. « Fasse le ciel « que nos efforts ne soient pas perdus ! écrivait-il. Le « nom dont cette lettre est datée (Zulla) deviendra « peut-être quelque chose, et le mien alors s'y asso-« ciera... Les Abyssins ne s'y trompent pas. Ils com-« prennent que le seul fait de la présence d'un en-« voyé de l'Empereur en Abyssinie est un grand « événement dans l'histoire de leur pays. Pour nous, « c'est de la bonne politique française et catholique.

« C'est la question d'Orient dans la mer Rouge passant par-dessus l'isthme de Suez avant de passer au « travers... A mesure que j'approche du terrain de « mon exploration, que je sens l'agitation qui tra- « vaille tous les esprits dans ce pays et lui présage un « avenir encore inconnu, mais certain, je vois plus « clairement la grandeur du but vers lequel je vais « faire un premier pas. Ce ne sera pas moi qui l'at- « teindrai; la vie des hommes est trop courte pour « rien finir jamais, surtout le bien; *mais si je pose « un jalon seulement sur cette route qu'il m'est « donné d'ouvrir, ce jalon gardera mon nom de « l'oubli, car le monde entier passera un jour sur « cette route.* »

C'est avec cette généreuse confiance que le commandant Russel quitta Zulla pour s'enfoncer dans l'intérieur de l'Abyssinie. Je ne referai pas ici le récit de son expédition, qui fut malheureusement contrariée par les nouvelles les plus désastreuses. Au moment où il se mit en route, Négoussié avait déjà été forcé de se réfugier, pour échapper à Théodoros, dans un canton éloigné du Tigré. Lorsque le commandant Russel arriva à Halaye, au centre des missions catholiques, il y trouva le pays plongé dans la désolation. La manière dont il s'y conduisit et dont il y échappa aux bandes ameutées contre lui,

a été fort inexactement racontée. On en trouvera dans ce livre l'exposé exact, écrit au jour le jour, sous le coup et sous l'émotion des événements. Au milieu de circonstances si critiques, le commandant Russel fit preuve d'un courage, d'un sang-froid admirables. Il ne se laissa pas intimider un instant. N'ayant pour escorte qu'une poignée d'hommes, il resta à Halaye tant qu'il lui parut nécessaire d'y rester pour préserver les catholiques; ses compagnons, non moins braves que lui, le soutinrent dans son héroïque résolution. Pressés de toutes parts, menacés de périr sous les coups de barbares insurgés, ils ne quittèrent le pays que lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvaient plus s'y maintenir sans compromettre les hôtes qui les y avaient reçus. Mais ils partirent avec les honneurs de la guerre, les armes à la main, « habillés de feu », comme disaient les indigènes, laissant derrière eux une véritable légende. L'impression qu'ils avaient faite sur les Abyssins était si forte que la petite escorte qui vint de Massouah à leur rencontre, pour les aider à regagner la côte, fut transformée par l'imagination populaire en véritable armée munie d'une formidable artillerie. On a dit que Mgr de Jacobis, qui les avait accueillis et protégés, fut tellement maltraité, après leur éloignement, par les partisans de

Théodoros, qu'il ne tarda pas à en perdre la vie. On verra ce que vaut ce récit. Revenu sur le littoral, le commandant Russel ne reprit pas la route de la France; il explora longuement la côte éthiopienne, se rendit à Aden, visita Berbera et Périm, remonta, en s'arrêtant à de nombreuses stations, jusqu'à Massouah, où il trouva Mgr de Jacobis fort bien portant, et recueillit de sa bouche l'impression profonde que le passage des Français avait produite en Abyssinie. Le commandant Russel avait laissé à Mgr de Jacobis une somme assez forte pour les besoins des catholiques; cette somme, qui fut distribuée, contribua à faire naître une accalmie pendant laquelle l'évêque put à son tour abandonner Halaye et atteindre sans danger le littoral.

Il suffit de lire le journal du commandant Russel, journal si vivant, si plein de vivacité et d'entrain, où les descriptions imagées alternent avec les réflexions sérieuses et les anecdotes piquantes, pour reconnaître combien tout ce qui a été publié jusqu'ici sur sa mission en Abyssinie, d'après des rapports plus ou moins mal compris des indigènes, mérite peu d'attention. Le commandant Russel a conservé, durant son voyage, une telle liberté d'esprit, qu'il ne se contentait pas de rédiger son journal et de nombreuses lettres à sa famille; dessinateur ex-

cellent, il prenait encore une série de vues du pays qui forment de superbes albums dont on tirera peut-être un jour une publication illustrée. L'Abyssinie est si peu connue, qu'on serait heureux d'en voir les sites curieux et pittoresques reproduits par une main habile, délicate et hardie. Ces chaos de montagnes, ces vallées profondes couvertes d'immenses forêts, ces plages stériles et désolées, ce contraste étrange d'une sorte de Suisse orientale placée dans le voisinage du tropique, et près des rives desséchées de la mer Rouge, donnent à l'Abyssinie un caractère unique, que le crayon du commandant Russel a reproduit avec un rare bonheur. Mais il est évident que ce n'est point le chef d'une expédition en déroute qui s'est livré à un pareil travail d'artiste et d'amateur. Si le commandant Russel n'a pu pousser son voyage en Abyssinie au delà de Halaye, s'il est revenu sans avoir eu d'entrevue personnelle avec Négoussié, il n'en a pas moins rempli sa mission, car il a obtenu de ce dernier ce qu'il désirait surtout en obtenir, un traité en règle qui nous cède Zulla et l'île de Disseh. Prévoyant qu'il lui serait peut-être impossible de rencontrer le chef de l'expédition française, Négoussié avait envoyé au-devant de lui à Massouah un fondé de pouvoir avec des traités tout préparés et son sceau pour conclure. En

vertu de sa royale puissance, héritier des droits imprescriptibles du vieux trône éthiopien, maître absolu du pays, aussi bien des sommets élevés du plateau abyssin que du rivage battu par la mer, il nous abandonnait la pleine et entière possession d'une position qui nous aurait assuré, si nous l'avions occupée, la prépondérance dans la mer Rouge. Le commandant Russel glisse sur ce fait capital dans le récit de son voyage, parce qu'il se réservait d'en faire ressortir de vive voix l'importance à Paris, au retour de son expédition. N'ayant pas de vaisseau de guerre à sa disposition, ne pouvant pas s'établir militairement à Zulla et à Disseh, il tenait à ne pas ébruiter les concessions qu'il avait obtenues de Négoussié, de peur de soulever trop vite les colères de l'Angleterre. Aussi se consolait-il sans trop d'efforts de n'avoir pas vu le roi d'Éthiopie. « Je crois devoir m'applaudir, écrivait-il, que notre « rencontre n'ait pas eu lieu; les conventions con« clues par moi seront moins soupçonnées, et nous « gagnerons du temps. » Il avait atteint le but qu'il se proposait d'atteindre, le but véritable de sa mission, il avait « posé le jalon » qui devait, dans sa pensée, indiquer une des grandes routes commerciales et politiques de l'avenir. C'était l'essentiel. Peu importait qu'il n'eût pas salué, au nom de

la France, un souverain dont le pouvoir, si légitime qu'il fût, allait être définitivement brisé ! Il ne lui restait plus qu'à s'assurer qu'aucun autre point, sur la côte éthiopienne, n'était supérieur à Zulla et à Disseh ; c'est pour cela qu'il poursuivit ses reconnaissances jusqu'au Somâl, et ne rentra en France qu'après avoir acquis la conviction qu'il avait fait ce qu'il y avait de mieux à faire.

A son retour à Paris, tout semblait justifier sa prévoyance. Bientôt l'occupation définitive de Saïgon, qui nous donnait en Asie l'embryon d'une admirable colonie, et la ratification du traité de Pékin, qui nous ouvrait la Chine, rendaient plus pressante encore la nécessité pour la France de rechercher dans la mer Rouge un port de relâche et de ravitaillement où elle pût avoir du charbon, des vivres, des objets de rechange, en même temps qu'un centre d'action d'où son influence se répandît sur les deux rives de la mer Rouge. Uniquement préoccupé de pensées d'avenir, n'ayant, comme il le disait, d'autre ambition que celle des services, le commandant Russel ne cessait de demander au gouvernement impérial de mettre à profit, par l'occupation effective de Zulla et de Disseh, les avantages obtenus en Abyssinie. Chaque occasion lui était un nouveau prétexte de montrer

l'utilité d'une résolution prompte, décisive. « Les « points choisis par le commandant Russel, écrivait- « il, le 22 mars 1861, dans une note remise à M. de « Chasseloup-Laubat, les points choisis par le com- « mandant Russel, acquis par traités aussi réguliers « que possible, avec des souverains africains, sans « violence et de bonne foi parfaite de part et d'autre, « constituent dans leur ensemble un tout qui ne sau- « rait être scindé sans rendre l'une ou l'autre partie « insuffisante pour le but qu'on se propose. Il y a « dans la concession prise en bloc une baie et une « île : la baie d'Adulis, l'île de Disseh. En y réfléchis- « sant un instant, les yeux fixés sur la carte, on com- « prendra qu'elles sont inséparables. La baie, qui « offre les meilleurs mouillages, y joint toutes les res- « sources de la terre ferme : l'eau, les bestiaux, les « fourrages, les prairies, les légumes et les éléments « du commerce soit à l'importation, soit à l'exporta- « tion. L'île commande les passes de la baie, est « indispensable à sa défense, à l'éclairage de ses « approches ; mais ses mouillages sont moins sûrs, « et ses ressources, en rapport avec sa superficie, « ne nourrissent même pas ses quatre-vingts habi- « tants. C'est la terre ferme qui les nourrit, en « échange de quelques bois, des produits de leur « pêche et de la location des pâturages à la saison

« des pluies. L'île sans la baie ne pourra pas ravi« tailler un navire par mois, à moins qu'on ne la « cultive et qu'on ne l'irrigue, à moins qu'on n'y « établisse immédiatement des Européens qui dé« posséderont les indigènes. La baie sans île, ce « serait s'exposer à y voir planter un pavillon étran« ger qui en annulerait la possession. On peut, pour « nous résumer et conclure, prendre possession « effective de l'île d'abord, ouvertement, en vertu « du droit écrit dans le traité de janvier 1860. L'île « prise au vu et au su de tout le pays, rien n'oblige« rait de révéler immédiatement le traité concer« nant la baie; mais il devrait être communiqué of« ficiellement au naïb d'Arkiko et aux chefs des « principaux villages de la plaine comprise dans la « concession, afin que ceux-ci, dont on s'assurerait « la sympathie par l'intérêt et un secret momen« tané, ne permissent pas à quelque autre acquéreur « de nous supplanter pendant la non-occupation « effective. Cette manière de procéder, dans laquelle « la connaissance des hommes de ces contrées doit « jouer le principal rôle, aura l'avantage de réaliser « le fond sans éclat dans la forme, ce qui me paraît « être la préoccupation actuelle du ministre des « affaires étrangères. »

Le commandant Russel ignorait, hélas! jusqu'où

allait cette préoccupation. Fidèle à la politique d'inconséquences et de tergiversations qui devait avoir en fin de compte de si terribles résultats pour notre pays, craignant, au moment où il venait d'annexer à la France Nice et la Savoie, d'augmenter la mauvaise humeur de l'Angleterre en occupant une échelle de la mer Rouge, n'osant ni braver les colères anglaises ni prendre les moyens nécessaires pour les rendre inefficaces, le cabinet des Tuileries renonça définitivement à donner suite à la pensée, aussi clairvoyante que sage, qui avait inspiré la mission du commandant Russel, et sur laquelle l'esprit flottant de l'empereur Napoléon III s'était arrêté un instant avec enthousiasme. Il n'empêcha même pas la Turquie, effrayée de nos projets, de planter sur l'île de Disseh un simulacre de pavillon. C'est ainsi que nous avons perdu la meilleure chance de posséder sur le littoral africain un établissement militaire et commercial d'une haute valeur, que nous avons laissé s'ouvrir le canal de Suez et se produire toutes les conséquences de cette grande révolution sans prendre aucune précaution pour en profiter! Il est impossible de ne pas éprouver un cruel serrement de cœur lorsqu'on songe que le commandant Russel est allé succomber au Mexique à une mort stérile autant que glorieuse,

alors qu'il aurait pu être employé à compléter l'œuvre de M. de Lesseps, en nous donnant en quelque sorte la mer Rouge. Il ne s'était pas trompé dans ses choix. Zulla, l'ancienne Adulis, qui avait été sous les Ptolémées le grand emporium de l'Éthiopie, aurait repris très-vite entre nos mains son rôle et son importance d'autrefois. Située au pied du Djebel-Gueddam, au fond d'une large baie dont le promontoire formé par cette montagne est un des côtés, à une journée de marche du plateau abyssin, auquel on arrive à travers un pays plat ou en pente douce qui fournit en abondance de l'eau, du bois, du gibier, et qui est habité par des tribus relativement pacifiques, Zulla, sous notre domination, aurait attiré la majeure partie des caravanes; elle aurait pris la place de Massouah ; elle aurait été le principal débouché de l'Abyssinie. Les relations commerciales que nous aurions nouées avec les Abyssins auraient amené graduellement, fatalement, des relations politiques. Nous serions devenus les instructeurs, les protecteurs de ce petit peuple si bien disposé pour la civilisation, auquel il ne manque que des armes et un peu de discipline pour conquérir une puissance respectable, pour tenir en arrêt l'islamisme, pour garantir la liberté de la mer Rouge. Sans doute, nous aurions éprouvé quelques

difficultés durant le règne sanglant mais éphémère de Théodoros. Négoussié écrasé, l'Abyssinie a traversé une crise d'oppression déplorable ; les massacres ont été tels, que l'Angleterre, qui, par haine de notre allié, avait soutenu les prétentions de l'usurpateur, s'est vue contrainte d'y mettre elle-même un terme en châtiant celui dont elle avait favorisé les premiers succès. Mais après la disparition de Théodoros, l'Abyssinie a rapidement retrouvé le calme, sinon l'unité. Tandis que le roi Ménelik s'emparait du Choa, un jeune chef de la famille de Négoussié, homme de courage et d'intelligence, battait, dans le Tigré et l'Amhara, un adversaire qui lui disputait le pouvoir et se faisait sacrer lui-même roi des rois d'Éthiopie sous le nom de Négus Kassa. A l'exemple de son parent Négoussié, le roi Kassa professe pour la France de vifs sentiments d'estime et d'amitié; il protége les catholiques ; il reçoit nos voyageurs et nos consuls avec la plus grande faveur; si nous étions établis à Zulla, il se jetterait entre nos mains. Les sentiments du roi Ménelik à notre égard sont de même nature, et par notre possession d'Obock, nous exerçons déjà une véritable influence dans le sud de l'Abyssinie. Sans l'inconcevable timidité du gouvernement impérial, toute l'Abyssinie serait donc en ce moment sous

notre direction; nous l'entamerions par les deux bouts; nous tiendrions cette sorte de citadelle naturelle qui domine le Soudan et le cours supérieur du Nil, en même temps que la mer Rouge; nous pourrions de là refouler le mahdi, commander à l'Égypte et surveiller l'Angleterre; rassurés ainsi sur la liberté de nos communications, en nous étendant au Tonkin et dans l'Annam, en maintenant nos droits à Madagascar, nous ne courrions aucun risque; une politique logique et prévoyante dans le passé nous permettrait d'affronter, sans inquiétudes dans le présent, sans craintes pour l'avenir, la politique hardie et aventureuse qui doit nous rendre un empire colonial.

Il n'est peut-être pas de spectacle plus triste que celui d'une grande entreprise, féconde en promesses, avortant à l'heure même où elle devrait réussir, parce qu'elle n'a pas été comprise, ou parce qu'ayant été comprise, elle n'a pas été secondée par ceux dont l'appui aurait été nécessaire pour la mener à bonne fin. C'est ce spectacle que donne le récit de la mission du commandant Russel. La tristesse qu'il cause n'est pourtant pas sans profit. Dans l'ardeur de son patriotisme, le commandant Russel était heureux, on l'a vu, de braver tous les périls, de risquer jusqu'à sa vie, non pour un succès immé-

diat, qu'il n'attendait pas, mais pour un succès lointain qui, sanctionnant longtemps après sa mort la justesse de ses vues, entourerait son souvenir de quelque gloire. Qui sait, après tout, si ce dernier succès ne viendra pas, malgré tant de déceptions, montrer qu'il a eu raison de compter sur la justice des choses! Quoique la France n'ait pas occupé Zulla et Disseh, quoiqu'elle ait laissé la Turquie, puis l'Égypte, y planter des drapeaux, elle n'a jamais renoncé aux droits qu'elle possède sur des territoires qui lui ont été régulièrement concédés. Les titres acquis par le commandant Russel sont toujours valables, ils font partie de notre patrimoine national; le jour où il nous conviendra d'en user, ils serviront à réparer les fautes commises, à nous rendre la situation que nous avons perdue par pusillanimité. Or, ce jour ne saurait tarder. Volontairement ou non, nous serons de plus en plus entraînés vers la mer Rouge, où les progrès du commerce et de la colonisation nous portent d'un mouvement irrésistible. A moins d'abdiquer d'une manière définitive, à moins de renoncer à toutes les espérances qui depuis quelques années nous ont consolés de nos désastres, il faudra bien songer à reprendre l'œuvre préparée par le commandant Russel, et que la brutalité de la fortune ou la sévérité de la Provi-

dence ne lui a pas permis d'accomplir. La possession de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin fait de nous une puissance asiatique; nous ne pourrons rester indifférents au sort de la route de l'Asie. Si le commandant Russel voyait dans l'occupation de Saïgon une raison de nous établir fortement sur la côte d'Éthiopie, combien la possession de tout un empire indo-chinois ne rend-elle pas cette raison plus décisive! A lire aujourd'hui le récit de la mission de 1860, il semble qu'il prenne un intérêt plus actuel, plus pressant encore qu'à l'époque où il a été écrit. Rien n'y a vieilli, ni les peintures de l'Abyssinie, ni la description des mœurs des populations, ni surtout l'exposé de la conduite que des nécessités géographiques inéluctables imposent à la France. C'est pourquoi il vient à son heure, après plus de vingt années écoulées, non comme un simple document d'histoire, mais comme le programme d'une politique d'avenir auquel toutes les personnes soucieuses de la grandeur de notre pays ne sauraient prêter trop d'attention.

Gabriel Charmes.

UNE

MISSION EN ABYSSINIE

23 OCTOBRE 1859 — 7 MAI 1860.

CHAPITRE PREMIER

Départ pour Suez. — Désert de Suez. — Massouah. — Ile de Disseh. — Les ruines d'Adulis.

Alexandrie, 9 novembre 1859.

Je suis arrivé le 6, après la plus belle traversée et la plus amusante au point de vue de l'observation. L'*Indus* des Messageries impériales était une ménagerie complète où les bêtes à quatre pieds étaient beaucoup moins intéressantes que les animaux à deux pieds sans plumes de Diogène. Grâce à mon titre d'*ambassadeur* en Abyssinie, comme me désigne la *Gazette du Midi,* j'avais une cabine à moi tout seul sur un paquebot où, pour quarante-cinq cabines, il y avait cent vingt passagers, sans compter quarante chevaux du train pour le pacha d'Égypte, les chats et les chiens appartenant aux voyageurs. Il y a trois catégories de passagers sur les paquebots, et sur la grande route des Indes on peut deviner le mélange produit

par ces différences de conditions sociales. Quoiqu'il y eût aux premières classes des archimillionnaires connus dans les deux mondes, je n'en étais pas moins, de par la *Gazette du Midi*, et aussi par mon titre plus modeste, mais aussi plus précis, d'officier de la marine impériale, le personnage le plus considéré de la ménagerie.

Sur mer un marin est quelque chose de plus que tout le monde; c'est peut-être un peu pour cela que nous aimons notre métier : on ne saurait nous le reprocher. Toujours est-il que j'ai été à merveille, écoutant beaucoup, parlant peu, recherché et choisissant.

Pour en finir avec l'*Indus*, représentez-vous toute une troupe de comédiens français les plus déguenillés, allant à Alexandrie, des moines allant au Liban, des Sœurs de charité, des officiers de l'armée des Indes, des Juifs de Tunis, des savants allemands, des Américains du Nord et des Français de Marseille, et vous aurez une idée de cette arche de Babel où toutes les langues se confondaient dans un français panaché, de l'effet le plus pittoresque, mais aussi le plus flatteur pour notre pays. Je persiste à penser que le français sera la langue universelle des temps à venir.

J'ai envoyé l'abbé Sapéto m'attendre au couvent des lazaristes, au Caire. J'ai envoyé Bonsonge et Courbon à Suez voir le navire, prendre les dispositions matérielles et hygiéniques de notre installation. J'ai gardé La Guéronnière, à qui je confie les soins à prendre pour

mes *sept hommes,* pour nos approvisionnements, mes armes, et moi, je traite avec le consul général et les armateurs de toutes les questions qui intéressent ma mission.

A mesure que j'approche du terrain de mon exploration, que je sens l'agitation qui travaille tous les esprits dans ce pays et lui présage un avenir encore inconnu mais certain, je vois plus clairement la grandeur du but vers lequel je vais faire un premier pas. Ce ne sera pas moi qui l'atteindrai; la vie des hommes est trop courte pour rien finir jamais, surtout le bien ; *mais si je pose un jalon seulement sur cette route qu'il m'est donné d'ouvrir, ce jalon gardera mon nom de l'oubli,* car le monde entier passera un jour sur cette route. Aujourd'hui, en Égypte, il n'y a plus un Anglais qui doute du percement de l'isthme.

Je n'avais aucune raison (je ne suis pas actionnaire) de cacher nos sympathies pour le canal de Suez. J'ai vu venir à moi tous les gros bonnets de la Compagnie, et voulant répondre par une étude sérieuse aux questions de l'Empereur, j'ai accepté l'offre de la Compagnie qui met un bateau à vapeur à mes ordres pour me porter à Port-Saïd, embouchure projetée du canal sur la Méditerranée : je verrai l'atterrage et la rade. Puis je trouverai une petite caravane toute prête et je suivrai en trois jours, à travers le désert, les trente lieues du tracé. A Suez, j'étudierai le débouché sur la mer Rouge. J'emmène avec moi La Guéronnière pour cette exploration.

C'est à dos de chameau et sous la tente, guidé par des Arabes, que je vais parcourir, un des derniers peut-être, ce désert qui demain sera percé et où je voudrais être un des premiers à passer avec le pavillon de la France flottant sur un vaisseau.

Faut-il donc avoir quitté son pays, avoir laissé se perdre dans le bruit des flots les misérables bruits des passions qui s'agitent, et oublié les dissensions intestines, pour comprendre ce qu'il vaut, sa grandeur morale et sa puissance matérielle ?

Alexandrie, 14 novembre 1859.

Je pars à l'instant pour Péluse en passant par Damiette.

Je serai demain à Port-Saïd, où je coucherai ; la caravane m'y attend dès ce soir. Je traverserai l'isthme en trois ou quatre journées, suivant ce que j'aurai à voir et le degré d'intérêt que présenteront les diverses stations du tracé.

J'arriverai à Suez, vendredi ou samedi, je visiterai l'*Yémen* et ses installations, puis je me rendrai au Caire par le chemin de fer. J'y trouverai le consul général de France qui me présentera au vice-roi Saïd-pacha. Je réglerai mes dépenses, j'adresserai un rapport au ministre et sans doute un second destiné à Sa Majesté, et je compte retourner à Suez pour partir, sans revenir à Alexandrie, si je peux l'éviter.

Rien ne se fait vite en ce pays : on dort le jour, on se repose le soir, on ne consacre que quelques heures le matin aux affaires. On fume et prend le café toute la journée. Il faut être millionnaire plusieurs fois pour habiter les bords du Nil. Quand je suis venu pour la première fois à Alexandrie, il y a dix-neuf ans ou à peu près, on y comptait 5,000 à 6,000 Européens. Il y en a 40,000 aujourd'hui, et la population a passé de 50,000 à 180,000 âmes, sous un régime despotique pur : faites donc des théories gouvernementales après cela. La fertilité et le climat, telles sont à mes yeux les causes de ce développement. Un peu plus d'ordre et d'intelligence dans l'administration, et l'Égypte reverrait les splendeurs des anciens âges.

Le fellah vit d'une poignée de dattes, et vêtu du soleil, il pullule à l'infini, comme les lapins à Kervéatoux. Les riches étrangers qui ont fait fortune en Égypte l'abandonnent rarement. Ils ont ici la vie orientale avec toutes ses séductions matérielles ; leur intelligence n'a plus besoin d'un aliment qui lui a manqué trop longtemps.

Ils vivent et meurent sur les bords du Nil. Le ciel est si beau !

Je ne suis pas venu ici pour faire fortune, encore moins pour dormir : j'ai vu beaucoup, hommes et choses, belles choses, tristes hommes, et pourtant les résultats sont grands.

Je vous écrirai ma prochaine lettre du Caire, après

avoir franchi l'isthme de Suez. Ce voyage au désert est une partie de plaisir pour tous, en même temps qu'une étude pour moi. Je vais faire connaissance avec le chameau, le second des présents de Dieu à l'homme, disent les Arabes; les dattes sont le premier (il faut vivre); le cheval n'est que le troisième. Je suppose que la femme est classée hors rang, avant tout.

On rencontre ici à chaque pas Rebecca à la fontaine, sans crinoline et le bras arrondi soutenant l'urne biblique sur l'épaule. Il y a des tableaux partout, et quels tableaux! quel soleil! Dieu est grand! . . . .

Désert de Suez, 18 novembre 1859.
Campement d'El-Kantara (le pont).

Je veux vous avoir écrit une fois sous la tente. On y est bien, le soir, après huit ou dix heures de désert; mais je ne vous écrirai pas longtemps; nous allons souper, et je me coucherai pour être à cheval au petit jour et recommencer. Notre caravane est superbe, pleine de couleur locale. Quand elle s'arrête, je dessine un dromadaire avec un chamelier; mais je ne suis pas ici pour m'amuser, j'observe avec impartialité et sans rien négliger, le tracé du canal que nous suivons, guidés par le directeur des travaux, les ingénieurs et les agents de tout rang avec un empressement, une attention et des soins dont je suis confus.

Je ne pourrai reconnaitre cette gracieuse hospita-

lité du désert qu'en écrivant la vérité. Je fais, chemin courant, mon rapport au ministre, destiné à l'Empereur.

Le soleil m'a cuit en deux jours; maintenant c'est fait, me voilà bronzé pour toute la campagne, et je ne m'occupe avec sollicitude que de mes yeux. J'ai emmené tous ces messieurs, à leur grande joie. Bonsonge est perché sur son dromadaire, entortillé dans un drap blanc qu'il croit bon pour guérir un rhume de cerveau; La Guéronnière, pour être à portée de courir les lièvres et les gazelles que nous ne rencontrons pas, est resté terre à terre sur un âne et semble marcher à six pattes. C'est un charmant garçon, du meilleur esprit et de la plus agréable humeur. Quant au docteur Courbon, c'est la perfection des savants sans prétentions. Il est toujours en arrière sur son baudet, herborisant dès qu'il trouve un brin de quelque chose, étudiant les cailloux, les coquilles, le sel, le sable, tout ce qui prouve que la mer a passé là autrefois, et que l'homme ne contrariera pas la nature en la reconduisant où elle a été.

Je ne sais rien de plus attrayant qu'une pareille étude, à ciel ouvert, sous le soleil ou sous les étoiles, aiguillonné par la pensée qu'on sera peut-être pour quelque chose dans l'accomplissement d'une œuvre immortelle. Je sens bien mon insuffisance en certaines parties d'une si multiple étude, mais j'ai un tel amour de l'observation et de la vérité, une telle conscience de

la responsabilité qui pèsera sur moi, que je crois rester impartial, et que les conclusions que je donnerai ne me préoccupent pas, elles seront bien près d'être exactes de tout point. Bonsoir, le souper m'attend.

Suez, 20 novembre.

J'ai vu l'*Yémen*. C'est un bon et charmant clipper, beaucoup mieux que je ne l'espérais; je ferais le tour du monde en confiance avec lui, *à fortiori* le tour de la mer Rouge; mais je ne veux pas quitter le désert sans lui dire un dernier adieu, ce serait de l'ingratitude. Il a été d'une grâce et d'une clémence toutes charmantes. On ne se figure pas avec quelle facilité on se fait à cette vie; j'ai regretté d'arriver si vite. Depuis deux jours nous étions en pleine Bible, nous suivions la trace des Hébreux. Ici Moïse a campé avant nous : les savants cherchent à expliquer par un phénomène physique des marées, le retrait de la mer Rouge pour le passage des Israélites. Aux ruines de Séli, nous avons trouvé des médailles, romaines, je pense; j'en ai une très-belle.

J'arrive, persuadé que le canal de Suez sera percé sans grandes difficultés. Il y a en France des travaux de chemin de fer et de canaux bien autrement difficiles qui n'ont pas arrêté un instant la science des ingénieurs et l'habileté des ouvriers. Tout est prêt dans l'isthme; ingénieurs et ouvriers sont là, pleins

d'ardeur, de dévouement, de confiance. Notre caravane était reçue aux cris de : Vive l'Empereur! Partout où un campement français s'offrait à nous, les coups de fusil et les cris prolongeaient de longs échos dans le désert, et il était impossible de ne pas ressentir un juste sentiment de fierté nationale en voyant la France à la tête de la plus grande entreprise des temps modernes. Je ferme cette lettre pour en commencer une autre au Caire, en arrivant.

Au Caire, 28 novembre 1859.

J'ai été présenté au vice-roi Saïd-pacha par M. Sabatier, avant-hier. Son Altesse avait mis un bateau à vapeur à mes ordres, qui m'a conduit sur le Nil en face des pyramides de Ghiseh, où se trouvait l'armée égyptienne. Le vice-roi m'a reçu à bord de son bateau à vapeur du Nil, son palais flottant, avec lequel il est toujours en marche.

C'est un gros homme de trente-six ans, blond, d'une physionomie spirituelle et malicieuse qui ne trompe pas, parlant français comme à Paris, où il a vécu. Fils de Méhémet-Ali, il a hérité de ses sympathies françaises, de ses idées avancées, de ses velléités d'indépendance; mais il y a toujours du turc là-dessous. Ma visite a duré deux heures au moins, tout à fait sans façons, entremêlée de pipes et de café tous les quarts d'heure. Par ordre de Son Altesse, l'arsenal

m'a fourni tout ce qui manquait à l'*Yémen*, et le vice-roi m'a assuré de l'intérêt qu'il prenait à ma mission.

L'isthme, le Maroc, Constantinople, Périm, tout a été passé en revue comme dans une conversation de salon; j'étais sur mon terrain. Le consul m'a dit qu'il avait rarement vu le vice-roi en si belle humeur vis-à-vis d'un étranger. Notre commun métier avait rompu la glace : c'est un marin monté en grade. Je dois remettre à mon retour un rapport au vice-roi sur l'éclairage de la mer Rouge en ce qui regarde la côte d'Égypte. J'en informe M. de Chasseloup.

Yémen. — Massouah, 16 décembre 1859.

Tout va bien à bord de l'*Yémen*... — et j'augure bien de la suite de ma mission si les événements d'Europe ne viennent pas la contrarier.

Parti de Suez le 1er décembre, à minuit, j'ai longé la côte d'Égypte et de Nubie à petite distance, avec des vents favorables, et je suis venu, en étudiant la navigation de cette partie de la mer Rouge, atterrir en Abyssinie et mouiller à Massouah après onze jours de traversée. Le *Phlégéton* eût fait cela en quatre jours. Ce qui m'a charmé dans mon exploration de la côte d'Éthiopie, c'est que ce n'étaient pas des bords inconnus à découvrir, mais des bords oubliés à retrouver. Dans mes longs voyages à travers les mers, j'ai tou-

jours préféré les vieux mondes aux nouveaux et recherché plus volontiers la trace presque effacée des générations disparues, que l'empreinte toute fraîche des peuples qui viennent de naître. C'est ainsi que les vieilles ruines ont plus d'attrait pour moi que les forêts encore vierges ou les sommets inabordés. Le pas de l'homme sur la terre qu'il a foulée, fût-ce après deux mille ans, m'émeut bien plus que le pas du lion qui vient de passer. J'ai trouvé à Massouah l'agent vice-consul de France, M. Gilbert, prévenu de mon arrivée, et suffisamment instruit des choses qu'il m'importait d'apprendre avant de me lancer dans la politique abyssine. Où n'y a-t-il pas de politique? Mais mon étoile a mieux fait encore, elle m'a envoyé Mgr de Jacobis, préfet apostolique des missions en Éthiopie. Je viens de passer trois jours en sa compagnie, sous la cabane en nattes, et couchant sur la peau de bœuf, comme fait ce vénérable prélat depuis vingt ans. Mon arrivée l'a fait pleurer de joie; il entrevoit une nouvelle ère pour l'Église d'Abyssinie dans la protection... de l'Empereur.

Depuis trois siècles, aucun souverain catholique n'avait envoyé aucun témoignage public de sympathie aux souverains d'Abyssinie. Les Portugais, alors, les sauvèrent de l'invasion musulmane; aujourd'hui, la France peut les sauver de la barbarie où les guerres intestines les ramènent incessamment. Je n'ai pas eu de peine à décider Monseigneur à m'accompagner auprès

du roi Négoussié, qui a pour lui la plus grande vénération.

J'ai écrit au roi ; un courrier est parti pour son camp ; j'aurai la réponse dans dix jours. Mais pour ne pas perdre de temps, je pars tout à l'heure, et je vais passer ces dix jours à la mer et sur la côte en exploration. Je ne vous dis pas où je vais, de peur que cette lettre ne soit ouverte ou perdue, mais c'est sur le point le plus intéressant que j'aie à visiter. Nous supportons tous très-bien une chaleur permanente, à l'*ombre,* de trente degrés.

Nous sommes fort mal à bord : si je n'ai pas de malades, tout sera pour le mieux. En Abyssinie, nous allons respirer, et nous jouissons d'avance de notre promenade à travers ces gorges profondes et ces cascades de montagnes gigantesques qui se perdent dans les nuages, et que nous ne nous lassons pas d'admirer.

Ne comptez pas sur une autre lettre avant deux mois, je serai près de mon retour, et je ne m'arrêterai plus qu'à Suez en visitant les derniers points que je veux étudier.

Yémen. — Zulla, 29 décembre 1859.

Dans ce pays et sous un soleil où tout travail est une souffrance, nous ne cessons pas de travailler depuis

quatorze jours. Enfin, je puis adresser au ministre une dépêche remplie. Fasse le ciel que nos efforts ne soient pas perdus! Le nom dont cette lettre est datée deviendra peut-être quelque chose, et le mien alors s'y associera. — J'ai reçu hier la réponse du roi Négoussié. Il m'attend, il m'envoie une caravane nombreuse; je pars ce soir pour aller coucher au pied des montagnes, et demain je serai en Abyssinie. Le gouverneur de la première province que je vais traverser, le second personnage du royaume, vient me recevoir à sa frontière avec presque une armée. — Ces gens-là ne s'y trompent pas. Ils comprennent que le seul fait de la présence d'un envoyé de l'Empereur en Abyssinie est un grand événement dans l'histoire de leur pays. Pour nous, c'est de la bonne politique française et catholique. C'est la question d'Orient dans la mer Rouge, passant par dessus l'isthme de Suez avant de passer au travers.

Il me plaît singulièrement d'être l'instrument d'une grande idée qui fera son chemin sans moi, mais que j'aurai été un des premiers à agiter; en écrivant mon article sur Périm [1], j'ai attaché le grelot; l'opinion s'est émue et a fait le reste.

[1] On lit dans les notes du commandant Russel sur Périm :

« Il est difficile d'admettre que les Anglais ne voient dans Périm qu'un rocher devant servir de base à un phare et de nœud à quelque bout de câble électrique.

« Lorsque les Russes, après la paix de Paris, évacuèrent l'île aux Serpents, à l'embouchure du Danube, il sembla convenu que

Notre caravane, composée de trente mules, de douze chameaux jusqu'aux montagnes et de soixante Abyssins, est surtout confiante dans nos propres forces : nous sommes six, et j'emmène une escorte de six marins avec de bonnes carabines et des revolvers, sans compter nos armes de chasse, sans compter surtout le prestige de notre confiance mutuelle et de notre supériorité morale. Je ne sais combien de temps durera mon ambassade. Je ferai vite, sans rien compromettre pourtant.

L'*Yémen* est un navire de deux cents tonneaux gréé en goëlette à trois mâts et pourvu d'une machine de vingt-cinq chevaux, à hélice et à puits.

Le navire, assez fin de forme, est lourd en bois et paraît surchargé par 100 kilogr. de charbon et huit tonneaux d'eau supplémentaires que je lui ai fait

les Anglais évacueraient Périm, et que ces deux îles, sous pavillon ottoman ou égyptien, seraient rendues à leur destination essentiellement neutre, comme points maritimes nécessaires à la navigation, et sur lesquels des phares devraient être élevés et entretenus, soit par le Gouvernement ottoman, soit par une contribution des navigateurs de tout pavillon fréquentant le Danube ou le détroit de Bab-el-Mandeb. Est-il permis de croire à la sincérité du Gouvernement anglais, en voyant s'elever les fortifications de Périm? et pas de phare encore! Le détroit de Bab-el-Mandeb n'a que peu de largeur en cet endroit; les rochers appelés *frères* le rétrécissent encore; les canons ont une portée de plus en plus grande. Le monde maritime peut-il voir avec indifférence fermer ainsi l'entrée d'une mer qui a quatre cents lieues de côtes, et qui est destinée à être, qui est déjà le grand chemin des Indes, de la Chine, de l'Australie, de l'Afrique orientale, où l'Europe tend de plus en plus à propager son commerce et son influence? »

prendre. Sa machine ne lui donne que trois nœuds de vitesse maximum en calme, et sa voilure est insuffisante s'il ne vente pas grand frais. Ces conditions défavorables me frappent tout d'abord, et je prévois les retards et les contrariétés que j'en éprouverai dans l'accomplissement de ma mission.

Nous sommes mal logés, je le suis à peine convenablement, mal servis, enfin dans les conditions les moins agréables matériellement qui se puissent présenter dans notre métier. Le capitaine Guiraud me paraît marin et connaissant déjà bien les parages de la mer Rouge où il a navigué, mais il ne connaît pas du tout ceux où j'ai affaire.

Un terrain vient d'être concédé par la Porte aux missionnaires pour bâtir une église sur l'île de Massouah, dépendance du chérif de la Mecque, et à ce titre sacré; cette concession est considérée comme un grand triomphe par M. Gilbert et par l'évêque. Mon arrivée semble opportune. Les succès récents de Négoussié vont être encore agrandis par le témoignage d'intérêt de l'Empereur que je lui apporte.

Le plan du port de Massouah a été levé avec soin par M. Krantz, lieutenant de vaisseau de la *Jeanne d'Arc*. Nous n'avons à y faire que des études commerciales ou politiques.

Massouah proprement dit est un îlot sur lequel un mauvais réduit, portant pavillon ottoman, domine quelques centaines de cases de l'aspect le plus misérable

Une maison blanchie à la chaux, située au bord de la mer, porte un mât de pavillon au haut duquel flottent les trois couleurs.

La France seule a un agent consulaire à Massouah, reconnu par la Porte, et cependant là, comme partout, nous sommes en présence de notre rivale éternelle, l'Angleterre. S'il n'y a pas de consul anglais, il y a un agent italien chargé notoirement des intérêts anglais et suffisamment soutenu par le gouvernement d'Aden et la présence fréquente des bâtiments de guerre de cette station, pour être puissant et redouté.

A Massouah donc, comme partout où nous nous rencontrons en Orient et ailleurs, il y a rivalité quand il n'y a pas lutte entre les deux puissances maritimes, entre l'influence protestante et l'influence catholique.

Le commerce de Massouah consiste dans l'échange des produits naturels de l'Abyssinie contre des marchandises apportées annuellement de l'Angleterre et de l'Inde par des barques arabes venues d'Aden ou de Suez et par quelques navires venant de l'Inde. Des marchands banious sont les principaux courtiers de ce commerce que l'on évalue approximativement à deux millions et demi de francs. La douane de Massouah prélève 10 pour 100 seulement; mais avant d'arriver à Massouah, le caravanes abyssines se sont vues soumises à des taxes arbitraires sur leur chemin, suivant leur provenance et l'état politique des pays traversés par elles.

Les produits abyssins se présenteraient sans aucun doute en bien plus grande quantité sur le marché de la mer Rouge, s'ils étaient assurés d'un tranquille parcours et affranchis des vexations qui les attendent au rivage.

En 1848, le gouverneur ottoman de Massouah profita des troubles de la France et de l'inattention de l'Europe pour débarquer trois cents soldats sur la côte d'Abyssinie. Il prit possession de fait du village d'Arkiriko, d'où Massouah tire son eau potable ; le naïb se vit, bon gré, mal gré, forcé de subir une autorité qu'il ne reconnait pas de droit, étant toujours sous la suzeraineté des souverains du Tigré, qui n'ont rien cédé en droit ni en fait.

Le roi du Tigré portait naguère encore le titre de Bahar-Negous (roi de la mer). Oubié et son successeur actuel Négoussié n'ont jamais abandonné cette prétention. Le gouvernement de Massouah n'exerce d'ailleurs aucune juridiction sur Arkiriko, et le naïb, tout en subissant une garnison, ne s'en tient pas moins pour indépendant. S'il faisait le moindre appel aux Abyssins des montagnes, il chasserait sans peine une poignée de mauvais soldats, abandonnés, sans chefs, sans discipline, sans souliers et exténués par le climat. Pour pénétrer en Abyssinie, il n'y a présentement qu'une seule route, c'est celle de Massouah ; à moins de venir du nord par l'Égypte, la Nubie ou le Soudan : route longue, difficile, dangereuse, tandis que celle de Mas-

souah est facile et relativement très-courte et très-sûre. C'est donc à Massouah ou aux environs que l'on doit chercher un point de communication avec le Tigré.

En allant voir M. Gilbert et Mgr de Jacobis le 14 à Emcoullou, j'ai appris que le roi Négoussié venait d'écrire une lettre à l'Empereur, par laquelle il offrait à la France la cession gratuite de *Zulla* ou de *Ras Domeirah*. Ces deux points sont d'importance très-différente. Zulla, ancienne Adulis, est un point commercial parfaitement situé à trente-cinq milles au sud de Massouah, dans une baie profonde et sûre, où l'eau potable est voisine de la plage, dit-on. Il est *certain* que, de Zulla au Tigré, la route a été anciennement fréquentée, et qu'il ne s'agirait plus que de ramener le courant des caravanes à cette voie ouverte de nouveau par la France, qui la protégerait et détournerait bientôt à son profit toute autre communication. Je vais aller visiter Zulla, je pénétrerai en Abyssinie par cette voie.

Ras Domeirah est un cap formant une baie peu profonde presque en face de Périm. Ce point est exclusivement militaire, ce me semble. Je ne crois pas qu'il ait jamais été visité, j'ai l'intention d'y aller à mon retour d'Abyssinie.

En apprenant le départ de ces propositions pour la France, je me suis réjoui de voir mes propres observations, celles que j'avais soumises, à Paris, à M. de Chasseloup et aux envoyés du roi Négoussié, confir-

mées de fait. Je les discuterai de nouveau après avoir vu. Je me propose de partir après-demain. Je visiterai en passant l'île Disseh.

J'ai écrit au roi le 14. Ma lettre est partie le jour même par un exprès catholique. Je pars à midi pour Zulla et Disseh que je vais étudier avec soin. La réponse du roi me sera envoyée par un messager sûr, et l'abbé Emnato viendra à Zulla nous rejoindre par terre pour organiser notre caravane. J'ai demandé quatorze mules de selle et seize mules de bât, des chameaux pour les trois journées du désert. Nous avons fini notre plein d'eau ce matin, acheté des moutons et quelques autres provisions fraîches, allumé les feux à huit heures; une fuite de tubes force à éteindre. Rallumé à onze heures, appareillé à midi et demi.

Pendant mon séjour à Massouah, nous avons excité la curiosité publique : je n'ai reçu personne ; je voyage pour m'amuser et faire des fouilles ; ma présence à Zulla (Adulis) s'expliquera ainsi. Un aviso anglais, le *Lady-Canning,* était venu à Massouah huit jours avant moi et est reparti pour Aden. Il est rare que ce port soit deux mois sans être visité par un navire de guerre anglais.

L'eau de Emcoullou, très-fade, passe pour la meilleure de la mer Rouge. C'est à ce village, sur la terre ferme à une heure de Massouah, que réside notre consul, avec sa jeune femme, dans un enclos de nattes, sous des cabanes d'Indiens, à la belle étoile, ayant

toutes les nuits un concert de chacals et de hyènes.

Nous avons pris deux heures sur notre sommeil pour courir après ces carnassiers, sans en apercevoir un et les entendant tout autour de nous. On s'y fait. Il n'y a que des lauriers-roses, mais gigantesques, dans le jardin du consul. L'eau du puits d'Emcoullou se porte dans des outres jusqu'à dos d'hommes et de femmes à Rus-Ghérar où on l'embarque pour Massouah; elle se vend assez cher; pour approvisionner l'*Yémen,* Massouah a crevé de soif pendant deux jours. Mais le gouverneur en avait ordonné ainsi, et nous avons eu notre plein. Les plaignants auront reçu des coups de courbache à discrétion; quels maîtres! quels sujets! quelles mœurs!

La population du littoral immédiat est musulmane. A quelque distance elle est chrétienne, c'est déjà l'Abyssinie.

J'ai demandé à Mgr de Jacobis et à l'abbé Emnato une note sur les droits de propriété des provinces du littoral. Ils me l'ont remise avant mon départ. M. Gilbert m'a communiqué une dépêche sur la situation politique actuelle de l'Abyssinie.

Mouillé à l'île de Disseh à cinq heures du soir.

Marées à Disseh : après trois jours d'observation, nous avons trouvé que la mer marne dans la baie française de $0^m,87$.

Je suis allé faire dans ma baleinière une reconnaissance de l'île dans toute la partie du nord au sud, pas-

sant par l'est. Son aspect général est très-pittoresque. Elle paraît inhabitée; quelques chèvres nous semblent sauvages. Les arbres sont couverts de bourgeons, et dans les vallées on voit que le printemps approche ; il y a des traces de verdure. On comprend que, dans la saison des pluies qui va venir (de janvier à mars), cette île doit faire un contraste frappant avec les côtes désolées de la mer Rouge, et qu'elle a dû charmer les rares navigateurs qui l'ont aperçue. Sa position présente tous les avantages de navigation et de relations avec l'Abyssinie qu'on peut désirer.

Commencé nos études au lever du soleil. J'ai décidé que nous allions faire le croquis de la baie où nous sommes mouillés, et qui me paraît excellente comme fonds, tenue et abri. Bonsonge va mesurer une base à terre. Je sonde tout le long de la côte avec La Guéronnière et le capitaine Guiraud. Nous découvrons les brisants signalés par le *Bénarès*, le village, l'eau douce. J'envoie le second de l'*Yémen* sonder autour d'un récif qui n'est pas porté sur la carte et que nous avons découvert hier soir. Je l'ai nommé récif des Échassiers (il était couvert d'oiseaux de cette espèce); les habitants du village s'enfuient à notre approche. Je pense que l'*Yémen* est le premier navire à vapeur qui ait mouillé dans la baie que nous relevons; peut-être depuis le *Benarès* (Maresby), en 1838, aucun navire n'a paru dans ce canal. Nous installons des échelles de marées à terre et sur l'écueil des Échassiers. A dix heures, le

pavillon de pilote fait signal de ralliement à nos trois canots, et tout le monde rentre à bord pour déjeuner et laisser passer la trop grande chaleur. A deux heures, la brise s'est levée; nous repartons jusqu'à la nuit. Avant souper, permis à tout le monde de se baigner, en surveillant les requins. Nous pêchons des huîtres de roches en abondance. Le poisson paraît aussi abondant que varié; on organise les lignes et la drague.

La baie du village où je suis allé sonder est habitée. Un bateau est mouillé à la plage. Je fais interroger par M. Sapéto les hommes qui se présentent. D'après eux, l'île n'appartient à personne; ils ne payent aucun tribut; ils n'ont jamais vu un soldat turc; ils vivent en bonne intelligence avec les gens du continent qui viennent leur acheter du bois de construction, abondant dans l'île. Comme ils n'ont pas de bateaux, le prix du transport à Massouah est évalué à la charge (une barque portant pour deux thalaris et demi de bois est louée deux thalaris et demi pour le transport). Dans la saison des pluies, de janvier à mars, les Hazortas (tribu du littoral en face) viennent conduire leurs troupeaux dans l'île et payent une redevance aux insulaires, qui les aident, moyennant un thalaris chaque fois, à débarquer et rembarquer leurs troupeaux, environ mille chèvres, cent vaches et dix chameaux. L'île n'est cultivée nulle part, mais il m'a paru qu'elle pourrait l'être dans les vallées, où l'on trouve de l'eau douce en creusant le sol à quelques pieds.

Trente cases, la plupart en branchages entrelacés et recouvertes en dedans et en dehors de nattes épaisses, logent environ quatre-vingt-dix habitants; quelques maisons sont faites en pierres plates superposées, sans chaux ni terre. Les chèvres errent en liberté dans toute l'île et s'abritent dans de petites huttes en pierres, disposées çà et là. Les habitants de Disseh sont musulmans, d'une belle taille, d'un noir brillant, avec les traits assez purs, la tête rasée, peu de barbe, les membres grêles, de beaux yeux vifs et intelligents, les dents superbes. Leur principale nourriture est le poisson frais ou sec; il abonde dans les eaux de l'île ainsi que les coquillages, huîtres de roche, etc. Ils ont des poules et des œufs, et, au temps du pâturage, de janvier en mai, du lait et du beurre en abondance. Ils achètent un grain appelé doura, plus petit que le maïs, et dont ils font de la bouillie et du pain très médiocre. Ils mangent du bouc et des chevreaux. Interrogés sur leur santé, ils nous ont répondu qu'ils n'étaient malades que de faim, n'ayant jamais assez à manger. Le Dr Courbon a constaté deux ophthalmies graves. Ils reconnaissent que leur climat est excellent et qu'ils n'ont jamais de fièvre. Un vieillard que j'ai fait venir à bord (Mohamed-Ahmed) ne savait pas son âge, et ne se souvenait pas même du *Bénarès* qui, au dire de Maresby, vint à Disseh vers 1832. Ils n'avaient jamais vu de bâtiment à vapeur et jamais de Français. Comme j'insistais pour savoir s'ils dépendaient de quelque autorité

de près ou de loin, le vieillard me répondit : « Nous t'appartiendrons si tu veux; tu es bon et puissant, tu nous protégeras et nous donneras à manger, prends notre île, nous serons tes serviteurs. » — « Quelqu'un s'y opposerait-il? » — « Nous sommes les maîtres de notre île, personne que nous n'y commande, on ne se soucie pas de nous. » C'est une république d'égaux, sans président : tous s'assemblent pour juger les différends. S'il arrive un cas grave, chose rare, on va au naïb d'Arkoko. Un d'eux est cadi pour les mariages et toutes les cérémonies religieuses. Le champ des morts est vaste. Il n'y a pas de mosquée; un cercle de pierres posées à terre circonscrit un espace de quelques mètres de circonférence, où l'on s'agenouille en regardant vers la Mecque.

L'île ne contient pas d'animaux sauvages. Les oiseaux de mer et de marais y sont communs : quelques variétés d'aigles et de milans nichent dans les rochers; nous avons tué des ibis, des oies, des pluviers et des mouettes. Pour pêcher, les habitants réunissent trois morceaux de bois de 6 à 7 pieds de long, recourbés aux extrémités, formant une petite plate-forme au ras d'eau, sur laquelle un homme s'asseoit en équilibre, ayant un panier pour mettre le poisson et des lignes; une pagaye double en cuiller aplatie sert de rame. Avec cette barque primitive, ayant la moitié du corps dans l'eau, ils vont au large sans craindre les requins, très-nombreux dans ces parages. Nous avons échangé

du poisson contre des galettes de biscuit, pris un thon à la ligne à bord et plusieurs poissons, espèce maquereau. Il y aurait des serpents venimeux dans l'île, d'après les naturels; nous n'en avons pas vu.

Les végétaux y sont nombreux, mais peu variés. M. le chirurgien-major Courbon en fait une étude complète. J'ai trouvé sur l'*île Brûlée,* en allant observer, un fruit mûr sur un arbuste, et le pourpier à salade, que nous avons mangé. Il y avait trois petits aiglons au sommet du roc, à ciel ouvert; les aigles venaient se poser à trois pas de moi pendant que j'observais, poussant de petits cris. J'ai défendu d'enlever les aiglons; ils n'avaient pas de plumes; le nid était entouré de débris d'oiseaux de mer; j'ai reconnu des becs de pélican, d'échassiers et autres.

Sondé tous les écueils et les passes pour venir au mouillage; dessiné de l'île Brûlée une vue générale de l'île.

Au lever du soleil je suis monté au sommet du pic le plus élevé de l'île, appelé pic de Disseh, d'où j'ai dessiné à vol d'oiseau, avec des relèvements au compas, les principaux contours de l'île; ceux des extrémités marqués par les sommets restant douteux, je les rectifierai en embarcation ou avec le navire. Le docteur Courbon prend des comparaisons barométriques. Le baromètre au sommet, pendant que je dessinais, à l'ombre de mon parapluie, marquait 32° centigrades.

Le soir, fait placer une balise avec : — *Yémen* 1859 —

sur l'écueil indiqué par le *Bénarès,* qui couvre à haute mer. Les habitants nous promettent de la conserver. Visite des réservoirs d'eau douce dans la vallée, au nord du village : ce sont de petits étangs creusés à trois mètres de profondeur environ, dans une terre argileuse. L'eau, un peu trouble et terreuse, faute de soins, et parce que les animaux y viennent boire, est de très-bonne qualité; filtrée, elle est aussi bonne que l'eau du Nil. Avec de plus grands réservoirs qui se rempliraient à l'époque des pluies, on conserverait une grande quantité d'eau pour la saison sèche. Elle ne tarit jamais. Une pompe ou une noria l'élèverait facilement de façon à la conduire à la mer en pente douce.

Les habitants ont pratiqué, à ciel ouvert, des espèces de rigoles de drainage qui font converger les eaux pluviales descendant des montagnes sur la surface plane des vallées où l'herbe pousse, fine et grasse. Nous ne doutons pas de la possibilité de cultiver une partie de l'île de Disshe, et en la comparant avec les autres rivages de la mer Rouge, sur la côte d'Afrique, on comprend son nom d'*Orine,* « la Belle »; elle doit être charmante au printemps. En février, mars, elle est pittoresque. Intéressante en toutes saisons, elle offre d'excellents mouillages et se trouve sur la route de Bab-el-Mandeb, en passant à l'abri des moussons entre l'archipel de Dahlac et la côte d'Abyssinie.

M. de Bonsonge achève son croquis de la baie, que j'appelle baie Française, après m'être assuré qu'elle

n'a pas de nom arabe. Je recueille avec soin tous les noms arabes qui nous sont donnés par les naturels.

Achevé de sonder tout le canal de l'île du nord-est au sud-ouest ; ordonné d'être prêt à appareiller demain matin.

Les îles plates et boisées, à l'est de Disseh, se nomment grande et petite Ooda. Le territoire plus à l'est est *Assaker*. Une roche appelée Raham est située entre les îles et le territoire.

Le continent en face se nomme Bovi.

Les habitants de Disseh appellent leur langue seham. M. Sapéto dit que c'est un arabe mélangé de saumali ; il ne comprend pas tout.

J'ai trouvé dans l'île de Disseh une pierre gravée de caractères arabes, que j'ai fait prendre pour la déchiffrer, sauf à la remettre où je l'ai prise, au N. O. au bord de la mer.

J'ai regretté que les circonstances ne me permissent pas de visiter Dhalac, mais le *Yémen* ne file que trois nœuds en calme à la vapeur ; il eût fallu en filer au moins sept pour refouler la mer et la brise. Où attendre le calme ? Je n'avais pas de temps à perdre ni de charbon de trop, je me suis décidé immédiatement. L'archipel de Dhalac, fort peu connu, est, dit-on, abondant en perles, qui font la richesse de ses habitants. *On dit* qu'ils dépendent de Massouah ou plutôt du chérif de la Mecque, ce serait un Stacauff. Je croirais volontiers que Dhalac comme Disseh est indépendante. Pour en-

trer dans la baie de Duknoo j'ai repris le canal de Disseh entre cette île et les îles Ooda, en laissant à tribord le rocher Brûlé. Il n'y a qu'une route à faire et aucun danger; partout vingt-cinq ou trente mètres; pas de fond. Je suis venu mouiller dans le cap Quoin, à peu près en pleine côte dans cette immense baie, en calme, très-près de terre, un mille à peine, par trente-cinq mètres d'eau. Une barque va mouiller à un demi-mille sur notre avant.

Avant d'aller chercher le mouillage de Zulla, je veux visiter la baie tout entière. Cette exploration n'a jamais été faite. La carte de Maresby n'en donne qu'un aperçu. J'en ferai le tour en sondant et en pénétrant dans les baies secondaires où il y a de l'eau. Malheureusement l'*Yémen* ne marche pas à la vapeur, nous avons des calmes constants, et quand les vents fraîchissent contraires, nous ne pouvons plus suivre la route donnée.

Au lever du soleil, je suis allé à terre pour dessiner la forme du cap Quoin et placer le mouillage de l'*Yémen* sur la carte. Le Dr Courbon examine le terrain et les végétaux : soulèvements volcaniques, coquilles de mer au sommet du cap dans le rocher; traces de chameaux aperçues; pas d'habitants, fait allumer les feux; appareillé à huit heures trente ; beau temps ; calme ; suivi la côte en arrondissant les pointes à un mille ou un mille et demi de distance ; sondé de cinq en cinq minutes ; jamais moins de treize à quatorze mètres de

fond, sable et coquillages, et le plus souvent de vingt à trente mètres.

Dans la partie du sud-est de la baie nous découvrîmes une anse profonde et extrêmement fermée, excepté à l'ouest. Cette anse ou plutôt ce port magnifique est entouré de palétuviers, avec des plages de sable par intervalles. Nous en sortons sans y mouiller et nous faisons route pour continuer à examiner le fond de la baie. La brise de S. E. fraîchit; fait route sur le mouillage supposé être Zulla; mouillé à quatre heures trente par douze brasses de fond, sable et vase; les feux couverts. Je suis allé sonder dans ma baleinière, malgré la grosse mer déferlant sur la plage; trouvé dix brasses, huit et six brasses à terre de l'*Yémen*. Bonne tenue; on peut dormir tranquille; la brise tombe au soleil couchant, splendide derrière les sommets du Gasomta qui nous dominent.

Ce mouillage se nomme Hadis.

Le matin, à neuf heures trente, j'avais fait stopper en doublant le cap Quoin, et j'ai envoyé La Guéronnière, le Dr Courbon et l'abbé Sapéto interroger les gens d'une caravane et de quelques barques aperçues au fond d'une anse. C'étaient des saumalis qui venaient vendre du sel pour l'Abssynie aux hazartas de Zulla. La guerre entre ces derniers et les tribus voisines d'Amplisa, les Huertos, empêche la communication par terre. Une barque est venue à bord nous vendre du poisson.

Relèvement du mouillage de Hadis. — Variation 6° N. O.

Cap Quoin, N. 32° E.
Pic de Disseh, N. 10° E.
Pic d'Adulis, N. 30° O.
Pointe basse à droite, N. 8° E.

Tous ces relèvements sont à un ou deux degrés près, les distances étant très grandes, avec beaucoup de mirage.

Au lever du soleil je suis allé sonder vers la terre; aperçu un Arabe; il vient dans l'eau jusqu'à la baleinière où je le fais embarquer. Il m'annonce que le consul français, ami du naïb, l'envoie pour nous dire que nous sommes les bienvenus à la plage de Zulla, que nous pouvons débarquer en sûreté... que le mouillage est un peu plus nord, que les ruines sont près du mamelon devant nous... Après lui avoir fait donner du café et du biscuit, je le renvoie à terre.

Chauffé et dérapé pour changer de mouillage; le fond à terre de nous se trouvant trop petit, dérapé une seconde fois et mouillé par vingt mètres sable et vase, à un mille et demi de terre. Ce mouillage, abrité des vents du N. O. au S. O., ne l'est pas des autres vents venant de la baie. Le S. E. doit rendre la communication avec la plage difficile. La mer doit déferler sur les petits fonds. Envoyé La Guéronnière sonder à terre de l'*Yémen*, trouvé six mètres d'eau à quatre encablures, sable, vase.

Relèvement du mouillage (dit de Zulla). — Variation 6° N. O.

Le sommet de Dissée, N. 14° E.
Le cap Quoin, la partie la plus élevée, N. 48° E.
La pointe basse où sont les barques arabes Nord.
Le sommet de la montagne, appelée *Pic Heurtos* (coupure Adulis), N. 59° O.

Après avoir sondé moi-même entre la terre et l'*Yémen* et m'être assuré de la bonne position du navire, j'ai fait éteindre les feux. Je suis allé seul à terre avant la nuit, j'y ai trouvé l'Arabe Seïd-Omar, envoyé par le naïb d'Arkiriko à mes ordres. Sur ma demande il m'a conduit aux puits, situés à dix minutes de la plage. On y va en suivant le lit desséché de la rivière. Un grand nombre de femmes et d'enfants y remplissaient leurs outres. Ces puits creusés à un mètre ou deux au plus de profondeur dans une terre argileuse, assez semblable au limon du Nil, donnent abondamment une eau douce, un peu terreuse, mais qui, reposée, éclaircit vite, et filtrée devient même très-claire et ne conserve aucun mauvais goût. Je l'ai trouvée meilleure que celle d'Emcoullou et moins bonne pourtant que celle de Disseh. Les femmes se sont voilé la figure à mon approche; les jeunes filles et les enfants avaient des traits réguliers, le nez droit, les lèvres un peu grosses, mais les cheveux lisses et l'air intelligent. Ils m'ont donné à

boire dans une écuelle de paille tressée très-serré. Ils font des vases pour contenir le lait de la même manière, en forme de cylindre, munis d'un couvercle bien bouché avec du beurre. Le lait est fumé pour être conservé plus longtemps. Rentré à bord à la nuit.

Au lever du soleil, accompagné de tous ces messieurs, du capitaine de l'*Yémen* et de deux hommes armés de carabines, je vais visiter les monticules rocheux situés à l'ouest de notre mouillage et qui me sont désignés comme emplacement des ruines d'Adulis par les Arabes. Chemin faisant, j'ai tué un ibis blanc, un lièvre et un vautour; pas de ruines. L'emplacement de cette ville est fort contreversé. Maresby n'est pas d'accord avec Ferret et Galinier, Valentra n'est pas d'accord avec ces derniers. M. l'abbé Sapéto, qui a visité les mines il y a vingt ans, ne s'y reconnaît plus. Je n'attache pas une importance scientifique à cette reconnaissance que j'entreprends après tous les voyageurs, mais je sais que les anciens plaçaient leurs villes assez ordinairement dans des positions bien choisies, et le voisinage d'Adulis et de Zulla acquiert à mes yeux un intérêt immédiat. Adulis était une colonie égyptienne commerçante maritime.

Zulla est un des points d'exportation de l'Abyssinie, en concurrence avec Massouah. Je dois chercher Adulis pour expliquer Zulla. Après une promenade infructueuse, terminée en chasse aux gazelles et aux lièvres, et une étude géologique du terrain par une tempéra-

ture de 32°, nous revenons à bord. Nous remarquons que la plage mise à découvert par la marée basse exhale une odeur fétide. La côte est très-plate, et les eaux de la mer, dans les hautes marées, se répandent très-loin. De profonds sillons sont tracés par les torrents des montagnes qui dominent la plaine ; dans ces sillons, les végétaux qui trouvent toujours un peu d'humidité ont plus de vigueur, et nous y remarquons quelques beaux arbres, et des plantes variées qui sont recueillies par M. Courbon. C'est aussi dans ces oasis sinueuses que nous remarquons les traces des animaux sauvages, des sangliers et des chacals. Les gazelles se montrent en troupeaux nombreux et plus étonnés que farouches.

Pendant la chaleur du jour, j'interdis la communication avec la terre. A trois heures, je vais sonder et reconnaître les meilleurs points de la côte pour aborder en canot. On échoue fort loin, il faut se mettre à l'eau ou se mettre à dos d'homme.

Je décide pour demain une autre exploration plus au nord. Sur l'indication de M. Sapéto et sur la foi de MM. Ferret et Galinier, nous irons ce soir coucher à six kilomètres sous la tente.

J'emmène une escorte de quatre hommes armés de carabines. Un chameau, celui de Seïd-Omar, porte nos tentes et nos provisions. Nous campons, à six heures du soir, dans le lit de la rivière et nous soupons sous le ciel. Réglé le service pour la nuit. Les officiers font le

quart jusqu'à minuit : les marins jusqu'au jour. Je veille à peu près toute la nuit. Les hyènes et chacals viennent rôder et crier autour de nous.

Impossible de les voir. Quand je m'éloigne un peu du campement, seul, je ne tarde pas à apercevoir en avant de moi mon Arabe Seïd-Omar. Je lui conseille de dormir. Il refuse, disant qu'il répond de moi et qu'il ne doit pas me perdre de vue. Cet homme a des manières simples et dignes, respectueuses et affectueuses à la fois. Il est musulman, et comme la plupart des Arabes, il se dit et se croit parent du Prophète. Il chante à voix basse trois ou quatre notes invariables tout le temps qu'il veille près du feu. Son compagnon, qui se nomme Mouça, est un grand garçon de vingt ans bien et fièrement campé sur ses grandes jambes, orné d'une chevelure à boucles frisées et tombantes tout autour de la tête, porteur d'un bouclier rond en peau de bœuf, d'une épée à deux tranchants, à poignée croisée, en fer poli, qu'on dirait conservée de la dernière croisade, et d'une sorte de lance légère et effilée dont on se sert comme d'un javelot. Cet homme, d'une physionomie franche et douce, rappelle à la fois presque toutes les époques connues de l'histoire de son pays. Sa silhouette s'appliquerait sur un vase étrusque et ne le déparerait pas. Son épée a dû être copiée sur celle de Godefroi de Bouillon, et son javelot est sarrazin comme sa langue, sa foi, ses mœurs. Il cherche et devine les moindres occasions de me rendre les plus petits services et s'étonne de me

voir me servir moi-même. Au point du jour, je réveille tout le monde; on prend le café, on s'arme et l'on va explorer le terrain environnant, où nous ne tardons pas à découvrir les ruines dites d'Adulis.

En effet, de nombreux débris de pierres taillées, de marbres, de poteries, attestent l'emplacement d'une ville sur une grande étendue de l'est à l'ouest, environ un mille et demi sur un demi-mille du nord au sud. Des colonnes carrées, à pans coupés, avec leurs soubassements et leurs chapiteaux à feuillures rectangulaires, gisent dans un certain ordre. Nous croyons pouvoir retracer un édifice en parallélogramme dans ces débris. J'en fais fouiller diverses parties sans succès; pas une inscription, pas une médaille. La colonie d'Adulis n'occupe pas dans l'histoire une place assez importante pour motiver des fouilles pénibles et onéreuses, mais elle atteste pour moi la présence de l'eau douce, quoique les deux lits de rivière entre lesquels se trouvent les ruines soient à sec. Sous ce soleil torride tout se dessèche, mais la prévoyance de l'homme doit et peut y suppléer. L'eau est le plus grand besoin et le plus grand bienfait dans ces contrées. Près de la source ou du puits il y a eu, il y a, ou il y aura des habitants. Adulis a disparu : deux grands villages arabes ont pris possession des terres voisines des torrents. Les pluies les approvisionnent pour la sécheresse; on creuse et l'on puise pour ses besoins, on ne perd jamais une goutte d'eau. Les habitants affirment que jamais

la terre du torrent ne refuse l'eau qu'on lui demande. J'ai vu en effet, à dix pas d'un puits à sec, l'eau se montrer abondante à deux pieds de profondeur, creusés en un instant, avec les mains, par des enfants. Le puits ou la fontaine est toujours comme aux temps bibliques le rendez-vous des femmes, des voyageurs, des bergers et des caravanes. On y échange les nouvelles des tribus voisines, on y raconte les bruits des pays lointains. Nous ferons sans doute, ce soir, les frais des conversations du foyer, quand les jeunes filles raconteront qu'il a passé aux puits de Zulla des blancs qui leur ont demandé à boire et n'ont pas paru les trouver laides, avec leurs grands yeux et leurs dents blanches, et leurs colliers de verroteries luisant sur leurs poitrines de bronze florentin ou de noir de jais. On voit toutes les nuances à la fontaine de Zulla, excepté du blanc. La beauté des formes n'a pas de couleur.

Parmi les ruines d'Adulis, les Arabes des deux villages de Zulla ont placé leurs cimetières. Les débris de pierres et de marbres ont servi aux tombeaux. Un enterrement récent avait eu lieu. J'ai vu la famille du défunt, réunie autour du monument, y allumer quelques tisons, caresser la pierre principale avec la paume de la main et se frotter ensuite la poitrine. J'ai voulu placer ce cimetière arabe dans un croquis des ruines d'Adulis. Posté sur un tertre, je dominais l'enceinte; j'ai vu venir une hyène, attirée par l'odeur d'un cadavre nouveau. Une balle de mon fusil l'a éloi-

guée sans l'atteindre : un quart d'heure après, elle est revenue. Je l'ai fait chasser à coups de pierres par mon marin d'escorte. Les Arabes disent que la hyène ne mérite pas d'être tuée par une arme de guerre; c'est une bête lâche qui fuit toujours.

Nous sommes rentrés à bord à six heures du soir. A minuit, un coup de canon de l'*Yémen* saluait Noël, répété par tous les échos des montagnes. Les cris des animaux sauvages s'entendent distinctement. Aujourd'hui jour de Noël, repos et double ration à l'équipage. Je profite de cette journée pour écrire, et pour dresser la carte des routes de l'*Yémen* avec les sondes.

Vers une heure, le vent du sud-est se lève brûlant, c'est le kamsin de la mer Rouge. Nous l'avions eu hier pendant une heure, en revenant d'Adulis au rivage. Le thermomètre monte à 34°. La brise est forte. Seïd-Omar et Mouça viennent à bord, invités par moi. Je leur fais donner du poisson, du pain frais, des figues et des amandes, du café et de l'eau filtrée qu'ils admirent. Ils refusent toute viande, le vin et l'eau-de-vie, et je défends d'insister. Je fais aiguiser et fourbir leurs armes, et leur donne à emporter du riz, du café et du biscuit. Demain ils veilleront à mon départ du bord dans ma baleinière, avec un guide (Edris, ancien guide de M. Dabadie), et me suivront sur la plage au S. O. pour me montrer des eaux chaudes et d'autres ruines.

La position maritime de Zulla ne me paraît pas assez

bonne pour me dispenser de chercher mieux en attendant l'arrivée du courrier envoyé en Abyssinie. Les conditions de la navigation sont changées, un port de barques n'est plus suffisant pour les besoins actuels. Sans aucun doute on pourrait créer un port sûr et même commode à l'endroit où nous sommes, à l'embouchure de la rivière de Zulla; mais si ce port existe, à quoi bon le créer? Les Arabes affirment qu'à quelques milles plus au sud-ouest nous trouverons de l'eau douce, des eaux minérales et les ruines d'une ville qu'aucun voyageur n'a visitées. J'irai voir demain.

Toute la partie sud de la baie de Duknoo confine par une plaine de peu d'étendue aux montagnes de l'Abyssinie, qui s'étagent par vastes degrés jusqu'aux cimes du Taramta. Par conséquent tous les points de cette côte peuvent être aussi facilement en relation avec l'intérieur les uns que les autres, à quelques heures près... Je donne les ordres pour être prêt à partir avec deux embarcations demain, au point du jour.

L'insuffisance de la machine de l'*Yémen* s'applique aussi à ses canots. Je n'ai pu lutter contre la mer et le vent qu'avec ma baleinière, emmenant le Dr Courbon pour apprécier les eaux minérales, et l'abbé Sapéto, interprète indispensable. M. de Bonsonge observe l'échelle de marées placée à Zulla. La chaloupe de l'*Yémen* est impuissante, et ma baleinière est si volage que le moindre vent avec un peu de mer est un danger. Néanmoins je pars, je fais environ six milles dans

le vent et je suis forcé de renoncer. Revenu à bord, je donne ordre d'allumer les feux. Les Arabes sont venus, dans l'eau jusqu'aux épaules, pour prendre mes ordres. Ils suivront les mouvements de l'*Yémen* et iront m'attendre à la plage.

Fait route à une heure, longé la côte à bonne distance, la mer et le vent battant en côte. Vapeur et goëlettes mouillés à trois heures cinquante à l'endroit indiqué par les Arabes, par le travers d'une coupure très-remarquable dans les montagnes. Éteint les feux.

Variation 6° 30; fonds de vase 15 brasses à un mille de terre.

Nous sommes allés à terre un instant avant la nuit. Trouvé un ruisseau d'eau saumâtre, des palétuviers énormes, des traces de lion, d'éléphant, de sanglier, la végétation plus vigoureuse, la température moins élevée; le voisinage des montagnes se fait sentir. Pas aperçu trace d'habitations.

Sondé autour de l'*Yémen* jusqu'à terre dans ma baleinière; trouvé partout un fond, gradué de trente mètres à trois mètres d'un mille et demi, à deux encablures de terre, fond de sable, vase, excellente tenue. Il a venté frais sans mer. Je suis resté sur une seule ancre.

Seïd-Omar et Édris nous conduisent aux eaux chaudes. La source, qui sort perpendiculairement en bouillonnant, est située à deux cents mètres de la plage. Elle forme un bassin de cinq à six mètres de circonfé-

rence et s'écoule vers la mer. L'eau sortant de terre est à 44° cent. A l'endroit où elle coule du bassin elle est à 30°. L'eau refroidie est potable, quoiqu'un peu saumâtre; elle dissout le savon. Le docteur en recueille pour l'analyser. Poissons à 30°. Nous cherchons en vain de l'eau douce. Cependant nous découvrons un village à un mille environ dans l'est. Il doit y avoir de l'eau aux environs. On voit sur une des arêtes de la montagne, descendant vers la mer, près de ce village, les restes d'une muraille servant de limite sans doute; mais il nous est impossible de rien tirer de ces gens. Les enfants s'enfuient avec terreur en nous voyant.

Ce mouillage est bon, mieux abrité que celui de Zulla, mais plus enfoncé dans la baie, et l'eau douce n'y est pas à portée; du moins nous ne l'avons pas découverte.

Les communications par terre entre le lac Salé des Saumalis et Zulla se font par le Boghaz.

Une querelle de troupeaux volés a mis en guerre les tribus des Hazortas et des Boutaris. La route des lacs salés voisins d'Amphila, passant par le Borghaz, n'est plus sûre pour les caravanes. Elles font le tour de la baie de Duknoo, passant au nord du pic des Heurto, et viennent décharger leur sel au cap Quoin, où nous les avons trouvées remplissant les barques qui le transportent à Zulla. Ces mêmes barques leur apportent du grain (doura), des peaux et, dit-on, de l'or et de l'ivoire en contrebande, destinés à Aden pour l'Inde. Le sel

est transporté en Abyssinie et dans le Sennaar ou le Soudan, à dos de bœufs. Nous en rencontrerons sur notre route. Cette voie de Zulla permet d'éviter les exactions de la douane turque à Arkiriko et à Massouah; les chameaux ne servent qu'en plaine, au bord de la mer.

Chassé le matin, au point du jour; tué une oie sauvage très-belle, à balle; donné ordre d'être prêt à appareiller. Congédié Seïd-Omar.

A dix heures du matin, Abba-Emnato arrive à bord avec la réponse du roi, et une lettre du vice-consul de France à Massouah. Fait route pour Zulla, donné ordre d'être prêt à partir demain pour l'Abyssinie. Écrit au ministre.

CHAPITRE II

Départ pour l'Abyssinie. — La caravane. — De Zulla à Halaye. — La vallée sans soleil. — La source des Singes. — Les ruines de Cohaïto.

Mouillage de Millecketou, 28 décembre.

Le capitaine Guiraud m'ayant témoigné un vif désir de venir avec moi, et sa présence à bord de l'*Yémen* n'étant pas nécessaire, puisque le navire m'attendra à Massouah, je consens à l'emmener, charmé d'avoir une occasion de reconnaître ses excellents services.

Voici comment est composée notre caravane :

Personnel de la caravane.

1 MM. le commandant RUSSEL, chef de la mission.
2 DE BONSONGE, enseigne de vaisseau.
3 DE LA GUÉRONNIÈRE, *idem*.
4 COURBON, chirurgien de la marine de première classe.
5 l'abbé SAPÉTO, de la Propagande, interprète.
6 GUIRAUD, capitaine au long cours de l'*Yémen*.

Marins.

7 Appieto, quartier-maître des fusiliers marins.
8 Astolfi, matelot canonnier.
9 Agostini, *idem.*
10 Berriot, gabier.
11 Olivier, *idem.*
12 Litardi, *idem.*

Domestiques.

13 Un maître d'hôtel.
14 Un mousse de l'*Yémen*.

Nous sommes armés de six carabines, six revolvers, quatre fusils de chasse et de nombreuses munitions. Une grande tente pour les hommes d'escorte et trois tentes d'officiers, des vivres pour quelques jours. En Abyssinie, nous serons logés et nourris par les soins du roi. Nous avons néanmoins pris du vin, de l'eau-de-vie, du sucre, du café, de l'huile, de la bougie, etc. Les dispositions de départ achevées, je ferme mon courrier que j'adresse au vice-consul de France à Massouah par l'*Yémen*. Ordre est donné au second de l'*Yémen* de conduire le navire samedi à Massouah, d'informer M. Gilbert que je le laisse sous sa protection en mon absence. Je recommande au second une extrême réserve.

Je prévois qu'en mon absence Massouah sera visité par quelque navire anglais.

J'envoie M. de la Guéronnière à terre, à midi, faire charger les bagages sur les chameaux qui vont partir avant nous, sous l'escorte de deux hommes à nous et de Seïd-Omar; ils nous attendront au campement au delà du village du grand Zulla.

Tout étant prêt, je quitte l'*Yémen* à deux heures; nous chargeons nos derniers effets sur trois chameaux restés en réserve; nous montons nos mules et nous partons à trois heures de l'après-midi. Nous faisons route directement à l'ouest pendant deux heures, et nous trouvons nos tentes dressées au S. O. du village de Zulla, à trois cents mètres environ. J'ai voulu m'arrêter à cette première étape avant la nuit, pour organiser le service de notre caravane une fois pour toutes, sauf les modifications nécessitées par des circonstances particulières.

MM. de Bonsonge, de la Guéronnière et le capitaine Guiraud seront alternativement de service pendant vingt-quatre heures. L'officier de service prendra mes ordres le soir et le matin. En marche, deux hommes armés, de l'escorte, tiendront la tête avec les domestiques pour préparer le campement et veiller aux bagages L'officier de service, avec deux autres hommes, seront à l'extrême arrière-garde pour rallier les traînards et veiller sur nos derrières. Les deux autres hommes de l'escorte m'accompagneront toujours pour porter au besoin mes ordres. Tous ces messieurs, et particulièrement M. Sapéto, interprète,

resteront auprès de moi. Les armes seront chargées, mais pas amorcées sans ordre, pendant le jour. A l'arrivée au campement, on dressera d'abord la grande tente des marins, sous laquelle on rassemblera les armes, les caisses de munitions et les principaux bagages. On dressera ensuite ma tente et celles des officiers. Deux hommes feront du bois, les domestiques allumeront le feu et prépareront les repas. Personne ne devra s'éloigner hors de vue du campement sous aucun prétexte, et les hommes de la caravane devront être maintenus, sans brutalité, à quelque distance de nos tentes.

Pendant la nuit, les hommes feront le quart de huit heures du soir à six heures du matin, deux heures chacun; le matelot de cuisine fera le quart de quatre à six, pour préparer le café avec les domestiques. Une carabine chargée à balles et amorcée, portant son sabre-baïonnette, armera la sentinelle qui se promènera devant les tentes et entretiendra le feu la nuit. Si la sentinelle a la moindre inquiétude, elle éveillera l'officier de service couché tout habillé, qui me préviendra et criera : *Alerte ! aux armes !* s'il y a lieu. Chaque soir, je donnerai les ordres pour le branle-bas du lendemain matin, suivant la route à faire, le temps, etc. On réveillera l'officier de service, qui fera serrer la grande tente d'abord, puis les tentes d'officiers et la mienne. Le café sera prêt et les bagages pliés en une demi-heure. Je me réserve les rondes

de nuit, que je ne m'épargnerai pas, et je ferai toutes les modifications utiles à l'occasion.

Les choses ainsi réglées, je relève au compas le gisement de Zulla.

Le sommet de l'île Disseh, N. 35° E.

Le cap Quoin, N. 65° E.

L'*Yémen* mouillé à Malkettori, S. 85° E.

Variation, 6° 30 N. O.

L'aspect du village de Zulla est misérable, quoique ses habitants passent pour aisés. Ils sont intermédiaires entre la mer et l'Abyssinie, et profitent du transit qui se fait sur leur territoire. Ils sont tous musulmans et font partie d'une grande tribu qui borde la mer, les Hazortas. Ils revendiquent pourtant une origine arabe, que semble confirmer leur langue. Les deux Zulla appartiennent au beïs Kalifé et au beïs Taouakal; la plaine se nomme Aftah.

Zulla compte environ cent cinquante feux et un millier d'âmes. Les cabanes sont en treillages recouverts de nattes et de paille, un petit nombre en pierres sèches. Des palissades entourent les cases et les parcs des troupeaux, pour les garder la nuit des bêtes fauves. Suivant la coutume arabe, les habitants veillent fort tard dans la nuit, chantent ou dansent, et le silence ne règne guère que vers une heure après minuit. C'est alors que les miaulements des chacals et les cris des hyènes se font entendre et durent jusqu'au jour. Ces visiteurs nocturnes ne sont à craindre que

pour les poulaillers, pour les bestiaux et pour toutes les provisions oubliées en dehors des enceintes. On les chasse à coups de pierres. Ils ne valent pas un coup de fusil.

La plaine de Zulla est traversée par un lit de rivière où il n'y a pas d'eau en ce moment, mais qui, à en juger par sa profondeur et ses nombreuses branches, doit couler assez abondamment après les pluies. On assure que toutes les eaux du versant nord du Tarenta, sur une étendue considérable, viennent converger dans la plaine de Zulla. S'il en est ainsi, il me semble qu'il serait facile d'aménager ces eaux, de créer des réservoirs dans les gorges de la montagne, de manière à avoir constamment l'eau abondante au bord de la mer. Les indigènes, peu nombreux, paresseux et ignorants, n'ont rien fait dans ce but, et se contentent des puits qui suffisent à leurs besoins.

Dans la plaine de Zulla, sauf quelques plantations de maïs, nous n'apercevons aucune culture.

Les eaux aménagées fertilisent cette plaine limoneuse qui, dans les tranchées de la rivière, laisse voir une couche végétale semblable à celle des bords du Nil, de plus de deux mètres de profondeur.

Sur la demande d'Abba-Emnato, j'ai ordonné le branle-bas à trois heures trente du matin pour partir à quatre heures, afin de faire une grande journée de marche et d'entrer dans la montagne le lendemain.

Il est grand jour, et les chameaux n'arrivent pas. Une sorte de conciliabule a lieu parmi les indigènes, et j'apprends que les Hazortas, dont nous traversons le pays, prétendent nous rançonner et exigent un thalari par personne. Je me refuse à subir aucune espèce d'exigence. Je fais dire à Abba-Emnato, notre guide envoyé par le roi pour nous conduire auprès de lui, que je ne puis plus me considérer comme un simple voyageur, mais comme un envoyé de l'Empereur, sous la protection du roi, du moment que j'ai mis le pied sur le territoire abyssin. C'est à lui, chargé des pouvoirs du roi, à me faire respecter. Je veux bien payer les services qui me seront rendus ; je ne puis subir aucune vexation ni exigence. Ceci dit et compris une fois pour toutes, il n'en est plus question, et nous partons à sept heures. La distribution de quelques coups de bâton par Seïd-Omar au nom du naïb d'Arkiriko, notre ami, active un peu la mise en mouvement. Il est convenu que je payerai neuf thalaris pour les chameaux, et qu'ils en mettront autant qu'ils voudront dans la caravane. Ils avaient ingénieusement arrangé que je payerais un thalari par chameau, et en divisant nos bagages en infiniment petites charges, ils arrivaient à un total de quinze à vingt chameaux, soit quinze à vingt thalaris, absolument comme les portefaix d'Avignon. Un homme porte un parapluie et veut être payé comme pour une malle. Le prix convenu, ils divisèrent le tout en onze chameaux, dont l'un ne portait rien et les autres des

charges ordinaires : j'avais simplifié les *impedimenta* autant que possible, nous en avions encore trop.

Cependant Abba-Emnato était inquiet des dispositions des Hazortas, il craignait quelque obstacle imprévu pendant la nuit. Il voyait dans ce petit complot une manœuvre de l'ancien naïb d'Arkiriko (Hassan-Oualda Adam), créature des Anglais. La présence de Saïd-Omar ne le rassurait pas entièrement, quoiqu'il manifestât hautement la sympathie qu'éprouvait pour nous son maître, le naïb actuel (Edris), et qu'il fût à mes ordres.

Sans partager les appréhensions d'Abba-Emnato, je pris mes précautions. Je fis charger les carabines en exercice d'ensemble devant les Arabes assemblés; les baïonnettes furent mises aux canons, puis ôtées. Je tirai devant eux en une minute six coups de mon revolver, et ils en virent six autres à la ceinture des officiers et des hommes, sans compter les fusils doubles accrochés à nos selles et qui ne nous quittaient pas. Je donnai ordre de marcher ensemble, suivant la caravane toujours à vue devant nous. Je me tins à l'arrière-garde. Rien ne troubla notre marche.

En partant du campement, nous faisons route au S. O. encore en plaine. A huit heures, nous rencontrons le lit de la rivière de Zulla, nommée *Habascit*, qui signifie mélange, parce que cette rivière reçoit, comme je l'ai déjà dit, toutes les eaux des torrents de la chaîne du Tarenta, depuis Halaye jusqu'à Cohaïto. Nous

marchons dans son lit de plus en plus encaissé. A neuf heures, nous entrons dans une gorge rocheuse remarquable par son aspect pittoresque et sauvage. Le soleil est déjà haut, l'ombre y règne complète, quoique le torrent ait là au moins vingt mètres de largeur. Des murailles de trachyte, perpendiculaires à la voie qu'elles surplombent, s'allongent sur une longueur de cinq cents mètres environ ; des mimosas les couronnent, des lierres, des lianes pendantes les tapissent ; on voit des nids d'oiseaux suspendus, par un brin de plante flexible, aux branches élevées ; des lièvres, des gazelles, une espèce de chat sauvage se montrent à chaque pas ; on devine l'approche de l'eau. Nous sortons à regret de cette avenue ombreuse et fraîche pour retrouver le soleil et ses 30° ; à midi nous en aurons 32. Ce passage se nomme Feroh-Tsabbab ; nous y reconnaissons les carrières qui ont fourni les matériaux d'Adulis. Les colonnes que j'ai dessinées sont en trachyte exactement semblable.

Nous marchons toujours dans la même direction S. O. ou à peu près. A trente minutes plus loin, après notre sortie de la gorge, le torrent change de nom en se bifurquant. Celui qui descend de l'est est l'Ouïa, qui a recueilli en chemin toutes les eaux de la chaîne du Tarenta, depuis Halaye jusqu'à la rivière de l'Hadas. Nous le laissons à droite et nous prenons l'autre, le Comëilé, faisant un peu plus d'ouest que de sud. La plaine arrosée par le premier et qui

s'étend au sud du mont Godam, actuellement entre nous et la mer, se nomme *Chiebat* dans la langue séchon de Zulla, et *Ouadaïbo* en semahari.

La plaine, partagée en deux par le second torrent, qui descend avec toutes les eaux du sommet de Cobaïto, se nomme *Aïromalé.* Ces plaines ont déjà une pente visiblement ascendante. Le mimosa est cependant encore à peu près le seul arbre qui s'y montre.

Nous nous arrêtons pour déjeuner au puits de Comaïlé, après quatre heures trente de marche ; il est onze heures et demie. A deux heures après midi, en marche, non sans difficulté. Les chameaux ont été déchargés pendant la halte, et je suis obligé de me fâcher pour que tout soit prêt à l'heure. Il m'est impossible de tirer un renseignement précis de qui que ce soit par interprète, ni sur les distances, ni sur les eaux, ni sur le temps. Est-ce mauvaise volonté ou ignorance? L'un et l'autre, je pense. La patience est absolument nécessaire, mais ma provision ordinaire s'épuise, et je menace de changer de route, de retourner à bord et d'informer le roi que je n'ai pas pu voyager de cette façon jusqu'à lui. On part ; les Hazortas de la caravane y mettent de la lenteur, mais rien de plus. J'observe avec la plus grande attention.

Après trois heures de marche fatigante dans des ravins sinueux et offrant déjà des pentes assez prononcées, je demande si l'eau est prochaine pour camper. On me répond que nous avons déjà passé deux

eaux, et que la troisième est encore loin. Je me doute de quelque tromperie, et je donne l'ordre de veiller l'eau. J'aperçois quelques minutes aprés une trace humide, à gauche; je pique ma mule, un de mes hommes me suit, nous tenons un ruisseau d'eau courante fraiche et pure. J'en avale un grand verre et j'ordonne de camper immédiatement, malgré les observations d'un chacun : en campant ainsi près de l'eau, nous devions contracter toutes les maladies, etc., etc.; il y a aussi l'histoire des bêtes féroces qui viennent boire la nuit. Je n'en tiens aucun compte; on dresse les tentes, et nous nous plongeons avec délices dans cette eau courante, la première que nous ayons rencontrée depuis notre entrée dans la mer Rouge, depuis notre départ de France même, car le Nil est boueux, et l'eau qu'il donne doit être filtrée. Le lieu où sont dressées nos tentes est une sorte d'entonnoir surplombé de montagnes hautes et escarpées; il est assez semblable au cratère d'un volcan. La végétation s'y ressent du voisinage de l'eau. Les chameaux et les mules paissent en liberté, non loin des feux allumés par nous et par les Hazortas. A mesure que la nuit s'obscurcit, ces animaux se rapprochent d'instinct des feux qui éloignent les bêtes fauves. Cet endroit se nomme *Sero;* deux heures avant d'y arriver, le torrent avait pris le nom de Galalé.

Cette multiplicité des noms appliquée aux mêmes cours d'eau n'est pas une des moindres difficultés des

études géographiques en ce pays. Les dialectes différents parlés par des tribus voisines sont encore un nouvel embarras pour le voyageur. Je mets une volonté et une persévérance qui me fatiguent moi-même à recueillir les véritables noms et à les écrire, autant que possible, d'après la prononciation locale.

La route que j'ai voulu suivre n'a jamais été parcourue, que je sache, par un Européen. Dans la prévision que la baie de Zulla pourrait un jour devenir le lien commercial de l'Abyssinie avec la mer Rouge, j'ai voulu explorer par moi-même les routes les plus courtes pour pénétrer au cœur du pays en partant de la mer. On sait d'après les anciens que la colonie d'Adulis avait, sur le plateau du Tarenta, une station intermédiaire entre la mer et l'Abyssinie. On croit avoir retrouvé à Cohaïto cette résidence des négociants égyptiens et grecs d'Adulis. Une route devait donc y conduire. On m'a affirmé qu'il y en a deux. J'ai pris la plus courte, je me propose de revenir par l'autre, qu'on dit meilleure. Il faut mieux monter une mauvaise route de montagnes que la descendre.

Nous ne soupons qu'à huit heures, très-fatigués d'une trop forte journée. Je ne veux pas exposer mon monde à tomber malade, ce qui ne pourrait manquer d'arriver, en réglant mal nos marches et nos repos. Je fais dire à Abba-Emnato, qui me paraît lui-même fort peu écouté et obéi, malgré le cachet du roi dont il est porteur, que je suis résolu à ne pas aller plus loin

avec les Hazortas, et que j'attendrai à ce campement l'arrivée des porteurs et des baudets, envoyés pour mes bagages. Je fais payer les chameaux en refusant toute gratification aux chameliers. Cette décision jette l'étonnement parmi toute la troupe accoutumée à rançonner et à conduire à discrétion les caravanes, mais je remarque bientôt l'effet produit. Ces hommes presque sauvages ne croient qu'à la force et à l'autorité; nous nous ressentirons pendant tout notre voyage de ce point de départ. Nous restons seuls dans le désert de Séro. Un exprès est expédié au-devant des porteurs abyssins qui devraient être arrivés.

La température commence à baisser; il y a de la rosée la nuit; je fais prendre aux hommes leurs chemises de laine.

Bonne garde, pendant la nuit; on entend les cris éloignés des bêtes fauves; rien de nouveau. Le 31, au jour, on vient m'avertir qu'un officier turc de la garnison de Massouah est arrivé au campement, et qu'il a engagé une conversation avec Abba-Emnato. Ce Turc est accompagné de quelques soldats réguliers et de deux domestiques; il est monté sur une mule. Notre exprès annonce que les porteurs arriveront à midi avec les baudets. L'officier turc, dont le nom est Ali-Bey, lieutenant-colonel d'infanterie, me fait demander de le recevoir. Je le fais attendre une demi-heure, et je le reçois assis sous ma tente. Je sais déjà que ce Turc est un curieux malveillant, venu sous la direction d'un

certain Abd-el-Kerim, beau-frère du naïb anglais d'Arkiriko, et accompagné du sous-directeur de la douane de Massouah. Le nom de Baroni, l'agent anglais, résume et domine toute cette petite intrigue destinée soit à m'intimider, soit à m'espionner. Je commence à faire mon éducation orientale. Après avoir fait apporter du café et des cigares, je demande à Ali-Bey qui il est, et ce qu'il fait dans ces montagnes. Il chasse et va aux eaux chaudes d'Atzfé pour une maladie d'estomac. Il m'exprime son regret de me voir voyager dans ce pays sans escorte et sans guides, ce qui n'est pas sûr; si je le veux, il a des soldats à mettre à ma disposition, etc., etc. Je réponds que je n'ai besoin de rien, que nous sommes assez nombreux et assez bien armés pour traverser toute espèce de pays en sécurité, que d'ailleurs je voyage en Abyssinie sous la protection du roi, absolument comme je voyagerais en Turquie sous la protection du sultan, et que ce serait faire injure au roi Négoussié que d'accepter une escorte turque sur son territoire. Ma réponse a fait échapper à Ali-Bey son secret. Il voulait faire acte d'autorité et de possession de territoire, et s'appuyer sur mon acceptation, si je m'y étais laissé prendre. Alors s'adressant à Abba-Emnato, il lui a demandé : — Jusqu'où va le territoire de votre maître? — Jusqu'à la mer! a répondu l'Abyssin. — Convaincu qu'il perdait son temps, Ali-Bey a parlé de sa maladie, le docteur lui a donné un purgatif qui achèvera de l'éloigner de notre chemin, et il

est parti. Pour comprendre cette petite intrigue, il faut se souvenir que les Turcs ne possèdent que l'îlot de Massouah, qu'ils ont occupé sans droit, violemment, en 1848, et le village d'Arkiriko, où ils ont bâti un fort; leur prétention est de s'étendre sur le littoral de la mer Rouge. Toute reconnaissance officielle des droits de Négoussié est donc pour eux une négation de leurs prétendus droits. — J'ai vu le piége et n'y suis pas tombé. J'ai prié Ali-Bey de se charger d'une lettre pour notre consul que j'ai averti, et de remercier le caïmacan de Massouah de son obligeance à mon égard... A midi, les porteurs arrivent et se reposent. A deux heures commence le tirage au sort des bagages, qui ne doit plus être modifié. Tant mieux pour ceux qui portent un petit paquet, tant pis pour ceux qui ont les plus lourds. A trois heures trente nous partons.

En quittant le campement, nous faisons l'ouest pour revenir un peu après au sud-ouest. Nous suivons le ruisseau en le remontant; c'est toujours le Séro, mais le torrent a encore changé de nom et pris celui de Nagabadé. Tout à coup les montagnes se resserrent en se dressant à pic au-dessus de nos têtes; nous pénétrons dans un défilé où, à première vue, il semble impossible de passer, tant il présente l'image du chaos. Ce sont des entassements d'énormes rochers éboulés, arrondis par les eaux qui les polissent depuis des siècles, jaillissant en cascades ou se reposant en petits bassins, pour rejaillir plus bas et tomber en pous-

sière humide sur les échelons inférieurs de cette route presque perpendiculaire. C'est d'un effet terrible, superbe, mais enchanteur en même temps. Le désordre et la grandeur du tableau font avec le murmure des eaux, l'ombre et la fraîcheur qui y règnent, un délicieux contraste. Le soleil et le ciel bleu sont visibles, en levant la tête, dans tout leur éclat, entre les sommets dentelés des murailles rocheuses tout près de se rejoindre ; les lianes pendantes, les euphorbes et les mimosas ont trouvé place à pousser leurs racines dans les fissures du rocher ; les aigles planent tout en haut, les tourterelles roucoulent en bas. Le pas des mules, la voix des hommes font vibrer en longs échos cette solitude, étonnée sans doute de se voir troublée, et qui semble être encore au premier lendemain du dernier cataclysme du monde. Ce passage se nomme la *Vallée sans soleil*; il dure une heure de marche. Je me suis tenu à l'arrière-garde, d'où j'embrassais presque en entier la caravane s'allongeant en une longue ligne tortueuse, montant, montant toujours, pour disparaître enfin sur le plateau où nous allions camper.

Quelques chutes sans gravité, quelques glissades humides seulement, attestent l'agilité de nos porteurs, la sûreté de nos mules.

Il a fallu deux ou trois fois mettre pied à terre. Je suis resté en selle tant que j'ai pu, pour savoir jusqu'à quel point je pourrais compter sur ma mule. Ce sont

d'admirables bêtes, des pieds de chèvres, et la vigueur du meilleur cheval.

Nous quittons à regret ce passage, ce tableau, cette émotion. Je fais dresser les tentes à cinq heures trente; bêtes et gens en ont assez. A mesure que nous montons, le thermomètre baisse. Notre campement du 31 décembre au 1er janvier est encore dans le Séro, assez semblable à celui de la veille, moins pittoresque, mais nous sommes délivrés des Hazortas. Les quelques Chohos qui se trouvent dans notre caravane inquiètent bien encore un peu Abba-Emnato; je ne sais pas trop bien pourquoi. Les chrétiens dominent par le nombre, venus de Tacounda et d'Halaye. Nous dormons parfaitement tranquilles, sur la foi d'une sentinelle et d'une carabine, et les cris habituels des hyènes et des chacals ne troublent pas notre sommeil.

Le 1er janvier 1860, à cinq heures du matin, nous nous souhaitons la bonne année autour du feu de joie allumé par nos marins, en prenant le café du départ. De sept heures à neuf heures trente, route en pente modérée, mais constante, vers l'ouest-sud-ouest, du point de départ au point d'arrivée. Nous sommes sur un des premiers contre-forts de la chaîne du Tarenta. Cela ne compte pas encore comme ascension, les guides disent que nous approchons du pied de la montagne. Nous faisons halte à neuf heures et demie pour déjeuner au pied d'un pic d'où jaillit, à cent mètres, une source vive recueillie dans un bassin.

Il faut avoir voyagé sous le ciel brûlant de l'Afrique, avoir senti la soif vous serrer à la gorge, la poussière au front trempé de sueur, la respiration haletante, la pensée absorbée dans un seul désir : boire ! pour comprendre le bonheur inexprimable qui attend la caravane au bord du ruisseau. C'est l'eau, et non pas des bœufs, des oiseaux ou des chats qu'on devrait adorer en Afrique. — Je comprends le culte de l'eau. On l'avale, on s'y plonge, on y barbote, on y est heureux. Je pardonne aux Égyptiens qui sacrifiaient au dieu Nil.

Après le déjeuner, je suis monté avec les chèvres jusqu'à la source. Pendant que je dessinais, une bande de plusieurs centaines de singes est descendue des sommets de la montagne, venant boire. — Ma présence les a visiblement contrariés. Il y a eu halte, rassemblement, conseil, cris, hésitation. Les plus hardis ou les plus vexés m'ont jeté des pierres sans m'atteindre. J'étais abrité par une roche qui surplombait l'endroit choisi pour dessiner la cascade et la source. Je ne voulais pas tuer ces pauvres bêtes que je dérangeais déjà beaucoup, mais je voulais finir mon dessin ; j'ai tiré un coup de mon revolver au-dessus de la bande, et j'ai eu alors le spectacle le plus amusant, le plus comique. Toute la bande s'est élancée en poussant des cris sur tous les tons. Les vieux singes barbus, à face de lion, ont essayé de rétablir le calme ; ils ont pris sur leur dos les petits singes et

sont restés à l'arrière-garde, s'arrêtant et se retournant pour regarder l'animal nouveau qui avait fait ce bruit étrange et causé cet émoi. Puis, rendus à une certaine hauteur, ils se sont réunis de nouveau et ont encore tenu conseil. Les vieux singes seuls se montraient; leur calme et leur sang-froid rassuraient sans doute les timides, et leur autorité prévalait. L'intelligence de ces animaux est évidemment très-voisine de celle de l'homme, comme leur conformation l'est de la nôtre; et le nègre de la côte de Guinée, anthropophage au dire duquel le singe est un homme qui ne parle pas pour ne pas travailler, semble bien près de la vérité, quand on compare ce singe à lui-même.

La source des singes se nomme Maghdal. Nous la quittons à deux heures pour faire route presque au sud, un peu à l'est même, à travers une vallée large et facile que bordent des escarpements volcaniques d'un aspect monotone. La végétation n'a pas encore changé d'aspect. Nous ne rencontrons pas d'habitations. De nombreux troupeaux de moutons et de chèvres çà et là sur les montagnes, gardés par deux ou trois enfants de douze à quinze ans. — De temps à autre, quelques bœufs chargés de peaux sèches croisent notre chemin, allant vers la mer, conduits par deux hommes armés de la lance et du bouclier. A baudet ou à dos d'hommes, nous voyons passer aussi quelques ballots de marchandises allant à Zulla, mais ils sont rares. Cette route ne saurait être fréquentée; si elle est courte, en revanche

elle est difficile et dangereuse. Pour peu que tous les abords de l'Abyssinie ressemblent à cette voie, on s'explique qu'elle ait résisté à toutes les tentatives d'invasion. Quand les musulmans y pénétrèrent, ce fut par Zeilah et par l'Awach et le Choa, sur la mer Rouge. Le sultan Sélim n'occupa que Souakim et Arkiriko (1540). Les Portugais y vinrent en amis, et depuis lors, personne n'a franchi les barrières naturelles de l'antique Éthiopie.

Je crois sans peine que nous sommes les premiers Européens qui soient passés par le chemin que nous suivons et qui porte le nom de Corboussa (la selle). Au point culminant de la route, on se trouve en effet entre deux sommets qui forment un ensellement très-apparent à distance. Je l'ai dessiné. Ne pouvant guère dessiner en marche, je me suis imposé de dessiner aux campements et aux haltes. L'aspect changeant du pays se retrouvera ainsi dans mes cartons, jour par jour, quelquefois heure par heure. Les difficultés de la route reparaissent en augmentant à mesure que nous approchons des derniers sommets du Tarenta, première terrasse du plateau éthiopien. Les passages les plus beaux sont les plus difficiles, c'est une compensation. C'est le plus pittoresque désordre diluvien, fantastique. Je n'avais rien imaginé de pareil. J'ai pourtant gravi bien des montagnes! Et l'on dit que ce n'est pas tout.

La vie passagère que donne le long serpent de

notre caravane à cet étrange tableau forme un spectacle plein d'attrait et de surprise. Les chefs des différentes tribus de nos porteurs sautent comme des écureuils de roc en roc, et se campent fièrement, drapés dans leur toile blanche, le bouclier rejeté sur l'épaule et la lance au repos, regardant passer leurs bêtes et leurs gens. C'est ce que je fais, du haut de ma mule, pour mon propre personnel. Mes marins ne sont embarrassés de rien, et tous ces messieurs me secondent à l'envi. Le mousse se débrouille comme un singe, parle déjà la langue du Tigré et fait des niches aux grands nègres, au mépris de leurs sabres en trompette, qui sortent comme une queue de leurs longs vêtements d'un blanc plus que sale. Notre maître d'hôtel est le bouffon de la caravane. Il tombe régulièrement une ou deux fois par jour et prête à rire par sa bêtise à tout le monde.

Nous campons à quatre heures. Les guides affirment que l'eau la plus prochaine est très-éloignée. Nous avons dépassé vers trois heures, sans le voir, un village musulman (des Chohos) nommé Adaf. Le vallon où sont dressées nos tentes se nomme Sehou-Nahati ; l'eau y est bonne, un peu troublée par les chèvres.

A dîner, nous buvons du vin de Champagne à la santé de l'Empereur, de la France et de nos familles et amis absents. Voilà la neuvième année que je passe loin de ma famille le jour de l'an ; c'est beaucoup, c'est trop, si ce sacrifice est inutile. J'espère que, cette fois,

il ne sera pas perdu pour mon pays : j'ouvre peut-être, obscurément, une voie par où passeront les générations à venir, voie politique déjà frayée par les missionnaires, ces précurseurs modernes de la civilisation.

Un guide, ancien domestique de M. Sapéto, s'est présenté pour nous conduire aux ruines de Cohaïto, qu'il affirme bien connaître. Abba-Emnato ne l'accepte pas, et j'y renonce sous la promesse qu'il m'en procurera un autre. Un enfant m'apporte du lait, je lui donne des morceaux de sucre à sa grande satisfaction. Je veux faire acheter deux moutons, on m'amène deux chèvres, dont un bouc.

Branle-bas à cinq heures du matin. Les guides et porteurs ont fait un tapage infernal toute la nuit. Ils ont parlé politique. Les bruits de la guerre commencent à nous arriver par les voyageurs qui croisent notre chemin ; les nouvelles ne semblent pas favorables à Négoussié. Nous sommes en marche à six heures, la route visant le sud à très-peu près, d'après mes observations. — Nous suivons jusqu'à huit heures un large ravin sinueux en pente peu rapide ; mais alors nous commençons à monter. — Pendant trois heures les pentes deviennent de plus en plus roides, et nous faisons halte à onze heures, dans le chemin même, à cinq minutes d'une source de belle eau.

Ce lieu se nomme Abà ; nous y apercevons pour la première fois l'euphorbe des forêts de l'Abyssinie, le

colqual en fleur, qui ne se trouve en nul autre pays et qui indique ici la hauteur où l'on se trouve. Nous sommes à quinze cents mètres au-dessus de la mer.

Depuis deux jours nous mangeons du pain abyssin. C'est une sorte de galette, faite de farine de froment ou d'orge, avec de l'eau et du sel. Posée sur une plaque de tôle mince, elle est mise sur les cendres chaudes, retournée et cuite en quelques minutes. Ce pain n'est pas mauvais lorsqu'on le mange à l'instant même; refroidi, il est beaucoup moins bon; le lendemain, détestable. C'est le domestique d'Abba-Emnato, Gaber, garçon intelligent, le même qui l'a accompagné à Rome et à Paris, qui est notre boulanger, notre fournisseur, notre factotum. Sans lui nous nous tirerions d'affaire très-difficilement.

Pour la première fois depuis notre départ, j'ai une crise de névralgie cérébrale; mais il faut atteindre le campement. Je fais partir à deux heures les bagages; à trois heures, je me mets en route à l'extrême arrière-garde. M. de Bonsonge, de service, est obligé de s'arrêter pour faire recharger des baudets qui n'en peuvent plus. Cette journée est trop forte, et je reproche aux guides d'avoir mal espacé nos dernières étapes. C'est toujours l'eau qui est leur raison. Ne connaissant ni la route, ni la langue, je ne peux que prêcher dans le désert. M. Sapéto a vécu trop longtemps en ce pays pour n'en avoir pas adopté les habitudes, et je m'aperçois que mes pensées et ma parole

ne sont rendues qu'avec force ménagements et périphrases. Je n'y peux rien. Je me fâche et je finis par rire de mon humeur perdue. La force d'inertie est la grande force des Orientaux, notre fougue s'y brise.

Nous sommes enfin sur la dernière pente, qui doit nous conduire au col du Tarenta, appelé Corboussa, et de l'autre côté duquel nous verrons enfin la première terrasse éthiopienne dans toute son étendue. Jusqu'à présent, nous sommes restés entre la mer et la muraille du Tarenta. Forcés de mettre pied à terre, les mules ne peuvent plus nous porter sur ces pentes abruptes, le précipice est sous leurs pieds, la terre et les pierres s'éboulent à chaque pas. Un colqual abattu en travers du sentier oblige à faire un long détour, et pourtant on arrive, étonné si l'on regarde en avant qu'on puisse oser passer là, plus étonné encore en regardant en arrière d'avoir osé s'y risquer. Ma névralgie m'oblige à m'arrêter pour me baigner la tête avec l'eau froide que j'ai portée dans ma gourde. Enfin, nous sommes parvenus au col; il est cinq heures.

Ma vue, troublée par la douleur, ne me permet pas de jouir de la splendeur du spectacle qu'éclaire au loin le soleil couchant. C'est l'Abyssinie qui nous montre, baignés dans la lumière du soir, ses immenses plateaux coupés de montagnes aux silhouettes capricieuses et bizarres. L'œil ne s'arrête qu'aux cimes lointaines de la deuxième terrasse éthio-

pienne, celle qui monte à 4,000 mètres et comprend toute l'Abyssinie proprement dite. La troisième terrasse doit conduire aux sources du Nil; elle s'élève à 5,000 mètres. Le col franchi, le chemin prend à gauche vers le sud; le précipice est à droite maintenant; le chemin est à peine tracé sur le plan abrupt du pic de Cohaïto. Ce col, ou défilé, dont les pentes n'ont pas moins de 40° d'inclinaison, se nomme Galéla. Le sommet du Cohaïto se nomme Zéhan.

Nous dressons la tente à six heures du soir, dans le frais et charmant vallon de Cariboussa. Des genévriers séculaires, que Bruce prit pour des cèdres, couvrent de leurs grandes ombres les tapis de gazon fin et verdoyant dont nous sommes charmés presque autant que nos mules. Une journée de neuf heures de marche dans de pareilles conditions avait besoin de ce dédommagement. Je me couche sans souper, avec des compresses d'eau sédative sur le front; le repos, puis le sommeil font le reste, et je suis sur pied au jour avec tout mon monde. Nos guides nous ayant beaucoup parlé des bêtes féroces, j'ai donné aux sentinelles des ordres sévères pour la nuit; toutefois nous ne sortons pas des hyènes et des chacals; ni lion, ni tigre, ni éléphant ne s'est encore montré sur notre chemin; mais des colibris, des perruches, des pigeons, des perdrix, de beaux oiseaux dont nous ignorons les noms et des oiseaux de proie en grand nombre s'offrent à nos fusils. Les antilopes légères et bondissantes traversent la

route sans attendre nos balles, et les longues oreilles des lièvres se montrent à chaque pas. Nous ne les tirons plus par égard pour les Abyssins chrétiens qui les regardent comme impurs. Les pintades nous fourniront des rôtis excellents, et les pigeons des fricassées abondantes.

Du col de Galéla, j'ai relevé le pic d'Halaye au nord-nord-ouest. La température a baissé, il pleut, les nuages nous enveloppent. Avant-hier, nous avions encore 26° à l'ombre; aujourd'hui, sous ma tente 12° à six heures du soir. L'eau du ruisseau est presque glacée; à six heures du matin, le thermomètre ne marque plus que 8°. Nous n'avons à faire qu'une petite journée de marche pour aller camper à Cohaïto. — On se repose. Les hommes lavent leur linge et le nôtre. Nous ne nous mettons en route qu'à dix heures et demie du matin.

L'officier de service part en avant avec les bagages pour faire dresser les tentes à la première eau après Cohaïto, où l'on m'assure qu'il n'y en a pas. Mon désir formellement exprimé à Abba-Emnato serait de camper le plus près possible des ruines que je veux explorer.

Nous faisons route à l'est sur un plateau ondulé, laissant à gauche les sommets appelés Zéban. A midi et demi nous faisons halte au milieu des ruines. Les bagages ont continué.

Il n'y a pas à en douter, sur le terrain que nous

foulons a dû exister soit une grande ville, soit une réunion de villas coupées par des enclos, entourées de jardins et de parcs avec des édifices publics, des citernes, des temples, des réservoirs et des canaux. Notre visite aux ruines d'Adulis devait avoir pour complément la visite à Cohaïto. Le rapport est frappant, les ruines se ressemblent trop pour que ce ne soit pas les mêmes hommes qui aient fondé et habité ces deux villes. Les historiens anciens le disent, on peut les croire; l'observation la plus superficielle suffit pour en confirmer les assertions. Les temples, beaucoup mieux conservés qu'à Adulis, présentent non-seulement le même caractère général d'orientation (est et ouest), le même nombre de colonnes, la même forme d'ensemble, mais encore la même coupe des pierres dans le moindre détail. Ce sont des colonnes quadrangulaires à arêtes abattues, avec des chapiteaux de même forme, style dorique. La matière seule diffère, elle est prise sur les lieux mêmes à Cohaïto; c'est du grès dur et serré que le temps a respecté d'une manière surprenante; à Adulis, c'est du trachyte.

J'ai dessiné le temple le plus entier; six colonnes sur huit sont encore debout; le mur d'enceinte se dresse intact à plus d'un mètre de hauteur. La forme est celle d'un parallélogramme dont les dimensions principales sont notées sur mes dessins. Il est facile de reconnaître dans ces temples les églises grecques

qui se retrouvent encore avec les mêmes dispositions dans tout l'Orient. La colonie d'Adulis, fondée par des Égyptiens, vit fleurir son commerce et attira des négociants grecs qui devinrent les plus riches habitants du pays. Voulant fuir les grandes chaleurs des bords de la mer Rouge pendant l'été sans trop s'éloigner de leurs affaires, ils bâtirent leurs résidences sur le plateau de Cohaïto d'où l'on voyait la mer, et où ils pouvaient monter en deux jours par une belle route bien entretenue. Ils firent de ce séjour, où règne une fraîcheur perpétuelle, à 2,000 mètres au-dessus de la mer, soit une ville, soit une réunion de villas et de jardins. Je penche pour cette dernière opinion après avoir vu les magnifiques travaux hydrauliques qui devaient servir à l'irrigation, et qu'on rétablirait encore aujourd'hui à peu de frais, tant est remarquable leur conservation.

J'ai dessiné un magnifique bassin-réservoir à ciel ouvert, et j'en ai porté les dimensions sur le plan que j'en ai fait avec M. de la Guéronnière. Quand on songe que la destruction d'Adulis, qui dut précéder de bien peu celle de Cohaïto, remonte au sixième siècle de notre ère (591), on est frappé d'étonnement en voyant l'état de conservation de ces monuments. Il est vrai que le pays est presque désert, et que l'homme, le grand destructeur, n'a pas activé l'œuvre du temps. Mais des ruines grecques ne pouvaient suffire à nos recherches. Nous devions trouver

aussi des traces égyptiennes, pour qu'il n'y eût plus de doute sur la découverte des ruines que nous parcourions et dont personne n'a encore attesté l'existence. Après avoir erré longtemps dans les décombres, en avançant au nord des principales ruines dont nous venons de parler, nos guides nous firent franchir un ravin tout rempli d'eau de pluie, et nous arrêtèrent près d'un maçonnerie rectangulaire à deux marches, en parfait état, mais découverte et laissant voir comme un puits à moitié comblé.

C'était l'entrée d'une nécropole en tout semblable à celle de Memphis. Un de mes hommes y descendit aussitôt, nous fîmes la chaîne, et après avoir jeté dehors quelques pierres, il nous fut facile de voir les galeries latérales s'enfonçant à droite et à gauche. Des allumettes éclairant un moment nous montrèrent gravées sur les parois, qui se font face dans le sens de la longueur, des croix grecques parfaitement sculptées en creux. Une nécropole égyptienne ornée de croix chrétiennes ne nous parut pas extraordinaire. Pourquoi les Grecs, et après eux les Abyssins chrétiens, n'auraient-ils pas fait leurs sépultures dans les tombeaux abandonnés des Égyptiens disparus? Dans tous les cas, il était acquis pour nous que la colonie égyptienne d'Adulis avait aussi laissé sa trace à Cohaïto, et la moins équivoque de toutes, celle de ses tombeaux, si remarquable et si connue.

Le temps nous manquait pour fouiller, et les moyens

encore plus; je donnai à regret le signal du départ. On m'avait parlé d'inscriptions, je voulais les voir, mais la nuit approchait, nous n'avions rien à manger, et tout le monde n'a pas mon inépuisable curiosité.

Après une heure de marche au sud-est et une descente assez roide de vingt minutes, nous aperçûmes nos tentes dressées dans la belle vallée arrosée de Taconda, vallée appelée Menchal.

En approchant, je reconnus Mgr de Jacobis qui venait à ma rencontre. Je mis pied à terre, et nous joignîmes ensemble le campement.

Monseigneur m'annonçait des nouvelles politiques de l'Abyssinie de nature à contrarier mon voyage. La guerre entre Négoussié et Théodoros avait pris un caractère plus animé, et une bataille sur les rives du Taccasé semblait imminente Le gouverneur de l'Agamé avait été appelé subitement à l'armée avec tous les guerriers de sa province, et Monseigneur était venu au-devant de moi, de son couvent d'Halaye, pour me prévenir et m'offrir l'hospitalité momentanément. Après avoir vivement remercié Mgr de Jacobis, et l'avoir vainement engagé à accepter l'hospitalité de ma tente, il fut convenu que, le lendemain matin, je lui ferais connaître ma résolution, qu'il viendrait déjeuner avec nous, et que nous irions ensemble à Cohaïto, où j'avais pris la résolution de retourner.

Nos porteurs, nos guides, nos bêtes de selle et de

bât nous avaient quittés pour aller au village de Tacounda, distant de vingt minutes de notre campement, et où Monseigneur allait loger lui-même, en un centre chrétien et même en partie catholique. Nous étions seuls, et non sans plaisir. Il faut du temps pour s'habituer à cette compagnie noire fort sauvage encore, quoi qu'on en dise, et très-puante. Nous fîmes bonne garde et un plus grand feu qu'à l'ordinaire, pour combattre le froid et pour éloigner les bêtes qui nous parurent plus hardies que de coutume.—Mgr de Jacobis n'arriva que vers neuf heures du matin à notre campement. Il était souffrant, s'excusa de ne pas déjeuner et de ne pas venir avec moi à Cohaïto. — Nous perdîmes ainsi environ trois heures d'exploration dans les ruines, à mon grand regret. Nous devions partir à huit heures, et ne fûmes en route qu'à dix heures et demie; encore nous fallut-il promettre un thalari de plus par mule jusqu'à Halaye, et forcer à grand'peine les guides à nous accompagner.

Je promis un thalari à chaque homme qui me montrerait quelque inscription. Cette promesse fit plus d'effet que tous les discours. Il y a en Abyssinie des dissensions religieuses à l'infini; elles semblent prévaloir sur toutes les considérations quelles qu'elles soient, et y régler souverainement la vie publique et privée, selon la croyance officiellement adoptée par chaque province, chaque district, chaque village, chaque individu. C'est à ne pas s'y reconnaître. Mais il est un

dieu que toute l'Abyssinie adore sans conteste; ce dieu, c'est l'argent, représenté par le thalari d'Autriche à l'effigie de Marie-Thérèse. Le son des thalaris a une puissance magique qui fait cesser toutes les hésitations, capituler toutes les consciences, ouvrir toutes les portes, tous les cœurs et le reste. Il a fallu la parole et l'exemple des pieux missionnaires catholiques pour produire des exceptions que je me hâte de signaler, mais qui ne se rencontrent que là où la vraie foi a pénétré avec la charité évangélique. Après tout, on pourra me faire observer avec raison que ce n'est pas seulement en Abyssinie que le culte de l'argent est en honneur, et que ce peuple, pauvre et ignorant, est plus excusable que beaucoup d'autres.

Avant de partir pour Cohaïto, je fis part à Mgr de Jacobis de la détermination que j'avais prise, et le priai d'expédier au roi Négoussié un courrier pour l'informer « que n'ayant pas trouvé à Tacounda les « moyens de continuer convenablement mon voyage « jusqu'à lui, et ayant appris par Mgr de Jacobis et « Abba-Emnato que les événements récents de la « guerre en étaient cause, j'avais résolu d'aller rendre « visite à Halaye à Mgr de Jacobis et d'attendre là « que Sa Majesté voulût bien donner des ordres pour « la suite de mon voyage; faute de quoi, je m'en « retournerai à la mer sans avoir pu accomplir les « intentions de l'Empereur ».

Mgr de Jacobis m'assura qu'il allait écrire exacte-

ment mes paroles, et que le courrier partirait immédiatement; ce qui eut lieu.

Je laissai notre campement sous la garde de trois de mes hommes, des domestiques, et sous la responsabilité d'Abba-Emnato; puis, sans bagages, armés seulement de nos revolvers, nous reprîmes rapidement, au trot des mules, la route de Cohaïto. Une heure après, nous étions aux citernes. Deux ou trois nouveaux temples, ou plutôt églises grecques, nous furent montrés, une seconde nécropole comblée, moins bien conservée que la première, des murailles anciennes d'édifices quadrangulaires bâtis à la chaux. Toutes ces ruines sont situées au nord-ouest des premières, en gravissant les sommets de Cohaïto que nous avons signalés sous le nom de Zéban à notre passage par le col de Corboussa. Stimulés par l'appât du thalari, nos guides se consultaient sans cesse et semblaient chercher sérieusement des traces effacées de leur mémoire. Presque jamais un voyageur n'est venu là entretenir par sa curiosité et provoquer par l'intérêt l'habileté traditionnelle et souvent si fatigante des guides de profession. Les nôtres étaient quatre chefs, deux musulmans et deux chrétiens. Ignorance ou mauvaise volonté, plus de deux heures se passèrent en vaines recherches. Les nuages poussés par les vents de la mer s'étaient abattus sur les cimes du Tarenta; nous étions mouillés et nous ne voyions pas à cinquante pas de nous. Impossible de s'orienter et de prendre un relèvement.

Enfin vers trois heures, quand nous allions désespérer, rendus presque au pic dominant du plateau, les guides nous appelèrent en nous montrant des signes gravés en creux sur le roc.

Il n'y avait pas à en douter, c'étaient des caractères hiéroglyphiques, puis des lettres grecques en d'autres endroits, puis des croix et quelques caractères éthiopiens. Je mis pied à terre, et choisissant entre un grand nombre d'inscriptions, je copiai exactement les mieux conservées, pierre par pierre. La trace égyptienne que je cherchais était retrouvée. Je ne sais si ces signes en partie effacés retrouveront sous l'œil des savants une signification de quelque valeur, mais pour moi la question de géographie et d'histoire est résolue. Le rapprochement d'Adulis et de Cohaïto ne pouvait plus être mis en doute.

Mais là ne devait pas se borner notre heureuse découverte. Le thalari aidant, on nous montra, penchée au bord d'un précipice, une grotte large et peu profonde à ciel ouvert. Là, il y a des inscriptions encore plus belles, dirent les guides. Nous y fûmes bientôt arrivés par le chemin des chèvres. Les guides disaient vrai : ce n'était plus des signes gravés grossièrement dans le grès dur de la montagne et exposés depuis des siècles aux injures d'un climat humide ou brûlant tour à tour ; c'étaient des caractères en couleur rouge, brune ou noire, parfaitement dessinés sur la surface blanche et polie de l'intérieur de la grotte. Malheureusement de

nombreuses lacunes interrompent souvent la longue ligne de ces hiéroglyphes, qui n'a pas moins de dix mètres de développement sur un mètre au moins de hauteur. Toute la partie inférieure est entièrement effacée par le frottement des troupeaux qui s'y abritent. Le feu des bergers a calciné ou noirci presque toute la partie supérieure; ce n'est qu'à hauteur d'appui que la croûte du rocher (grès dur et blanc) a conservé encore intactes la forme et la couleur en de rares endroits. Je n'espère pas qu'on parvienne à lire des phrases suivies, qui seraient pourtant d'un si grand intérêt, sur les fragments que j'ai dessinés avec la plus rigoureuse exactitude; mais on y verra, avant qu'elle achève de disparaître, la trace désormais incontestable de la présence des Égyptiens en Éthiopie et la confirmation des assertions de Pline, des historiens anciens et des traditions éthiopiennes. Les Abyssins de notre escorte ne manquèrent pas de nous faire remarquer avec orgueil et empressement que les croix grecques attestaient l'antiquité du christianisme dans leur pays, en cela d'accord avec l'histoire et la tradition. En 341, suivant notre calendrier, saint Frumence est nommé et envoyé évêque d'Abyssinie par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie; en 333, suivant le calendrier éthiopien, en arrière de huit ans sur le nôtre. Toujours est-il qu'on ne saurait nier que l'Éthiopie fut convertie au christianisme au quatrième siècle, et que depuis lors, à travers les schismes, dans l'abandon et l'oubli où elle

a vécu, elle a conservé, altérée sans doute et défigurée par des superstitions barbares, le dépôt de la foi qui semble aujourd'hui lui ouvrir des destinées nouvelles. Placée sur la route même que l'Occident civilisé semble vouloir fréquenter de préférence vers l'extrême Orient, l'Abyssinie ne peut manquer, si elle s'y prête, de profiter largement d'un contact incessant avec des races supérieures.

Un prince intelligent, jeune et sans préjugés ni défiance, rares qualités dans sa couleur et son pays, semble l'avoir compris. Une modeste députation, envoyée à Rome et à Paris au commencement de 1859, avait une double signification qui n'échappa ni au gouvernement romain ni à l'Empereur. Le roi Négoussié demandait force et appui à la religion et à la civilisation. On ne lui promet rien, mais il peut tout espérer. L'Empereur en m'envoyant, obscur ambassadeur, en Éthiopie, et en m'ordonnant de passer à Rome; le Saint-Père en bénissant ma mission et en la recommandant à Mgr de Jacobis, ont répondu comme il convenait aux ouvertures du roi Négoussié. Dans l'esprit des Abyssins, l'alliance du catholicisme et de la civilisation répond à une idée nette et claire représentée par les Francs en Orient. On nous appelle encore ici Frandji; comme au temps des croisades, nous sommes toujours les champions de la croix; on est disposé à nous aimer comme des coreligionnaires, à nous respecter comme des guerriers éprouvés. Le nom de l'Empereur n'est

prononcé qu'avec une sorte d'admiration superstitieuse en Abyssinie ; ses victoires en Crimée et en Italie y sont connues et racontées avec tous les ornements de l'imagination orientale, et les missionnaires lazaristes, reconnaissants, ne perdent pas une occasion de dire à leurs élèves l'appui que leur prête la France. Abba-Emnato, en me parlant des traditions chrétiennes de son pays, assis sur les marches de la métropole de Cohaïto, me pria de dire à l'Empereur que j'en avais eu la preuve sous les yeux, bien persuadé que cette certitude ajouterait à l'intérêt que Sa Majesté porte à l'Abyssinie.

On aime à rencontrer, dans notre siècle de doute et d'indifférence, cette foi chaleureuse et naïve qui a conservé l'espérance, qui fait la force de ce peuple oublié, qui se réveille et nous tend les bras : peut-être lui rendra-t-elle la vie.

Il était plus de cinq heures quand j'ai quitté avec regret le plateau de Cohaïto. La brume nous avait caché la mer, nous n'avions pu faire aucun usage de nos instruments. Je fis dire aux guides de nous reconduire au campement par une autre route, qui devait exister.

En effet, nous suivîmes une large voie, qui portait partout des traces anciennes de murs d'appui, de soutènement, de traverses pavées ; et alors pour la première fois, d'une manière précise, il me fut affirmé qu'il y avait une route d'Adulis à Cohaïto, ancienne, en pente douce, avec une demi-heure à peine de montagne à

franchir et *carrossable* dans tout le reste du parcours. Cette route, un peu plus longue que celle que nous avions suivie, se faisait plus rapidement. Aucun voyageur n'a parcouru ces deux routes, aucun même ne les a mentionnées. Je pris la résolution de retourner à la mer par la seconde, si rien ne s'y opposait.

Il était nuit quand nous revînmes au campement.

M. de Bonsonge, resté à l'arrière le matin, s'était vu arrêter par une querelle de guides entre chrétiens et musulmans, et n'avait pu nous rejoindre. Je m'en plaignis vivement à Abba-Emnato, qui s'excusa de n'avoir pu ni prévoir ni empêcher ce désagrément.

Il paraît que les musulmans de Tacounda et les chrétiens du même village ont un droit commun concédé par le roi de guider les caravanes et les voyageurs sur leur territoire. Nous étions partis en règle. M. de Bonsonge, attardé, avait pris un chrétien seulement pour nous rallier, et les musulmans l'avaient arrêté au lieu de lui donner un des leurs. L'antagonisme religieux est ici au fond de toutes les discussions, comme les troupeaux, l'eau et les pâturages, au fond de toutes les querelles.

Le système féodal, divisé à l'infini, entretient une anarchie perpétuelle dans les campagnes éloignées de la résidence royale, et où l'autorité du roi, quoique reconnue, n'arrive pas. Au bord de la mer, on est tenté de la nier, parce qu'on n'en redoute pas les effets; elle n'en est pas moins incontestable.

Après avoir pris les ordres de Mgr de Jacobis qui doit faire route avec nous, le départ est fixé à demain matin, à sept heures. Nous sommes prêts, mais Monseigneur et sa nombreuse suite n'arrivent qu'à neuf heures, nous partons immédiatement.

Je ne dois pas oublier qu'à huit heures la bande des porteurs chrétiens m'a donné une fantasia devant ma tente avec lances et boucliers, deux trompettes longues d'un mètre et demi et une sorte de chant improvisé qu'on n'a pas pu me traduire intelligiblement.

Ces braves gens, je dois le dire, tout chrétiens qu'ils sont, ressemblaient, en dansant avec mille grimaces, beaucoup plus à de grands singes qu'à des hommes. Il est bien vrai que tout est habitude, et qu'un danseur de l'Opéra, pirouettant comme un toton, est encore plus ridicule que ces nègres, et que ni lui ni nous n'avons l'excuse de la barbarie. J'ai fait donner deux thalaris et un demi-bouc à la bande, qui m'a proclamé un grand et puissant seigneur. Il y avait deux autres catégories de porteurs qui allaient me donner deux autres représentations; j'ai payé d'avance et me suis déclaré satisfait, eux aussi.

Nos porteurs et nos baudets en avant, nous marchions tous réunis autour de Mgr de Jacobis, les hommes d'escorte fermant la marche. Des trompettes et des violons à une seule corde nous précédaient immédiatement et variaient désagréablement leurs symphonies.

Monseigneur veut bien m'apprendre que ce sont les

mêmes personnages, à cheval sur leurs droits, qui, la veille, ont arrêté M. de Bonsonge; ils sont obligés maintenant d'exprimer leurs regrets et d'offrir leurs excuses en musique, en marchant devant nous pendant toute la route. J'observe en riant à Monseigneur que c'est nous qui sommes punis, et que quelques bons coups de bâton eussent mieux valu. M. de Bonsonge est encore plus de cet avis, que nous nous contentons d'émettre sans en demander l'application. La musique continue; nous demandons grâce.

De Tacounda nous faisons route au nord-nord-ouest. Après vingt minutes de marche, nous laissons à gauche un village bâti sur une ondulation du plateau; il se nomme Addé-Cayeh (Pays rouge), nom tiré de la couleur du terrain, qui paraît être de l'argile colorée d'oxyde de fer.

Nous traversons des terres cultivées. Le blé se montre çà et là, à 20 centimètres hors de terre; des rigoles d'irrigation répandent les eaux avec assez d'art; l'herbe est haute et grasse, les troupeaux nombreux; l'aspect des habitations et les haillons des femmes démentent seuls l'apparence riche et fertile du pays. Les hommes sont passablement vêtus, les enfants ne le sont pas du tout; il n'y a rien à en conclure, c'est la mode. Deux heures plus tard, à onze heures trente minutes environ, nous laissons à notre droite un autre village assis sur le versant d'une colline peu élevée et regardant la route. Ce village se nomme Anatzou. On voit dans la vallée qui

en dépend une belle eau que nous traversons. Ces deux villages sont de trois à quatre cents habitants, d'après nos guides.

Un quart d'heure après, à onze heures quarante cinq, nous dressons nos tentes au bord du ruisseau d'Haouèné, presque en face du village, à l'abri d'un coteau couvert de genévriers séculaires.

Mgr de Jacobis déjeune avec nous sous les grands arbres, au bord de l'eau; ensuite on cause... Nous devisions du lion (la nuit précédente, pas très-loin de nos tentes, nous avions entendu la voix du lion, du lion amoureux, avaient dit nos guides. Quelle voix et quel amour, bon Dieu!), et, tout en soupant de mouton grillé, nous faisions cette réflexion, que le lion préfère le mouton cru; c'est là, disions nous, ce qui distingue nos goûts et nos préférences des siens.

En Abyssinie, cette nuance même n'existe pas : on sait que le plus grand régal des indigènes est de manger palpitante la chair des animaux. Chacun avait son histoire de lion à raconter.

Notre vénérable compagnon, Mgr de Jacobis, qui jusque-là n'avait rien dit, et semblait préoccupé, promenait ses regards autour de lui en dessous et en dessus de nos têtes, comme un homme qui cherche à retrouver, dans l'aspect des lieux qui l'entourent, le souvenir qu'ils pouvaient lui rappeler. « Je ne me « trompe pas, dit-il enfin; un jour, il y a huit ou dix « ans de cela, je voyageais avec un de mes prêtres et

« deux serviteurs seulement, sans autres armes que les « deux lances de mes Abyssins ; il était trois heures de « l'après-midi, comme aujourd'hui, mais le soleil était « plus chaud ; je m'arrêtai ; on attacha ma mule à « quelques pas de moi, et je m'assis sur mon tapis posé « à l'ombre.

« Mes compagnons s'étaient endormis, et j'allais, « comme eux, succomber à la fatigue et à la chaleur, « lorsque j'entendis un léger bruit, à quelques pieds « au-dessus de nous ; j'ouvris les yeux, et je vis attaché « sur moi le regard clair et brillant d'un lion qui me « parut énorme.

« Réveiller mes pauvres gens, faire un mouvement « moi-même, c'était provoquer l'animal ! Je ne bou- « geai pas ; je leur donnai l'absolution ; je fis mon acte « de contrition et demandai à Dieu de me sacrifier « pour mes compagnons, qui ne se trouvaient dans ce « danger que pour m'avoir suivi.

« Il me sembla, en reportant mon regard plus rési- « gné vers le lion, toujours immobile, qu'il avait l'air « moins menaçant. Après une minute ou deux peut- « être, je n'ose dire le temps que dura mon angoisse, « je le vis s'éloigner majestueusement, gravissant à pas « lents la pente escarpée à notre gauche, car c'était ici « même, je m'en souviens bien. »

A ces derniers mots, toutes les têtes se tournèrent, comme si nous allions voir le lion à dix pas de nous, et, instinctivement, toutes les mains cherchèrent les

carabines et les revolvers déposés près de nous, tous les yeux et toutes les lunettes fouillèrent la profondeur du ravin et les pentes abruptes de la montagne.

Rien ne parut! que des bandes de singes à tous crins, qui continuaient leurs cris et leurs gambades à distance respectueuse.

Ce simple et intéressant récit nous avait tous émus. Pourquoi ne dirais-je pas l'impression qu'il me laissa?

Le lion avait déjeuné, diront les naturalistes. C'est possible, c'est probable même..... Mais j'aime mieux croire à l'intervention divine en faveur de Mgr de Jacobis.

Le saint confesseur de la foi n'avait pas encore accompli tout entière sa tâche, au milieu de ces peuplades qu'il devait édifier vingt années durant, leur montrant la lumière enfouie dans les ténèbres d'un christianisme corrompu, méconnaissable. Dieu, sans doute, ne permit pas que son serviteur disparût avant l'heure, et, comme Daniel dans la fosse aux lions, il le conserva pour la vérité et pour sa défense. Le vénérable évêque n'avait pas demandé à Dieu la vie pour lui, mais pour ses compagnons.

Monseigneur me témoigne son désir d'aller le soir même coucher à son couvent d'Halaye. Je lui offre de continuer la route avec lui, mais je vois bien qu'il préfère nous précéder, et je n'insiste pas. Ce campement d'Haouèné est délicieux, et je ne suis pas fâché de visiter le premier village troglodyte qui se présente sur ma route.

Le village, en grande partie chrétien et catholique, m'envoie une belle génisse en présent, du pain, du lait, des œufs. Un chasseur, armé d'un fusil à mèche, vient m'offrir deux belles pintades et un grand oiseau noir à ailes blanches, avec une poche en forme de cornet au-dessus du bec, mais trop avarié pour être préparé.

Le village d'Haouèné, adossé à une montagne peu élevée, étage ses maisons en amphithéâtre, profitant de toutes les anfractuosités comme de toutes les assises du rocher pour les établir. On en compte une centaine environ, et une population de six cents âmes. Cinq mille chèvres et moutons, et presque autant de bêtes à corne, composent le riche troupeau du village, toujours en rapport avec les pâturages environnants et dont ils attestent ici l'abondance. Les races de ces divers animaux sont petites, mais bien conformées. Les bœufs ont sur le garot une protubérance charnue plus ou moins développée. Leurs cornes, d'une seule courbe, sont peu inclinées en avant, en éventail, et très-acérées.

On dit ces animaux très-forts et d'un pied très-sûr dans les plus mauvais chemins. Nous en avons rencontré en effet, lourdement chargés, dans le défilé du Séro et sur les pentes abruptes du Tarenta. Le chameau ne quitte pas les plaines qui bordent la mer Rouge; il est remplacé dans les montagnes par les bœufs, les mulets et les ânes.

Accompagné d'Abba-Emnato et de la plupart de ces messieurs, je suis entré dans la principale maison du village. C'est un grand quadrilatère irrégulier d'une hauteur de trois mètres au plus, divisé à l'intérieur en compartiments sans portes, affecté à tous les usages domestiques. Les murs, reliés à la montagne, sont en pierres maçonnées avec de la terre glaise. Les divisions intérieures sont partie en maçonnerie, partie en piliers de bois (genévriers), rapprochés de façon à soutenir la toiture en terrasse qui couvre toutes les maisons. Cette toiture est faite de perches ou chevrons, rapprochés deux à deux, à quarante centimètres de distance, et portant sur les poutres qui reposent elles-mêmes sur les piliers ou sur les murs ; sur les chevrons, de plus petits bois écorcés sont posés très-serré et en soutiennent d'autres qui les croisent. Puis enfin des fagots couronnent le tout et reçoivent une épaisse couche de terre et de sable mélangés, impénétrable à l'eau ; des trous, pratiqués et maintenus au moyen de jarres percées en terre cuite, laissent sortir une partie de la fumée. Il en reste encore assez pour tout noircir, pour asphyxier et pour engendrer des ophthalmies fréquentes.

Je voudrais que les missionnaires eussent parmi eux des hommes de professions utiles : maçons, charpentiers, forgerons. La religion n'y perdrait rien, et la condition matérielle et morale de ces pauvres gens y gagnerait. L'introduction de la cheminée dans les hautes montagnes de l'Abyssinie, où le froid se fait sentir la

moitié de l'année, serait un bienfait facile à faire adopter, ce me semble. Les maladies des yeux disparaîtraient.

On nous a offert de la bière nouvelle, épaisse et très-amère, produit de l'orge fermenté et de l'hydromel, boisson obtenue par la fermentation du miel. C'est peut-être très-bon, je n'affirmerais pas le contraire, mais il faut sans doute s'y accoutumer. Nous avons trouvé dans les cabanes chrétiennes d'Haouèné des images de sainteté de la fabrique d'Épinal. Sur notre passage, tous les chétiens de tout sexe et de tout âge se hâtaient de faire paraître sur leur poitrine noire le cordon bleu qui les distingue des musulmans. Les petits enfants tout nus, ou n'ayant d'autres vêtements qu'un anneau au haut de l'oreille ou un chapelet de coquillages au cou, ne manquent pas d'être pourvus du signe apparent du christianisme. Les catholiques y ajoutent la médaille de la Vierge et s'empressent de la mettre en évidence. Nous ne leur inspirons aucune crainte; au contraire, ils viennent à nous avec une sympathie visible, tandis que les musulmans hésitent, se cachent ou s'enfuient.

A mon retour au campement, je reconnus que je n'en finirais avec la musique que par les grands moyens, le thalari où les coups de bâton. On me chantait mes propres louanges devant ma tente. Avec les grimaces les plus aimables, on m'appelait le « Roi de la Mer »; on vantait mes babouches rouges (payées

2 fr. 50 au Caire), mes étriers d'argent, mes armes, mes exploits, ma générosité. C'était là que la flatterie m'attendait.

Je fis cadeau d'un bouc, et apparemment le cadeau réussit, car on recommença sur d'autres instruments, y compris un tambour fait d'une outre et frappé avec la main, pour me remercier. « Vous êtes notre seigneur, vous êtes venu nous visiter et nous apporter la consolation, etc. » On dit d'ailleurs que ces improvisateurs sont craints et respectés dans le pays; de même que des louanges, ils pourraient débiter des injures; il est bon de les ménager.

Ayant promis à Mgr de Jacobis d'arriver de bonne heure à Halaye, je fais faire le branle-bas à cinq heures du matin. Nous sommes en route à six heures quinze minutes. Mes musiciens ordinaires sont encore là. Le chef du village d'Haouéné m'escorte, en tête de la caravane, avec quelques guerriers armés de la lance et du bouclier. Nous passons successivement devant trois villages de moindre importance, mais également adossés aux rochers et désignés, comme tous ceux de la province d'Okoulé-Gouzaye, sous le nom de troglodytes. L'épithète ne me paraît pas suffisamment justifiée; les maisons ne sont pas creusées dans le roc, mais seulement appliquées au roc, qui n'en forme qu'un côté, le fond. Les maisons que l'on voit sur les bords de la Loire, aux environs de Tours, sont bien plus exactement troglodytes.

Le premier village que nous laissons à notre gauche se nomme Màrsda, à cinquante minutes d'Haouèné, au nord-ouest.

Le second village à notre droite se nomme Dorâ, quelques minutes plus loin. On dit qu'il y reste des traces d'une église bâtie par les Portugais. La tradition affirme qu'on cultivait alors la vigne sur les plateaux environnants, et qu'on voit encore les cuves, creusées dans le roc, qui servaient à faire le vin.

L'aspect des terres fertiles que nous traversons et des coteaux pierreux exposés au midi me fait admettre, sans difficulté, que la vigne a pu prospérer dans ce pays, cultivée par des Européens.

L'insouciante ignorance de ces peuples, presque uniquement pasteurs, leurs guerres incessantes de voisins à voisins, sont et seront longtemps encore sans doute un obstacle à toute innovation, même utile, dans leurs habitudes, qui demanderait un peu de peine et de travail. La paix et l'appât du gain triompheront seuls de cette inertie héréditaire. Les femmes seules travaillent ici; les hommes ne quittent pas la lance et le bouclier.

Le paysan, l'homme qui travaille à la terre, est le moins considéré de tous; il constitue une classe inférieure. Devons-nous nous en étonner, quand nous voyons en Europe les vains efforts tentés pour relever et honorer l'agriculture? Les glorifications officielles ne lui manquent pas, mais c'est tout; et le paysan qui

fournit des soldats aux armées paye encore les plus lourds impôts. Les nations guerrières sont forcément injustes.

Un troisième et dernier village se présente à notre gauche, à peu de distance d'Halaye. Nous rencontrons là des députations armées de tout le pays, venues au-devant de nous en notre honneur. La musique a fait des recrues ; je compte cinq instruments. La bande grossit à chaque pas, et quand nous sommes rendus au pied du mamelon sur lequel est bâti Halaye, côtoyant un magnifique ravin qui descend vers le sud et laisse voir trente lieues de montagnes étagées jusqu'au Tigré, nous avons l'honneur d'être précédés d'environ cent cinquante guerriers, chantant notre bienvenue : « Réjouissez-vous, soyez gais ; il est arrivé, notre ami, envoyé par le grand Empereur ; notre religion n'a plus rien à craindre. » Et le chœur répond : « C'est vrai ! » Et nous approchons.

CHAPITRE III

Halaye. — Mgr de Jacobis. — Circonstances politiques et militaires. — Négoussié et Théodoros.

Je voudrais bien pouvoir échapper à tant d'honneurs, dont je serais confondu si je les prenais pour moi, et mettre pied à terre afin de dessiner l'étrange et vraiment beau spectacle qui nous est offert. Les deux mille habitants d'Halaye couvrent les terrasses des cabanes ou perchent sur chaque pointe du rocher. Notre escorte guerrière, dans le plus pittoresque désordre, se range et fait la haie sur notre passage; elle chante et danse en cadence en frappant sur le tambour; les femmes poussent le glouglou glapissant des réjouissances arabes; les petits enfants se serrent presque sur nos pieds, plus curieux qu'effrayés, et le soleil éclaire et fait briller d'un éclat de fête toutes ces têtes noires, ces dents blanches, ces yeux ardents, les fers de lance et les boucliers de cuir luisant.

Il est dix heures, je mets pied à terre à la porte de la maison de Mgr de Jacobis, qui a la bonté de me recevoir entouré de ses prêtres, de ses moines et de ses

élèves. Monseigneur nous fait servir du café et nous conduit à la chapelle, où nous assistons à la messe.

C'est la fête de l'Épiphanie. Monseigneur, dans une allocution ingénieuse, et prononcée avec une émotion qui nous gagne, nous rappelle l'arrivée des rois et des mages à la crèche de Bethléhem, guidés par une étoile mystérieuse; il voit dans la pensée qui a inspiré à l'Empereur notre mission en ce pays, comme une autre étoile prophétique annonçant à l'Église d'Abyssinie des destinées nouvelles et la bénédiction de ses efforts.

Nous ne savons ce que réserve l'avenir aux chrétiens de l'Éthiopie, mais nous voulons croire avec Mgr de Jacobis, le saint et vénérable évêque qui, depuis vingt ans, leur consacre sa vie, que tant de dévouement, de souffrances, de charité et de vertu ne seront pas perdus.

J'ai remercié Mgr de Jacobis pour son accueil, son discours et l'honneur qu'il nous faisait. J'ai voulu y voir un effet de la recommandation du Saint-Père.

Après déjeuner, les moines du couvent d'Halaye ont été introduits avec les prêtres et les élèves, et l'un d'eux nous a lu une poésie avec chœur, dont Monseigneur nous faisait la traduction.

On m'en a remis deux copies, dont l'une pour l'Empereur et l'autre pour moi.

J'ai remarqué l'analogie de leurs chants avec le plain-chant de nos maîtrises. Il y a de belles voix parmi eux, mais ils ne la donnent pas avec assez d'assurance ; ils n'ouvrent pas assez la bouche et nasillent un peu. Les enfants faisaient les dessus avec ensemble.

Nous avons vainement insisté pour obtenir de Mgr de Jacobis qu'il nous laissât planter nos tentes hors du village, à dix minutes de sa maison, observant que la réponse du roi pouvait se faire attendre et que nous allions lui causer beaucoup d'embarras. Monseigneur avait pourvu à tout, et j'ai vu que nous lui ferions de la peine en refusant son hospitalité. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est que nous aurions notre cuisine particulière et que nous pourvoirions nous-mêmes à nos dépenses. La pauvreté des missionnaires Lazaristes ne permettait pas à Monseigneur de s'y opposer. — Ceci convenu, nous avons procédé à notre installation de façon à causer le moins de dérangement possible à Monseigneur et à ses dignes prêtres. J'ai fait dresser ma tente sur une des terrasses, et j'ai pris possession, pour travailler, d'un petit cabinet où je pourrai même coucher s'il me convient.

Envoyé un courrier à Massouah avec une lettre au consul et à l'*Yémen*.

Je suis monté aujourd'hui sur le pic le plus élevé du Tarenta, à une demi-heure d'Halaye, espérant voir la mer. — Les nuages roulaient au-dessous de nous leurs tourbillons blancs et floconneux. Impossible de prendre

un relèvement. — Il faudra des vents de sud pour que l'horizon, du côté de la mer Rouge au nord, s'éclaircisse et se dégage. Les vents du nord au nord-est règnent avec persistance et nous amènent des brouillards humides sans pluie. Le thermomètre varie de 7 ou 8° à 21 ou 22°. Les nuits sont calmes, la brise de jour n'est pas forte. C'est par exception que vient à passer quelque bouffée de vent qui soulève la poussière.

Au sud, la vue s'étend du côté du Tigré jusqu'aux sommets de la seconde terrasse éthiopienne, conduite de plateau en plateau, à travers les plus belles provinces de l'Abyssinie; les cours d'eau sont indiqués par la direction des montagnes qui les enserrent. Nous vérifions, en les comparant à l'aide de nos instruments et des indications qui nous sont fournies, les cartes des voyageurs qui ont étudié le pays, MM. Lefebvre, Ferret et Galinier. Nous trouvons entre elles des différences souvent considérables. Nous pensons que l'on ne fera aucun travail exact en ce pays, sans une triangulation complète opérée sur les principaux sommets, auxquels viendraient se rattacher toutes les études partielles réduites alors à des proportions possibles. Nous avons compris les difficultés du plus simple tracé, en essayant de dresser notre itinéraire, qui partait cependant d'un point déterminé à un autre point déterminé. Nous n'avons obtenu, nous le savons bien, qu'un résultat très-ap-

proximatif, suffisant pour guider une caravane, un voyageur, tout à fait incomplet comme document géographique. Il en est sans doute de même des cartes dont nous venons de parler, et que nous étudions sur place, et avec une grande estime pour leurs auteurs, en connaissance de cause.

J'ai donné l'ordre qu'on me prévînt si l'on voyait l'horizon dégagé du côté de la mer, pour remonter au pic du Tarenta.

Monseigneur m'informe que des marchands de peaux, passant par Halaye et allant à la mer, ont raconté que le roi Négoussié avait repris l'offensive, que Théodoros avait été forcé de s'éloigner du Taccasé et de se retourner contre Béchir, le chef des Gallas, qui le serrait de près et qui avait fait alliance avec Négoussié. Ce fait est considéré ici comme très-important; c'est un événement tout à fait nouveau. Les Gallas sont musulmans et ont toujours été les ennemis de tous les souverains d'Abyssinie quels qu'ils soient. Je commence à voir clair dans la politique éthiopienne, et ce n'est pas facile. Mes conversations avec Monseigneur m'initient à toutes les intrigues du pays, dont l'évêque cophte, l'aboussa Salama, est le pivot. Cet homme, ancien ânier du Caire, élève de la mission protestante en Égypte, est ici depuis vingt ans l'ennemi déclaré des missionnaires catholiques, dont il voit les progrès sans pouvoir s'y opposer. C'est lui qui, en 1853, lorsque, après la défaite d'Oubié par Théodoros, il vit Mgr de Jacobis

en son pouvoir, le fit enfermer dans une cage et l'y tint trois mois sans oser le mettre à mort. Ayant obtenu enfin une condamnation de Théodoros, il fit emmener Monseigneur par des bourreaux, chargés de le conduire au Sennâar et de l'assassiner en route. Mais ces hommes, touchés de la sérénité et de la bonté du prisonnier qui leur abandonnait tout ce qu'on venait lui offrir sur son passage, qui ne cherchait pas à s'enfuir, ni à profiter de la sympathie qu'il excitait partout, ces hommes n'osèrent pas souiller leurs mains du sang du martyr. — Ils le laissèrent libre. — Que fit Mgr de Jacobis, qui se savait condamné à mort? Il pouvait gagner la mer, il était sauvé! Il marcha seul pendant cinquante jours et revint au milieu même de ses ennemis, où il avait laissé aussi quelques amis, quelques catholiques fidèles. L'aboussa Salama apprit avec rage que sa victime lui échappait.

La fortune changeait. Un neveu d'Oubié, échappé au désastre, le jeune prince Négoussié, ayant à peine vingt-deux ans, avait rallié les débris de l'armée de son oncle, appelé à lui tous les chefs tigréens qui ne voulaient subir ni le joug de Théodoros, un parvenu arrivé au pouvoir par trahison envers son bienfaiteur et beau-père, Ras-Ali, ni celui du misérable ânier du Caire, l'aboussa Salama. Il tenait la campagne contre Théodoros.

Mgr de Jacobis et les catholiques, traités en ennemis par Théodoros et l'aboussa, devenaient les amis et les

protégés de Négoussié, comme ils l'avaient été d'Oubié avant sa défaite.

En homme intelligent, Négoussié, voyant derrière ses ennemis une influence étrangère qu'on aurait essayé en vain de nier ou de déguiser sous des intérêts purement commerciaux, influence représentée par un agent accrédité de l'Angleterre, M. Plowden, Négoussié comprit qu'il devait chercher lui aussi une influence protectrice en Europe, et que les catholiques seuls pouvaient la lui prêter. Dès lors, il favorisa, autant que le lui permirent l'état des esprits et les événements de la guerre, les missionnaires et les Européens.

Ce fut cette idée politique éminemment juste qui lui fit envoyer en 1859, à Rome et à Paris, une députation bien modeste, mais bien sérieuse, et qui fut jugée telle par l'Empereur. Ma présence en Abyssinie est la conséquence dernière de ces événements, et il ne faut plus s'étonner si l'Éthiopie tout entière s'en émeut, si les Lazaristes, qui ont sans cesse les yeux sur la France, saluent dans notre mission l'espérance de jours meilleurs.

Monseigneur nous fait l'honneur de dîner avec nous, et nous buvons du vin de Champagne à la santé du roi Négoussié et au succès de ses armes. Abba-Emnato, sur mon invitation, continue de manger avec nous.

Les nouvelles du théâtre de la guerre sont contradictoires; cependant les plus favorables à Négoussié dominent. On raconte aujourd'hui qu'un complot

contre sa vie et contre les catholiques a été découvert à Adoua, ville dans laquelle l'aboussa Salama a des intelligences; que Négoussié, malgré sa clémence ordinaire, a été obligé de sévir, et que, suivant l'usage barbare du pays, les sept principaux coupables ont eu une main et un pied coupés. — A ce sujet, Monseigneur me raconte qu'un jour il se jeta aux pieds du roi et obtint la révocation d'une sentence du même genre qui allait être exécutée contre vingt coupables, ses ennemis personnels, et il m'assure que les sept condamnés d'aujourd'hui étaient au nombre des vingt. La pitié et la générosité sont souvent faiblesse chez les barbares, et même ailleurs. Nous ne devons pas crier trop fort contre ces cruautés juridiques en Abyssinie, en nous rappelant que c'est sous Louis XVI seulement qu'a été abolie la torture. On condamne rarement à mort en ce pays-ci.

Le prince Oubié, vaincu et détrôné par Théodoros, est encore aujourd'hui enfermé dans une prison d'État, sur une montagne appelée Arba-Amba, sur la frontière du Sennâar, à deux journées au sud-ouest de Gondar. Dans cette même forteresse, on m'affirme qu'il y a un grand nombre de chefs vaincus.

Ras-Ali vit chez les Gallas musulmans, non loin de la mer, et paraît ne plus vouloir reparaître sur la scène politique.

Entre autres bruits, on répandit dernièrement celui que Théodoros, pour susciter des embarras à Négous-

sié, aurait délivré Oubié, à la condition de s'en faire un allié et de chasser son neveu du trône. Monseigneur m'a expliqué en quoi cette version lui semblait impossible à admettre. Oubié a plus de soixante ans, il est usé par la débauche et la captivité. Il n'a aucune haine contre son neveu, son successeur légitime par l'abdication publique de son fils. — Négoussié n'a pas cessé de lui faire parvenir des secours et paraît résolu à le délivrer si la fortune de la guerre le lui permet. Ce que Monseigneur ne m'a pas dit et ce que je sais, c'est que lui aussi envoie des secours au vieil Oubié, qu'il lui écrit pour l'exhorter à se convertir, et qu'il a reçu dernièrement de lui la prière de lui envoyer un prêtre catholique pour le préparer à mourir dans la religion du saint évêque.

Notre arrivée en Abyssinie commence à être connue, et d'autres voyageurs, de passage à Halaye, nous racontent que Théodoros et l'aboussa sont fort effrayés. On dit que nous avons des canons, une armée et le reste. Leur haine contre Monseigneur et Abba-Emnato s'étend jusqu'à moi; il faut nous défier parce qu'il y a des gens payés pour nous tuer, etc. L'agitation est grande dans le pays, ce n'est pas douteux, et il me tarde de recevoir la réponse du roi, pour savoir si je pourrai arriver jusqu'à lui, ou si je devrai m'en retourner à la mer et continuer mon exploration de la mer Rouge, en attendant des circonstances plus favorables.

Pour ne pas compromettre mon escorte et passer plus facilement, j'ai fait offrir au roi d'aller seul, avec les gens qu'il m'enverra, le rejoindre à son camp. Monseigneur et Abba-Emnato assurent qu'il ne le voudra pas, n'étant pas sûr de pouvoir me garantir de toute insulte sur la route.

Après les bruits malveillants, il en vient d'autres dans un sens entièrement différent. On me représente comme un médiateur envoyé par le grand Empereur des Francs, Napoléon. Je suis venu pour faire faire la paix entre Théodoros et Négoussié, et fixer les limites de leurs possessions respectives. L'imagination abyssine s'exerce, on le voit, à plaisir sur notre compte. Toujours est-il qu'ici nous n'avons encore que les échos lointains de la guerre. Ce soir cependant, on a parlé de l'agitation du district de Dixan, situé à deux journées d'Halaye et hostile aux catholiques.

Il paraît que naguère la route du Tigré à la mer passait par Dixan; elle s'est peu à peu détournée, soit qu'elle fût meilleure, soit que la présence et le principal siége des missions catholiques aient accru l'importance de ce dernier point. Ce serait la véritable cause d'un dissentiment, qui, en temps de trouble, pourrait dégénérer en hostilités.

Les guerriers d'Halaye ont placé des vedettes sur les principaux pics qui dominent le pays. Ces vedettes se renvoient par certains sons leurs observations, et, de voix en voix, arrive en un instant au centre du vil-

lage l'avis important qui fait agir ou qui rassure tout le monde.

Le frère Philippini m'assurait aujourd'hui qu'il avait vu ou plutôt entendu ce télégraphe humain transmettre en une matinée une nouvelle importante d'un bout à l'autre d'une province, trois ou quatre journées de marche. On n'évalue pas autrement les distances en ce pays. Les heures et les mesures itinéraires sont totalement inconnues. La journée d'un homme à pied, d'un soleil à l'autre, est le seul moyen d'appréciation.

Le docteur Courbon me demande d'aller demain herboriser à deux heures d'Halaye. — J'ordonne deux guides, un musulman et un chrétien, plus un de nos hommes armé. Nous verrons demain.

Ce matin, vers sept heures, au moment où le Dr Courbon allait partir pour son herborisation et où je me disposais à gravir une seconde fois le pic du Tarenta, avec l'espoir de voir la mer et de faire des observations astronomiques, Abba-Emnato est venu m'avertir que les vedettes signalaient l'approche des gens de Dixan, animés sans doute d'intentions hostiles; que Monseigneur s'était rendu à l'église et avait sonné les cloches; enfin que les troupeaux et les enfants étaient consignés, et tous les guerriers en armes sur la route de Dixan.

J'ai ordonné aussitôt de prendre les armes, deux paquets de cartouches par homme. J'ai laissé au couvent un officier, le capitaine Guiraud, avec deux hommes

et les domestiques pour garder la maison, les bagages, notre argent et nos munitions, et je suis allé avec MM. de Bonsonge et de la Guéronnière, le docteur, l'abbé et quatre hommes, tous armés de carabines, revolvers ou fusils de chasse, rejoindre Monseigneur, que nous avons trouvé entouré de trois cents guerriers d'assez bonne mine. Notre arrivée a été saluée par des cris, des glouglous, des discours et de la musique, l'inévitable musique! J'ai fait mon compliment à Mgr de Jacobis sur son attitude de général en chef. Je me suis fait expliquer la route et le terrain, et j'ai vu avec ces messieurs qu'il nous serait facile avec nos carabines à grande portée d'arrêter l'armée de Dixan à distance respectueuse.

Mais, hélas! l'armée de Dixan n'est pas venue, et j'ai dû déposer mon fusil pour prendre mon crayon et faire un dessin; j'avais mis mon portefeuille, comme toujours, avec mon binocle au nombre de mes bagages portatifs en sautoir.

L'alerte dissipée, un des chefs, un grand guerrier, a fait un discours que le frère Philippini me traduisait à mesure pendant que je dessinais : « N'ayez pas peur; « pourquoi craindre? Laissez paître les troupeaux et « sortir les femmes et les enfants; ne voyez-vous pas « que nous avons pour nous le droit et la force? Nous « laissons les autres vivre en paix comme ils veulent; « nous devons être libres aussi. Monseigneur et les « missionnaires ne nous ont jamais fait que du bien;

« pourquoi les chasserions-nous? Qu'ils viennent, « ceux qui veulent les chasser; nous mourrons avant « qu'on les touche. Les Francs sont venus en amis, « avec la paix, parmi nous; ils sont braves et forts. Ils « sont prêts à défendre le village; c'est Dieu qui les « envoie, nous sommes protégés par leur Empereur. « Pourquoi craindre ? Rassurez-vous. » Tout le monde m'a assuré que le discours était fort bien dit, en beau langage. La pantomime était expressive et ne manquait pas de noblesse. J'ai prié Abba-Emnato de dire à ces braves gens que j'aurais été charmé, moi et tous les miens, de les aider à chasser leurs ennemis et ceux de Monseigneur. — « Dieu vous protége ! » m'a-t-on répondu. — Chose remarquable : les musulmans du village et des environs eux-mêmes étaient accourus; des *hazortas*, des *chohos*, personne ne manquait à l'appel.

Il y a vingt-deux ans, le premier missionnaire catholique arrivait à l'entrée de ce même village d'Halaye. Il était arrêté, enfermé et menacé de mort. Il lui fallut déployer tout son courage et user de tout son esprit pour échapper au premier obstacle, qui eût fermé pour longtemps encore l'Abyssinie au reste du monde.

M. l'abbé Sapéto, c'était lui, notre interprète aujourd'hui, ne se rebuta pas pour si peu : la vie ne compte pas dans le bagage des missionnaires catholiques, toujours prêts à mourir. Il parcourut en deux

ans presque toute l'Éthiopie, apprit les différents dialectes de la langue ahmaréenne, se fit quelques amis, réussit auprès du chef alors le plus puissant de tous, Oubié, roi du Tigré, et retourna en Europe pour demander à Rome et en France l'envoi d'une mission apostolique en Abyssinie.

Mgr de Jacobis, de l'ordre des Lazaristes, fut nommé chef de mission en 1840. Mgr de Jacobis trouve qu'il n'a rien fait encore, sans doute parce qu'il n'est pas mort pour la foi, mais il nous est donné d'en juger autrement. Nous venons de voir non-seulement tout un village, mais presque toute une province se lever pour la défense de ces mêmes hommes, reçus, il y a vingt ans, le couteau sur la gorge. Il y a quinze mille catholiques en Abyssinie; des prêtres éthiopiens, instruits et ordonnés par Mgr de Jacobis depuis cinq ans, desservent en paix des églises éparses çà et là. Quatre d'entre eux ont subi pendant toute une année les tortures infligées par l'aboussa Salama, qui n'a pu triompher de ces nouveaux confesseurs de la foi, et n'a pas osé les mettre à mort. Nous avons vu sur leur corps cicatrisé les traces des supplices qu'ils ont endurés dans les prisons de Théodoros.

La protection marquée accordée par Négoussié aux missionnaires, et le respect particulier que ce jeune prince témoigne à Mgr de Jacobis, ont rapidement contribué à augmenter le nombre des néophytes. — Une province entière, celle de Boghoz, s'est déclarée

tout entière catholique. Mgr Biancheri, évêque de Luiga *in partibus,* coadjuteur de Mgr de Jacobis, et M. Stella, prêtre lazariste, sont aujourd'hui chargés de préparer au baptême toute cette population d'environ 25,000 à 30,000 âmes. Cette intéressante province, voisine de la mer Rouge, vers laquelle elle descend par la rivière Aïn-Saba, navigable au temps des pluies, jouit d'un régime politique exceptionnel. — Tous les villages ont pour chef un vieillard, président d'un conseil qui délibère et décide à la majorité des voix. C'est le système patriarcal et municipal. Ils sont cultivateurs et pasteurs sans être nomades.

Après les Boghoz, parmi lesquels il n'y a pas d'exceptions, les provinces qui comptent le plus de catholiques et semblent en promettre le plus grand nombre, sont le Ocoula-Gouzaye, sur le premier plateau éthiopien, la tribu des Hiroub au pays des Taltab, la province de l'Agamé en partie, l'Hamacen presque entier, le Donbezan, le Mamsah et en général tout le Tigré, sauf Adua et Axoua, où les prêtres et les docteurs abyssins ont conservé quelque influence avec l'appui secret de Théodoros et de l'aboussa, et il faut le dire aussi, à l'appui d'une influence européenne étrangère et protestante, qui se trouve partout en rivalité, heureusement impuissante ici, avec l'influence catholique. Mais que cette dernière influence, dont on comprend les résultats acquis et à venir dès qu'on a

mis le pied en Abyssinie, se voie soutenue ouvertement par l'apparition politique de la France dans la mer Rouge, par des relations d'amitié et de commerce entre l'Éthiopie et nous, et nous ne craignons pas de nous tromper en annonçant que, avant dix ans, il y aura un million de catholiques dans l'Afrique orientale. L'antique nation éthiopienne sera prête à prendre sa part de la succession ouverte des descendants d'Omar.

Les Gallas musulmans se convertiront dès qu'ils ne pourront plus lutter contre les chrétiens.

Déjà les missionnaires ont pénétré chez eux, et le danger ne leur ôte pas l'espoir.

Les Gallas ont fait récemment alliance avec Négoussié contre Théodoros, et leur chef Béchir vient d'opérer une diversion heureuse qui a obligé ce dernier à retourner en arrière pour ne pas être pris entre deux armées.

Tout étant rentré dans l'ordre et le calme à Halaye et aux environs, nous avons remis nos armes au repos et repris nos excursions et nos études.

A la nuit, plusieurs chefs des villages chrétiens environnants sont venus donner à Monseigneur l'assurance de leur concours, et lui promettre de faire bonne garde autour de lui. Il y avait cinq ans qu'Halaye n'avait été l'objet d'aucune manifestation hostile. Monseigneur a vu dans cette tentative avortée comme un dernier effort de l'aboussa Salama contre la mission et la preuve de son impuissance.

Notre présence fortuite au siége principal des missions catholiques, qui a eu pour effet de nous montrer armés, prêts à défendre nos coreligionnaires, aura un retentissement inévitable dans tout le pays; la popularité du nom français, déjà grande, y gagnera un nouveau prestige, portée sur les ailes de l'imagination abyssine. Quelques coups de carabine, à six cents mètres seulement, eussent merveilleusement servi la cause que nous défendons.

La lance et le bouclier ont fait leur temps. J'ai compté trois fusils aux mains des défenseurs d'Halaye, un fusil à piston à un coup de très-gros calibre, donné par M. Antoine Dabadie à un de ses anciens domestiques; un fusil de pacotille à deux coups porté par un des domestiques de la mission, Melchisédech, et enfin un fusil à mèche avec une détente. Outre la lance et le bouclier, la plupart des guerriers portent, passé dans leur ceinture, un sabre à lame étroite et recourbée dont l'extrémité sort de dessous leur taube par derrière, absolument comme une queue en trompette, et fait l'effet le plus comique. Le fourreau en cuir brun rouge s'allonge encore au delà de la pointe de la lame, et prolonge en crochet cette queue ridicule.

Le 11, au jour, le docteur Courbon est parti pour son exploration dans les gorges du Tarenta; il en a rapporté le soir une moisson précieuse de végétaux, dont quelques-uns nouveaux, et, chose rare pour notre

table, du pourpier à salade pour trois jours. En fait de légumes, nous sommes réduits aux lentilles. Son guide lui a indiqué avec effroi l'antre d'un lion, en lui faisant signe qu'il dormait. Le revolver n'est pas une arme suffisante pour une pareille rencontre; il vaut mieux ne pas réveiller le lion qui dort.

Le docteur a rapporté le moucéna imténifuge inconnu en Europe, le plus renommé en Abyssinie après le cosso.

Je suis monté avec ces messieurs, et pourvus de nos instruments, au pic du Tarenta, espérant voir la mer. Les nuages remplissaient les vallées au-dessous de nous. Il a encore fallu y renoncer. Les vents de la mer nous empêcheront d'avoir l'horizon clair dans le nord, probablement pendant toute la saison actuelle. Vers le sud, l'est et jusqu'au nord-est, au contraire, l'horizon est pur, et la vue s'étend aux dernières chaînes du Tigré. J'en ai profité pour faire une vue à vol d'oiseau qui, prise d'un point déterminé à Halaye, avec des relèvements de tous les sommets connus, donne une idée assez exacte de la configuration et de l'aspect général du pays.

Le pic d'où j'ai pris cette vue et ces relèvements se nomme Zéban-Gourbi; il est situé à environ 2,000 mètres au nord-est d'Halaye.

A sept heures du soir, un courrier envoyé par le roi Négoussié est arrivé d'Adoua, porteur d'une lettre pour moi, dans laquelle Sa Majesté m'apprend qu'il a

eu de grands troubles, que son ennemi est près, mais qu'il veut me voir et va venir dans l'Hamacen pour me recevoir; il me prie de lui répondre tout de suite et de lui faire savoir où je suis. J'ai répondu le soir même une lettre laconique dans laquelle je dis au roi que si je ne suis pas déjà arrivé auprès de lui, c'est que je n'ai pas rencontré au-devant de moi les gens qui devaient me recevoir et les moyens de continuer ma route, que je suis prêt à le faire, et que j'attends à Halaye qu'il envoie m'y chercher. Ma lettre, traduite par Mgr de Jacobis, part immédiatement. Le roi paraît croire que j'ai avec moi des hommes et des armes en assez grand nombre pour lui prêter appui, et il m'invite à les amener.

Je prie Monseigneur de lui expliquer que je n'ai d'autres armes et d'autres hommes que mon escorte et les officiers qui m'accompagnent; que je ne suis pas venu ici pour faire la guerre, mais uniquement pour lui porter les compliments de l'Empereur, voir par moi-même l'état politique de l'Abyssinie et l'assurer de l'intérêt que Napoléon III porte à lui.

Monseigneur a dû en outre essayer d'expliquer à Négoussié l'importance de cette démarche du souverain de la France, et l'appui moral que ma présence seule au camp va lui donner.

Les traductions de l'hamarique en français, et réciproquement, me paraissent fort difficiles et fort incomplètes, si j'en juge par les désaccords entre les

versions de Monseigneur et celles de l'abbé Sapéto.

J'ai donné l'ordre de se tenir prêt à partir à tout mon monde. M. l'abbé Delmonte, des Lazaristes, est arrivé ce matin à Halaye. Ce jeune missionnaire est, dit-on, destiné à assister Mgr de Jacobis dont la santé, épuisée par les fatigues et les austérités, donne parfois des inquiétudes. M. Delmonte est Piémontais; il paraît très-intelligent et parle le français parfaitement. Il est en Égypte depuis sept ans. Il m'a raconté qu'avant-hier, en route, près de son campement au pied du Tarenta, deux lions énormes ont tué et presque dévoré trois bœufs pendant la nuit. Il a vu au jour les restes sanglants de ce festin dont ses guides ont profité. Le lion existe-t-il donc en Abyssinie? Je finirai par y croire.

Je suis allé dessiner le ravin d'Halaye appelé *Amber*, que l'on dit fort hanté par les lions; je n'y ai trouvé que des singes à longue chevelure et quelques beaux oiseaux, pendant que le docteur étudiait le kolqual, euphorbe dont le port et les proportions sont plus étranges qu'agréables, selon moi. Jusqu'à présent, nous remarquons peu de variétés dans les arbres, assez dans les plantes. Le genévrier abyssin est le seul arbre à grandes proportions qui se montre ici. Cependant le climat, qui se rapproche de celui du midi de la France, et le sol, nous sembleraient se prêter parfaitement à la reproduction des conifères de la Provence, de la Corse et de l'Italie; le pin pignon, le laricio,

le pin maritime, réussiraient ici; le chêne vert, le chêne-liége, le caroubier, l'olivier, l'oranger, le citronnier et la vigne devraient y prospérer, avec tous les arbres fruitiers du Midi. L'insouciance des peuples est toujours en raison directe des faveurs dont la Providence les a comblés. Il est vrai aussi de dire qu'ils ne sont pas privés des jouissances et d'un bien-être qu'ils ignorent. Les variations atmosphériques sont assez sensibles. Les naturels souffrent du froid, et s'enfument pour se chauffer. Nous jouissons du bonheur de ne plus fondre la nuit et le jour, comme dans la mer Rouge.

Dans une conversation avec Monseigneur, ce matin, parlant de mon intention d'accompagner le roi jusqu'à Adua pour observer son armée, le pays, les mœurs, et tâcher de juger un peu par moi-même de la valeur politique de Négoussié, Mgr de Jacobis m'a dit : « Pourquoi ne diriez-vous pas à Négoussié : Je suis votre ami; je veux voir aussi votre ennemi Théodoros, non comme envoyé français, mais comme voyageur et conciliateur, si c'est possible, en mon propre nom. » J'y avais déjà pensé, et les bruits répandus sur ce but prétendu de ma mission m'ont été jusqu'à un certain point expliqués. Négoussié lui-même ne préférerait-il pas ne plus courir les chances de la guerre et essayer de s'entendre avec son ennemi pour se partager l'empire éthiopien et vivre en paix? Certes, ce serait là une chose naturelle en tout autre pays; ici, je ne sais pas.

L'humeur guerrière est-elle naturelle ou factice? Je tâcherai de le démêler. Le grand obstacle à la paix me semble venir de l'aboussa Salama et des Anglais qui entourent Théodoros. Il y a là deux influences qui combattent dans Négoussié l'influence catholique et l'influence française. Je n'ai pas dit à Monseigneur ce que je ferai, mais je ne me suis pas montré éloigné de cette tentative de conciliation : je m'inspirerai des circonstances. Il est certain que la défaite de Négoussié aurait pour résultat immédiat le retour des persécutions contre les catholiques, l'expulsion des missionnaires et l'anéantissement de toute influence française pour le moment. Il résulte de l'ensemble de mes conversations, des bruits qui circulent et de l'attitude inquiète des partisans de Négoussié, que l'on n'est pas rassuré sur l'issue d'une bataille. Je ne suis pas en mesure de lui prêter, avec mes six carabines, un concours efficace, et je n'ai pas été envoyé ici pour y faire la guerre ; mais les circonstances peuvent devenir impérieuses. Je suis sur le terrain de la lutte ; je ne puis pas, tant que j'aurai une arme et un bras, laisser écraser les catholiques, synonymes de Français, en ce pays. Je puis être amené à tenter de la conciliation.

Notre courrier envoyé à Massouah est arrivé ce matin, m'apportant deux cents thalaris, demandés à bord de l'*Yémen*, et du plomb de chasse, plus une lettre de M. Gilbert, inquiet des nouvelles qui lui arrivent du Tigré.

Je profite d'une occasion sûre pour lui écrire de se rassurer, et surtout de ne pas jeter l'alarme sur notre mission, en écrivant en France ces nouvelles prématurées. Je me décide, d'après ces bruits, à écrire au ministre pour l'informer de la véritable situation des choses en Abyssinie, et du parti que j'ai cru devoir prendre, malgré, ou plutôt à cause de l'état de guerre, d'aller de l'avant quand même.

Une des sources voisines d'Halaye est, le soir, le rendez-vous des femmes et des jeunes filles du village qui y vont puiser de l'eau et y échanger les cancans de la journée. Avec des morceaux de sucre, je les fais poser et je dessine. Ces femmes sont gaies et intelligentes; plusieurs d'entre elles ont des traits caucasiens; le type éthiopien est modifié. Leurs cheveux sont l'objet de leur coquetterie particulière. Tressés ou tordus avec soin, enroulés de cordons de verroteries ou de coquillages, ils offrent des variétés infinies de coiffures souvent très-jolies. Peu vêtues, elles se couvrent le cou, les bras, les jambes et les oreilles de bijoux de toute couleur : bracelets, boucles, anneaux; le tout en verre, coquilles, cuivre, etc. Très-peu en argent et pas du tout en or.

Les femmes se couvrent le sein ou à peu près; les jeunes filles ont le buste entièrement nu. Celles qui sont catholiques portent une peau de chèvre en forme de pèlerine, ornée plus ou moins de coquillages et de

verroteries d'un joli effet; le sein ne se montre plus que de profil.

Du reste, il n'y a aucune indécence dans cette nudité, qui n'a rien d'effronté ni de provocant; c'est l'usage, et voilà tout. Une jupe de cuir collante se serre aux reins des femmes et des filles, et descend jusqu'au-dessus du genou seulement. Les jambes sont bien faites, quoiqu'un peu grêles; les bras, les mains, les pieds sont remarquables.

Les femmes supportent tous les travaux les plus pénibles, les hommes ne font rien. C'est le vieil Orient: la femme esclave, illettrée, déchue. Le catholicisme seul réformera ces antiques et barbares coutumes. Déjà l'on sent ici son influence.

J'ai vu une jeune fille lisant dans un gros livre en langue ahmaréenne. C'étaient les psaumes de David. Je l'ai interrogée par l'intermédiaire de M. Sapéto. Elle est catholique, elle a fait sa première communion; elle a appris à lire de son oncle, un des convertis de Mgr de Jacobis; elle commence à écrire. Elle n'est pas sauvage, elle est vêtue entièrement, et a la physionomie la plus intelligente. Elle est bien coiffée et assez jolie sous sa peau noire. Elle s'appelle Madeleine. Je lui ai fait présent d'un chapelet avec une médaille. Tous ces messieurs lui ont donné quelque chose; elle est la protégée de la mission. C'est elle qui nous prépare notre farine. Une grande jeune fille nous porte le bois à brûler qu'elle va chercher dans la montagne,

une autre le lait matin et soir, une autre l'eau, à raison d'un thalari par mois à chacune d'elles. Toutes sont catholiques.

Depuis mon arrivée dans la mer Rouge, et particulièrement depuis que j'ai touché les côtes d'Abyssinie, je me suis occupé de la partie de mes instructions qui concerne le recrutement des travailleurs libres pour nos colonies de la Réunion et de Mayotte. J'ai su ici que les quelques Abyssins qui sont allés comme engagés volontaires à la Réunion, et qui sont de retour dans leur pays avec un petit pécule, se louent beaucoup de la manière dont ils ont été traités, et engagent leurs compatriotes à faire comme eux. Mais l'affaire du *Charles et Georges,* à la côte de Mozambique, a eu un fâcheux retentissement dans toute l'Afrique orientale. Les Anglais ont répandu le bruit que nous voulions rétablir la traite, que nos prétendus engagements libres étaient des ventes et achats d'esclaves, et qu'il n'y avait pas à se fier aux promesses des autorités françaises. Cependant quelques Abyssins sont revenus depuis cette époque et ont démenti à leur retour ces bruits calomnieux. Ils ont apporté des nouvelles de quelques autres engagés restés volontairement dans notre colonie après l'expiration de leur engagement, et qui ont écrit qu'ils y sont libres et qu'ils s'y trouvent bien.

Il résulte pour moi de l'ensemble de mes investigations, que e considère encore le recrutement des tra-

vailleurs en Abyssinie comme possible, peut-être même comme facile, s'il est fait par un agent intelligent d'un caractère juste et modéré. On devra éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait ressembler à de la contrainte ou de la brutalité vis-à-vis des Abyssins, dont le caractère est généralement doux et poli. Pleins de vanité, ils sont très-sensibles aux égards et aux bons procédés; avec un peu de flatterie, on obtient d'eux tout ce qu'on veut.

J'ai préparé un projet de contrat discuté avec Abba-Emnato, et soumis aux observations de Mgr de Jacobis. Je vois bien que le plus grand désir du roi Négoussié serait de voir un consul de France accrédité auprès de lui; pour l'obtenir, il accordera tout ce qu'on voudra.

Il sait bien que ce serait une reconnaissance officielle de son pouvoir contre lequel les intrigues des Anglais et l'armée de Théodoros ne prévaudraient plus. Je pense que nous devons faire tout ou rien dans ce pays. Nous devons accepter les propositions de Négoussié et le soutenir ouvertement dans l'intérêt de notre avenir commercial et politique dans la mer Rouge et dans l'extrême Orient, dans l'intérêt de la civilisation et de l'humanité, dans l'intérêt catholique auquel se lie si intimement l'influence française en Orient. Nous devons soutenir Négoussié pour empêcher le triomphe de Théodoros qui serait infailliblement le plus fort dans un temps prochain, avec l'aide de l'Angleterre. Négous-

sié a pour nous l'avantage d'étendre ses possessions jusqu'à la mer; hâtons-nous de profiter de ses offres pendant qu'il en est temps encore et qu'il en peut disposer librement. La fortune des armes peut le renverser demain, et nous verrions le Tigré, qui vient de jouir de cinq années d'un repos inaccoutumé, livré de nouveau aux atroces persécutions de 1852 et 1855.

C'en serait fait pour longtemps de l'influence française et catholique en Éthiopie, et nos légitimes prétentions d'avoir dans la mer Rouge une position conforme à la grandeur et à la puissance de la France, ne se réaliseraient plus aussi facilement.

Au lever du soleil, je suis allé à 2 kilomètres d'Halaye, sur un pic, d'où la vue s'étend, au nord et à l'ouest, sur les provinces d'Amacène, Seraé, Okoulé, Gouzaie, Chiré, Adoua. J'ai dessiné une vue, à vol d'oiseau, qui se raccorde avec celle que j'avais dessinée le 11, et j'ai pris à la boussole les relèvements de tous les points qui m'ont été clairement indiqués par les guides.

Nos préparatifs de départ sont faits; deux de mes hommes, Berriot et Olivier, malades depuis quelques jours, vont mieux. Le premier a eu deux ou trois accès de fièvre intermittente; le second, des symptômes de fièvre typhoïde. Les soins empressés du Dr Courbon ont arrêté ces maladies au début. Ne pouvant retarder mon départ, j'avais pensé à laisser mes malades sous

la garde si hospitalière de Mgr de Jacobis; mais le docteur assure que demain ils pourront partir avec nous à mule, et en marchant à petites journées. J'aime mieux cela, et eux aussi.

A quatre heures du soir, arrive le courrier envoyé par moi au roi Négoussié, pour lui dire que je suis prêt à partir dès que j'aurai reçu les moyens de voyager convenablement jusqu'à lui. J'étais chez Monseigneur occupé à rédiger et à traduire un projet de convention pour les travailleurs abyssins destinés aux colonies françaises, lorsque est entré le courrier. J'ai vu à son visage que les nouvelles étaient mauvaises.

Je me suis retiré pour laisser Monseigneur et Abba-Emnato se consulter à leur aise. Quelques minutes après, étant retourné chez Monseigneur, il m'a appris que Négoussié, au moment même où il recevait ma lettre, venait de donner ordre de lever le camp, en apprenant que l'armée de Théodoros était au cœur du Tigré, à Aouzièma, lorsqu'il la croyait encore au delà du Taccasé; qu'il espérait, en le prenant à revers ou en se jetant dans l'Ambara, le forcer à se retourner pour couvrir son royaume, et qu'alors uni à Béchir et aux Gallas, il pourrait tenter la bataille. Il m'exprimait « son regret d'obéir à la nécessité en s'éloignant rapidement, et m'engageait à retourner à la mer, parce qu'il ne pouvait ni me protéger, ni répondre de ma sûreté dans le Tigré envahi par son ennemi ».

La consternation était répandue autour de Monsei-

gneur : lui seul conservait sa sérénité souriante, mais je voyais bien malgré lui son anxiété profonde. Je n'eus pas besoin de réfléchir pour dire immédiatement au vénérable évêque : « Le roi, sur lequel vous comptiez, me semble vous abandonner, vous et le pays fidèle que vous occupez, avec une précipitation qui ressemble un peu à une fuite. Je m'estime heureux d'être ici pour vous protéger si Théodoros y vient, pour vous escorter si vous jugez à propos de vous déplacer et d'aller attendre en un lieu plus sûr l'issue des événements. Si j'avais, au lieu de six hommes dont deux malades, un seul bataillon français, nous attendrions très-tranquillement ici la visite de Théodoros qui, très-probablement, ne viendrait pas. Je ne puis pas songer à faire la guerre, mais je peux vous faire respecter, et je suis certain que pas un d'entre nous ne voudrait s'en aller en vous laissant en danger. Envoyez des espions dans toutes les localités voisines, envoyez-en dans la direction d'Aouzièma, sur la route que suivra Théodoros s'il avance, et qu'on me prévienne; j'irai au-devant de lui et lui demanderai une conférence. »

J'ai vu à cette dernière proposition la figure de Monseigneur, qui jusque là était restée soucieuse et triste, se ranimer, et me prenant les mains : « C'est la Providence qui vous a envoyé ici, me dit-il; jamais les catholiques n'ont couru un plus grand danger, vous le conjurerez si vous voyez Théodoros. Il n'osera pas, il ne voudra pas se compromettre vis-à-vis des Français et

de l'Empereur. Il a une grande ambition, il est habile quoique fanatique et cruel, et il sentira bien que ce serait perdre sa cause que de s'attirer l'inimitié de la France. »

Je réunis immédiatement mes officiers et leur fis part de ma résolution, en leur annonçant les événements. J'eus la satisfaction, prévue d'ailleurs, de les trouver tous dans les mêmes dispositions que moi, et je priai Monseigneur d'expédier tout de suite un courrier au chef de Dixa, ami de Théodoros, le même qui nous avait donné une alerte le 10, pour le prier de venir le trouver immédiatement. Les chefs du village d'Halaye furent réunis le soir chez Monseigneur, hors de ma présence, et les espions furent lancés dans la nuit même. Pour être prêts à tout événement, et en cas de surprise, les armes furent chargées, les munitions mises sous la main, en lieu sûr, et nous fîmes bonne garde.

La nuit se passa très-tranquillement. Une heure avant le jour, j'ai été réveillé par une aubade chantée et dansée avec lances, boucliers et force grimaces, que me donnaient les guerriers d'Halaye. Nous avons beaucoup de peine, en les voyant, à les prendre au sérieux. On les dit braves, et leurs montagnes où ils circulent invisibles, leurs ravins où ils disparaissent à volonté, leurs forêts où seuls ils pénètrent ont dû ajouter à cette bravoure une force réelle et redoutable; mais nos soldats d'Afrique ont eu affaire à des ennemis plus

guerriers et non moins protégés par la nature de leur pays, et ils les ont vaincus.

Nous croyons qu'un régiment de zouaves, un bataillon de chasseurs à pied et quelques batteries d'obusiers de montagnes feraient la conquête de l'Abyssinie sans grandes difficultés. Le climat est sain, les vivres, blé et troupeaux abondants, et l'on se ménagerait au moyen de quelques blockhaus échelonnés une communication constante avec la mer. Plus de la moitié de la population serait pour nous au début, et après quelques succès, nous n'aurions plus d'ennemis unis et sérieux. La guerre civile incessante, le régime féodal, les dissensions religieuses, tout a concouru à détruire l'homogénéité de l'Éthiopie. L'Ambara ne veut pas subir le joug du Tigré, et, réciproquement, le Choa s'est isolé dès longtemps. Les Gallas musulmans sont en guerre sourde ou active, mais constante, avec tous les chrétiens, et les populations du littoral de la mer Rouge ne reconnaissent de fait aucune autorité; Arkiriko seul subit le joug du pacha de Massouah, mais n'en reconnaît pas la légitimité. Cet état de division dure depuis des siècles, et il a fallu que l'attention de l'Europe fût occupée ailleurs pour qu'aucune puissance ne fût tentée de venir prendre position dans la mer Rouge et dominer toute l'Afrique orientale par la conquête ou le protectorat de l'Abyssinie. Nous pensons que cet événement ne saurait plus tarder beaucoup à se produire. Il aura des conséquences faciles à prévoir, et que les cir-

constances actuelles semblent précipiter vers un avenir prochain.

Mgr de Jacobis m'a adressé ce matin par écrit la traduction résumée du message verbal du roi transmis par le courrier. Cette traduction est conforme à ce que j'avais écrit de mémoire ; mais Monseigneur m'a communiqué de plus ce qu'il avait tiré d'une conversation avec le messager. « Il y aurait eu conseil à la réception de ma lettre. Le roi et deux de ses généraux auraient exprimé l'avis de venir tout de suite à ma rencontre et de me recevoir avec éclat et honneur. Les autres généraux et celui qui porte le titre de premier ministre auraient émis un avis contraire, appuyé sur cette raison que les Français et les catholiques inspiraient au clergé et au peuple abyssin des préventions et des inquiétudes pour leur foi et leur indépendance ; que sa popularité déjà compromise passerait tout entière à Théodoros, soutenu par les Anglais, qui ne font pas de propagande protestante ; enfin, que, puisque nous ne lui apportions ni canons, ni secours en armes et en hommes, notre présence à son camp lui serait plus nuisible qu'utile. » Et là-dessus le roi Négoussié, craignant d'être abandonné par la majeure partie de ses contingents, se serait mis en marche pour faire un prétendu mouvement stratégique, mais, dans le fait, pour s'éloigner de moi et rendre l'entrevue impossible.

Si cette situation est vraie, je considère la situation de Négoussié comme beaucoup plus mauvaise que je

ne l'avais d'abord pensé. Du moment qu'il ne peut plus faire prévaloir sa volonté et sa pensée politique dans son armée, il ne la commande plus et, quoi qu'il fasse, la défection l'atteindra prochainement; au premier revers il sera abandonné. Je n'ai pas caché à Monseigneur que, tout en faisant avec indulgence une large part à l'homme barbare, aux mœurs sauvages, aux circonstances difficiles, je trouvais que Négoussié s'exposait à perdre l'intérêt qu'il avait inspiré à Rome et à Paris, et dont ma présence ici était un gage non équivoque. En le méconnaissant, il ne méritait pas les secours plus efficaces qu'il n'eût pas manqué d'obtenir s'il s'était montré ferme, résolu et surtout plus confiant dans l'appui moral de la France, si habilement exploité contre lui par ses ennemis.

Monseigneur est tombé d'accord avec moi en m'avouant qu'il avait espéré toute autre chose de Négoussié, si brave, si généreux, si chevaleresque, et m'a prié d'attendre encore des nouvelles positives avant d'arrêter mon opinion.

Le bruit court dans le village qu'Oubié est auprès de Théodoros, et qu'il lui a promis de lui rendre le Tigré. Un autre bruit se répand que Négoussié est en retraite vers le Nord, sur la frontière de Nubie. Je prends le parti de tout écouter sans rien croire. La vérité palpable finira bien par nous arriver d'un côté ou de l'autre. Ma résolution arrêtée est de sauvegarder par ma présence les intérêts français et catholiques

réunis autour de Mgr de Jacobis, et de m'en retourner à la mer pour continuer mon exploration.

Ce soir, chez Mgr de Jacobis, en présence de MM. Delmonte, Philippini et Abba-Emnato, j'ai fait prier ce dernier de se rendre tout de suite, si c'est possible, auprès de son maître, Négoussié ; de l'informer que je ne puis pas prolonger indéfiniment mon séjour en Abyssinie ; qu'il m'est impossible de courir après lui, s'il ne s'arrête nulle part pour m'attendre; qu'enfin, si les circonstances de la guerre sont telles que toute entrevue est impossible, il veuille bien me l'écrire officiellement, afin que je puisse faire accepter ses excuses à l'Empereur, s'il y a lieu. Je lui donne le conseil de régner par la fermeté, et lui prédis une chute prochaine s'il entre dans la voie des concessions aux rebelles ou aux amis douteux. Il a su exciter un certain intérêt en Europe ; qu'il prenne garde de le perdre par son hésitation ou sa faiblesse.

Il est décidé qu'Abba-Emnato partira demain et fera tous ses efforts pour voir son maître et pour l'éclairer.

A la prière de Monseigneur, je consens qu'un chef de village de ses amis, que je ne verrai pas, se rende au camp de Théodoros à Aouzièma, où il fera savoir qu'il y a des Français à Halaye qui se proposent de se rendre à Adouard et à Axoum, et qui comptent sur un sauf-conduit de lui, comme de Négoussié, pour traverser le pays sans être inquiétés par qui que ce soit.

Mgr de Jacobis pense que Théodoros, non-seulement m'enverra le sauf-conduit, mais m'invitera à passer par son camp, et qu'alors je pourrai, dans une entrevue, servir les intérêts français et catholiques. Je ne demande que cela; toutefois, à moins d'un danger imminent, je ne veux pas faire une avance à Théodoros. Je lui dirai qu'il se trompe, et qu'on le trompe s'il croit qu'on peut persécuter longtemps impunément les Français ou les protégés de la France et de l'Empereur.

Ce matin, j'ai entendu la messe.

Départ d'Abba-Emnato, à qui je recommande de m'envoyer un courrier tous les jours, s'il y a lieu. Je suis toujours prêt à partir au premier signal certain.

Monseigneur nous propose d'aller à une journée d'Halaye, assister, au village d'Hébo, à la cérémonie du renouvellement des vœux du baptême, suivant le rite abyssin, par immersion générale dans la rivière, cérémonie qui a eu lieu à l'Épiphanie : le 6 janvier répond au 19 janvier d'après le calendrier abyssin, onze jours pleins de différence.

Je préfère ne pas m'éloigner du centre des nouvelles.

J'achève un levé à vue, à la boussole, du plateau d'Halaye près du point culminant du village, sur une maison au sud et à vingt mètres de l'église.

Ce point a une double importance, comme centre des missions catholiques en Éthiopie et comme étape principale, au sommet de la première terrasse éthio-

pienne, des caravanes se rendant à la mer, à Massouah ou à Zulla.

Sur mon plan nous dresserons la carte géologique des environs d'Halaye ; le fer s'y montre assez abondant, ainsi que le grès, le plâtre, mais pas de chaux.

Absence complète de nouvelles. Je m'occupe à recueillir sur l'agriculture tous les renseignements à ma portée, avec des échantillons de tous les grains du pays. Dans la province d'Okoulé-Gouzaye où est situé Halaye, on ne sème pas de blé (froment), mais de l'orge seulement, à deux époques différentes, en décembre pour être récolté en juin, puis en mars pour être récolté en septembre. Cette seconde récolte est faite dans les meilleures terres qui sont fumées. Les autres ne le sont pas. Le fumier provient des parcs où les animaux passent la nuit ; c'est un mélange de fumier de bêtes à cornes, mules et ânes, chèvres et moutons. Il n'y a pas de chevaux dans cette province ; à l'époque de la monte, on y envoie des juments pour la production des mules. Les fumiers employés sont pulvérisés. Les femmes et enfants les transportent dans des paniers placés sur la tête en équilibre, et les déposent sur la terre déjà labourée. La charrue qui a tracé un premier sillon de vingt-cinq centimètres de profondeur au plus repasse une seconde fois pour recouvrir les fumiers.

Cette opération se fait dès à présent, quoique les semailles ne doivent avoir lieu qu'en mars. L'orge semée en décembre est déjà haute de vingt à trente

centimètres, et je remarque qu'elle pousse par touffes épaisses espacées entre elles ; on sème cependant à la volée, mais la terre est tellement remplie de pierres, et de grosses pierres, que le grain doit nécessairement se rassembler comme s'il était semé au piquet. Avec un peu de travail chaque année, les terres cultivables seraient promptement débarrassées de ces pierres, et les récoltes seraient doublées. La terre ne se repose pas; l'assolement consiste à alterner les deux cultures que je viens d'indiquer, et par suite, la fumure a lieu de deux en deux ans, soit une fumure pour deux récoltes. On m'affirme que le rendement moyen est de 60 pour 1. La paille est belle, les animaux s'en nourrissent pendant la saison sèche, où les pâturages deviennent rares et maigres.

Abba-Emnato m'écrit qu'il poursuit sa route par l'Ahmacen pour essayer de joindre Négoussié, et qu'il m'enverra un courrier tous les jours. Aucune nouvelle d'ailleurs de ce côté.

De l'autre, il est arrivé à Monseigneur un message du chef du district de Choumiza sur la route d'Adoua à Cohaïto. Ce chef appelé Ato-Emnato, de peu d'importance d'ailleurs, a été autrefois protégé par Mgr de Jacobis, quoique ennemi, contre la vengeance de Négoussié.

Il lui envoie porter ses compliments et lui dire qu'il sera heureux à son tour de le protéger, s'il y a lieu. Le messager est chargé aussi de m'offrir les compliments de

son maître et de m'assurer que je peux passer en paix par son pays. Au delà ils ne répondent de rien, ils ne savent rien, si ce n'est que Théodoros est aux environs d'Adoua, soit dans la plaine de Feras-Maï, soit à Yéha. Si Négoussié a fait route pour passer à l'ouest d'Adoua et se jeter dans l'Ahmara afin d'opérer sa jonction avec Béchir, Théodoros aura dû s'avancer au delà d'Yéha pour le rencontrer. On dit que Négoussié veut une bataille, mais que son armée la redoute, toujours à cause des canons de l'ennemi.

Ces deux braves me font l'effet de jouer un peu à cache-cache, et je serais tenté de croire la version la plus accréditée dans le pays, qui prétend que les sorciers, consultés suivant l'usage par les deux rois avant leur entrée en campagne, ont prédit que tous deux seraient tués dans ce combat, et qu'un troisième larron profiterait de leurs dépouilles. Pour faire mentir la prédiction, ils sont capables de faire plusieurs fois le tour de l'Abyssinie sans se rencontrer. Cela peut leur convenir, mais pas à moi. Le pays ne sait plus qui commande, et chacun pille pour son compte; les routes ne sont plus praticables, et la misère sera plus grande que jamais.

Le collecteur des impôts, pour Négoussié, s'est présenté aujourd'hui pour toucher les redevances d'Halaye et des environs; on l'a reçu poliment, on l'a hébergé, mais on ne lui a pas donné un sou, en lui faisant observer qu'on ne savait pas qui serait le maître du

pays demain, et qu'on attendrait pour payer que la question fût vidée, afin de ne pas payer deux fois.

Le messager du chef de Choumizana est reparti. Je lui ai fait un présent et l'ai chargé de dire à son maître que j'avais l'intention de passer par son pays, soit en allant, soit en revenant.

Le bruit court qu'il est arrivé un grand navire de guerre anglais à Massouah. Je l'avais prévu. Je serais bien satisfait d'apprendre l'arrivée de la *Cordelière*. Je sens plus vivement chaque jour l'inconvénient de n'avoir pas derrière moi un bâtiment de guerre ; ma force en serait doublée.

Un messager est arrivé d'Eggala, envoyé à Monseigneur par un chef de ses amis, qui confirme le bruit répandu, que Théodoros n'est pas à Aouzièma, qu'il ne s'y trouve qu'un de ses généraux, Ras Oubié, et que lui, de sa personne, n'a pas dépassé Adoua. Cet homme affirme que la route sur laquelle se trouve Adoua est sûre. Je lui fais dire par Monseigneur que je vais partir, et que je ferai étape près de son village.

Une femme d'Halaye, arrivant de l'Ahmacen, raconte, de son côté, que Négoussié, informé que Théodoros a divisé son armée, a dû hâter sa marche pour rencontrer Ras Oubié et le battre. Ce Ras Oubié (ou Maréchal Oubié) a déjà été battu par Samma, frère de Négoussié. Il est évident que Théodoros seul est la terreur de ses adversaires, tant à cause de sa réputation d'habileté et d'audace, que parce qu'il a des ca-

nons et un plus grand nombre de fusils. L'armée de Négoussié serait plus nombreuse, mais moins disciplinée et moins homogène. On lui donne quinze nagarits.

Chaque chef qui réunit un certain nombre d'hommes sous son commandement a le droit de se faire précéder du nagarit (ou trompette et tambour), qui est un signe d'autorité militaire. On m'affirme qu'il y a tel nagarit qui compte cinq mille hommes sous son commandement. Ce sont de véritables clans; ils portent d'ordinaire le nom du chef, et sont assez généralement disposés à passer du côté le plus favorable à leurs intérêts.

Il reste cependant encore, dans tout le pays, un certain respect pour les descendants de race royale. Les difficultés qu'éprouve Théodoros pour établir son autorité dans l'Ahmara, malgré sa supériorité incontestable, l'appui du vieux clergé abyssin et celui plus efficace encore des Anglais, viennent de ce qu'il n'est qu'un parvenu et qu'il s'est fait sacrer empereur par l'évêque cophte l'aboussa Salama. S'il se fût contenté du titre de Ras, comme son beau-père Ras-Ali, il serait tout-puissant. Mais tous les grands feudataires de l'empire, ou ne veulent pas le reconnaître, ou ne cèdent qu'à la crainte. Il y a encore des descendants de Salomon, et l'on m'a affirmé qu'il existe à Gondar un homme de quarante ans, Atsié-Joannès, qui est considéré comme l'héritier légitime de la couronne impériale. J'ai

peine à croire que Théodoros, d'après la manière dont on le dépeint, ait laissé libre et vivant un prétendant aussi redoutable. La légitimité de Négoussié, comme roi du Tigré, n'est contestée par personne ; aussi réunit-il beaucoup plus de partisans, et je remarque que tous les vœux secrets ou avoués sont pour lui.

Un courrier de Massouah vient d'arriver, envoyé par M. Gilbert, vice-consul de France. Il m'écrit que les nouvelles d'Abyssinie sont inquiétantes à Massouah, que je dois engager les missionnaires à se rendre à la mer, qu'il n'ose pas m'envoyer les dépêches reçues pour moi ; enfin, il voit les choses sous le jour le plus sombre. Je fais repartir le courrier immédiatement, avec ordre de revenir tout de suite.

Je donne ordre de réduire tous les bagages pour la suite du voyage, afin de réduire nos dépenses en proportion.

Mgr de Jacobis a bien voulu faire appeler, à ma demande, deux paysans, agriculteurs du pays, pour me fournir tous les renseignements sur les différentes cultures de la province d'Okoulé-Gouzaye. J'ai recueilli des échantillons de tous les grains et de la plupart des plantes provenant de semences destinées à l'alimentation. Le rendement moyen me paraît considérable par comparaison avec nos produits, et cependant cette province, située sur le premier gradin de la terrasse éthiopienne fréquemment visité par les brumes de la mer Rouge, est considérée comme une ré-

gion froide et peu fertile. Riche en troupeaux, elle ne cultive que les terres nécessaires à sa subsistance ; elle n'exporte pas de grains et tire même le thëf blanc, le plus estimé, de la province d'Adoua.

Les besoins des Abyssins sont extrêmement bornés, et leur paresse naturelle y trouve son compte. Leurs nombreux troupeaux leur fournissent en abondance la viande de bœuf et de mouton, dont ils sont très-friands, et qui est la base de leur nourriture. Avec le froment, l'orge, le thëf, ils font du pain et des galettes, soit au four, soit sur une plaque semblable à la poêle des paysans bretons. Avec l'orge et le dagouna (une graine assez semblable au sésame), ils font de la bière à très-bon marché ; enfin, les riches fabriquent de l'hydromel avec du miel, de l'eau et de la racine de taddo ou des feuilles de guetcho. La laine des moutons et des chèvres, de qualité inférieure, filée par les hommes qui gardent les grands troupeaux, et tissée par les femmes de la façon la plus grossière, est destinée à vêtir les femmes mariées et les vieilles femmes. Elles s'enveloppent jusqu'au cou, en cette saison, d'un seul morceau de laine en forme de couverture, de couleur noire piquetée de blanc ; c'est affreusement laid.

L'enfant à la mamelle est porté sur le dos dans une poche en cuir, et la laine l'enveloppe avec la mère ; sa tête seule paraît au dehors. Éveillé ou endormi, il ne quitte pas, durant tout le jour, cette position où il paraît

fort à son aise. Il tète facilement par-dessous le bras ou même par-dessus l'épaule de sa mère. Les mamelles des nourrices sont de véritables poches à lait qui contrastent désagréablement avec le sein peu développé, mais remarquablement beau, des jeunes filles. Celles-ci portent un petit jupon de cuir de chèvre ou de vache, tanné, de couleur brune, agrafé parfois sur le côté avec des coquilles. Le buste est nu ou presque nu; la peau de chèvre découpée est plutôt un ornement et une coquetterie qu'un vêtement jeté sur les épaules ou ramené sur le sein sans le couvrir. J'ai déjà dit que c'est la chevelure enduite de beurre, frisée, découpée, rasée, etc., de mille façons variées, qui est l'objet des soins particuliers des Abyssines et des Abyssins. Les petits enfants, gâtés par les mères, sont tout ruisselants de beurre frais sur la tête.

Les hommes portent un caleçon de coton, récolté, filé et tissé dans les provinces de l'Est et du Sud; leur taube, ou manteau de coton blanc, vaut un thalari ou deux (5 ou 10 francs); orné d'une bande rouge de quarante centimètres de largeur, ce qui est déjà un grand luxe, il vaut 15 ou 20 francs. Toutes les femmes et tous les enfants vont nu-pieds; la plupart des hommes aussi, et ceux qui portent des sandales (*tchamma*) les ôtent en route, comme nos paysans ôtent leurs sabots, pour marcher plus librement ou les économiser. Nous avons vu que les maisons ne coûtent guère à bâtir. Du bois coupé dans la montagne,

des pierres et de la terre mêlée à de la paille hachée, des fagots de mimosas et de genévriers, et une maison est bientôt faite. Une peau de bœuf à terre est le lit des plus difficiles; les grands ont une sorte de cadre tendu sur quatre piquets portant un filet de lanières en cuir de vache; ils y étendent leur peau et couchent là-dessus. Un tapis est un objet du luxe le plus raffiné; des nattes grossières sont déjà une rareté. Les vases à l'eau sont en terre cuite au soleil, de couleur noire, d'assez belles formes, évidemment traditionnelles. Les vases à lait, à grains, à pain, sont en paille tissée, épaisse et serrée, enduite de graisse et de cire à l'extérieur; ils sont parfaitement imperméables.

Il est facile de voir que, logés, nourris et vêtus à si peu de frais et par leurs propres ressources, les Abyssins des campagnes sont affranchis de tous les besoins qui pourraient les porter au travail. Ils ont de plus l'esprit militaire. Tout homme a sa lance et son bouclier, la plupart un sabre. Ils ne voyagent jamais sans leurs armes, et, quand ils s'éloignent un peu avec leurs troupeaux, les bergers eux-mêmes sont armés. Ce n'est pas une précaution inutile dans ce pays, où les bêtes fauves abondent. Hier, j'ai rencontré, vers cinq heures du soir, rentrant d'une promenade avec le père Philippini, une jeune fille portant un mouton mort et sanglant sur ses épaules. Interrogée, elle nous a appris qu'à un quart d'heure de là, un léopard s'était jeté sur son troupeau, avait tué une brebis et allait

l'emporter, lorsqu'elle l'avait fait fuir en criant et en jetant des pierres.

Il faut aller dans les villes, fort rares en Abyssinie, pour y trouver quelques importations d'Europe. Les fusils, la poudre, les balles, les capsules sont le seul objet de commerce d'un débit assuré dans ce pays: L'ambition suprême d'un Abyssin est un fusil. Quand je vais chasser, il se présente toujours quelque grand garçon empressé et ravi de porter mon fusil. Il se redresse fier et drapé dans sa toile, le fusil sur l'épaule, et vraiment ils sont souvent beaux à voir sous leur peau noire. Leur intelligence est incontestablement très-supérieure à tout ce que j'ai vu jusqu'à présent de nègres d'Afrique ou des colonies. Ils sont sociables et doux, aimant le plaisir, riant toujours, dansant et chantant volontiers, paresseux et gourmands; cela ressemble beaucoup à bien des blancs, des plus civilisés de l'Europe.

Pour faire cesser les interminables guerres civiles qui désolent ces belles contrées, y amener la paix, y introduire le commerce, y créer la richesse, il suffira qu'une puissance chrétienne, et de préférence une puissance catholique, y intervienne non pas en conquérante, mais en protectrice. Les Abyssins, convaincus qu'on n'en voudra pas à leur indépendance nominale, à leur nationalité, qu'on ne vient pas changer violemment leur religion, comme le tentèrent les Jésuites portugais, se prêteront facilement au régime

nouveau, juste et modéré, que leur apportera cette puissance. Changeant de souverains et de chefs à chaque instant, ils n'ont d'attachement profond pour aucun, et sont prêts à obéir au plus fort, qui les protége ou qui les pille. Les savants et les lettrés, assez nombreux dans les villes, entretiennent seuls une sorte d'attachement traditionnel à l'ancienne race des descendants de Salomon, mais pas une lance ne s'est levée pour soutenir ses droits contre l'usurpateur Théodoros.

L'influence religieuse jouera le principal rôle dans la régénération de l'Éthiopie. Depuis vingt ans, les missions catholiques ont offert ici le contraste le plus frappant avec tout ce qui a essayé de les combattre ou de les discuter. Les Cophtes, soutenus par les Anglais, ont employé toutes les armes, la discussion, la persécution, le martyre, rien n'y a fait; la propagande a marché, prêtant à tous, amis et ennemis, l'assistance de sa charité, la force de la vérité contre l'erreur, l'exemple du courage jusqu'à la mort. La Société biblique de Londres, la Compagnie des Indes anglaises, le patriarche cophte d'Alexandrie, n'y peuvent rien; le catholicisme fait de rapides progrés, sans argent, jusqu'ici sans appui ostensible.

Que l'Empereur dise un mot en faveur des chrétiens d'Afrique, qu'un pavillon tricolore vienne à flotter sur une maison consulaire au centre du Tigré, à Adoua ou dans la belle province d'Ahmara, à Gondar, et l'Eu-

rope ne tardera pas à voir une fois de plus l'influence française ouvrir au monde, sans armes, sans combats, une contrée nouvelle, historique, fertile et riche, toute prête à recevoir et à rendre le bien pour le bien.

L'Abyssinie me semble mûre pour ce résultat; la France me semble destinée à le produire dans un avenir prochain. Les missionnaires l'ont préparée. Je suis heureux d'avoir mission de le dire et le devoir de le prouver.

Une députation des chefs d'Halaye et des villages amis de la province d'Okoulé-Gouzaye est venue, conduite par Mgr de Jacobis, me rendre compte d'une assemblée politique tenue hier aux environs de Dixa. « L'assemblée aurait proposé de me fournir une escorte « jusqu'à Adoua, en me priant d'attendre jusqu'à lundi « pour me mettre en route. Un exprès, envoyé sur le « théâtre de la guerre, devra être de retour ce jour-là. »

J'ai remercié, n'ayant pas besoin d'escorte, et j'ai bien expliqué que je n'attendais la permission de personne pour partir; que si j'avais prolongé mon séjour à Halaye, c'était uniquement pour protéger la mission; que si je partais, c'est parce que tout danger pour Mgr de Jacobis et ses prêtres me semblait éloigné maintenant; qu'en allant au-devant du danger, j'espérais en empêcher le retour et remplir le but principal de ma mission, celui d'assurer aux Français et aux catholiques, protégés français, la sécurité et le respect qui leur est dû en Abyssinie comme partout.

A la prière de Mgr de Jacobis, j'ai consenti à retarder mon départ; mais, ne voulant pas paraître attendre une permission ou une escorte que je ne veux demander ni à Théodoros ni à Négoussié pour rester neutre dans leurs querelles, j'écris une lettre semblable aux deux ennemis pour les informer que je poursuis mon voyage scientifique, et que je compte que l'envoyé de l'empereur Napoléon sera respecté et traité comme il convient.

Mon courrier de Massouah est arrivé m'apportant les lettres et journaux de France par Djeddah. Reçu le chiffre envoyé par le ministère des colonies et une lettre de M. de Larbre; reçu une lettre de M. Sabatier, consul général en Égypte, et une lettre de M. Rousseau, consul à Djeddah.

M. Gilbert m'annonce l'arrivée à Massouah du gouverneur d'Aden, sur la corvette *Aukland.* Il paraît convaincu que l'arrivée successive de ces deux bâtiments et celle de cet agent anglais ont pour but de surveiller ma mission.

Je n'en saurais douter en voyant de près les manœuvres mises en jeu pour égarer l'opinion publique, et alarmer notre consul à Massouah sur le compte des missionnaires et le nôtre. Je ne prétends pas que tout danger soit écarté.

Une victoire de Théodoros pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour les catholiques et pour les intérêts français en Abyssinie; mais j'y vois une raison

pour persévérer dans mon voyage et sauvegarder, autant qu'il est en moi, la situation telle quelle est.

Le hasard qui m'a conduit ici dans les circonstances actuelles me paraît très-heureux ; je n'en veux d'autre preuve que l'inquiétude causée aux Anglais par ma présence.

Ils agissaient seuls en Abyssinie, ils triomphaient facilement de l'esprit prévenu de Théodoros. Tous mes efforts doivent tendre à rectifier les idées de ce pays sur la puissance de la France et sur sa volonté de faire respecter les Français partout où ils vivent honnêtement et paisiblement. Pour cela je dois poursuivre mon voyage et voir, s'il y a lieu, Théodoros comme Négoussié, afin de leur dire à eux-mêmes ce que je leur écris.

Mon temps d'arrêt à Halaye aura eu pour résultat de couvrir le chef-lieu des missions apostoliques au moment de l'explosion des troubles, et de m'éclairer sur les hommes de ce pays auxquels je puis avoir affaire.

Des gens envoyés par le village d'Halaye pour savoir les nouvelles des camps sont de retour. On m'informe qu'ils ont amené avec eux deux hommes au service de Sabagadis et deux mules, destinés à mon voyage, si je veux aller voir Théodoros.

Je fais répondre sans recevoir les hommes que je n'avais demandé ni mule ni escorte à personne ; que si Théodoros me témoignait le désir de me voir, il m'en-

verrait un de ses principaux chefs, il m'écrirait directement, me ferait escorter dignement, et qu'alors je verrais ce que j'aurais à faire. Cette réponse a contrarié visiblement les gens d'Halaye, dominés par une peur fort explicable d'ailleurs; mais j'en suis fâché, je ne puis oublier ma position surtout vis-à-vis de Théodoros entouré d'Anglais.

Ce Sabagadis est le fils d'un ancien chef estimé du pays ; il n'en est pas de même de lui. C'est un instrument méprisé de Théodoros, un agent anglais, hostile aux Français et aux catholiques. Ma réponse eût été la même à toute autre ouverture du même genre. Je fais exprimer sévèrement aux gens d'Halaye mon étonnement et mon mécontentement de ce qu'ils aient permis une semblable démarche vis-à-vis de moi.

Ils n'avouent pas leur inspiration, la peur; mais elle ressort de tous les côtés. Les pauvres gens redoutent le pillage de Théodoros, et ils comptent sur moi pour les en préserver. Leur intelligence ne va pas jusqu'à comprendre le caractère d'un envoyé et les obligations que ce caractère lui impose.

Négoussié est loin, Théodoros est près, ils ne voient que cela; c'est très-naturel. Les sympathies sont pour Négoussié; mais la terreur les rend muettes. Dans une contrée barbare, plus que partout, la raison du plus fort étouffe toute autre raison.

Je prépare un courrier pour la France.

J'ai retenu mon courrier le matin, en apprenant

l'arrivée de douze chefs principaux de la province d'Okoulé-Gouzaye, conduits par Dzéraï, le chef de Dixa, le plus influent, le plus remuant et l'un des plus hostiles du pays.

Après les avoir fait attendre une heure, je les ai reçus en présence de Mgr de Jacobis, de tous ses prêtres, des officiers de ma mission avec deux marins en tenue et en armes à ma porte.

Dzéraï a porté la parole pour m'offrir une escorte jusqu'au roi Théodoros, me disant qu'il était chargé de me conduire, si je voulais aller le voir. C'était encore un piége.

J'ai remercié les chefs; je savais que la plupart d'entre eux sont amis de Négoussié, mais sous le coup de la panique générale. J'ai dit que je voyageais sans crainte, parce que l'empereur Napoléon ne m'avait envoyé ici qu'avec des intentions pacifiques et bienveillantes; que j'étais sûr de ne rencontrer que des amis pour lesquels j'aurais des présents et de bonnes paroles et que si je rencontrais des voleurs, j'avais des balles pour eux.

Dzéraï a repris : « Nous savons que vous êtes venu pour voir Négoussié qui n'a pas pu vous recevoir, et nous serions très-satisfaits de vous conduire au roi Jean.

— Je suis venu pour voir Négoussié parce qu'il a envoyé des ambassadeurs à l'empereur Napoléon, et que l'Empereur rend les politesses qui lui sont faites.

— Mais reconnaissez-vous Théodoros pour roi?

— Je sais qu'il est chef dans une partie du pays, mais en France on ne le sait pas ; il n'a envoyé personne, on ne le connaît pas. »

Dzéraï, qui parlait en ahmara, a répété en tigréen à tous les chefs ce que je venais de dire, avec exactitude, et en ajoutant : « C'est juste ! » Puis il a repris : « Si vous êtes content de l'Okoulé-Gouzaye, vous devez accepter les honneurs que nous voulons vous rendre, en vous escortant dignement.

— Je suis content de l'accueil que vous me faites, je suis content de l'Okoulé-Gouzaye, parce qu'on y traite bien les Français et les catholiques nos coreligionnaires. Je regrette de ne pas accepter votre escorte, mais ce serait faire injure à votre pays où je suis certain désormais de ne rencontrer que des amis. Je voyage à mes frais et à ma fantaisie, pour étudier le pays, voir et observer, et je ne veux déranger personne. »

J'ai ajouté : Je n'ai pas à prendre parti dans les querelles intérieures du pays, mais l'empereur Napoléon sait distinguer ses amis de ses ennemis, et ceux qui protègent les Français et les catholiques de ceux qui les persécutent. »

Mgr de Jacobis m'a prié de ne pas faire traduire cette phrase, trop directement adressée à Dzéraï lui-même, qui a été en d'autres temps un des persécuteurs ardents des catholiques et de lui-même. Je me

suis rendu à regret à la prière de Monseigneur et j'ai congédié l'assemblée en me levant.

Je leur avais fait servir du café et de l'eau-de-vie, et Dzéraï, tout en discourant, en avait avalé quatre verres; sa langue s'épaississait visiblement.

Cet homme est évidemment habile et fin. J'ai pu juger en lui de l'éloquence diplomatique abyssine dont m'avait souvent parlé l'abbé Sapéto.

Il parlait avec netteté, accentuant les mots et les accompagnant d'une pantomime expressive du visage et des mains. Il évitait de me regarder en face.

Il n'a pas la mine d'un honnête homme : au coin d'un chemin, je lui mettrais plus volontiers une balle dans la tête qu'un écu dans la main.

Après leur départ, j'ai voulu savoir l'impression générale. Mgr de Jacobis dit que c'est Dieu qui a tout conduit et me fait la grâce insigne de me considérer comme un instrument de ses desseins sur ce pays. L'apôtre en lui efface l'homme.

C'est une admirable personnification du confesseur de la foi, toujours prêt pour le martyre et ne gardant rien pour lui du bien qu'il fait et des résultats qu'il obtient.

Ce matin, avant le jour, je m'étais levé pour aller entendre sa messe, seul dans sa cellule obscure semblable à une crèche. Que ne gagne-t-on pas à se rapprocher d'un chrétien de cette trempe? J'aurais vu sans être étonné l'auréole des saints sur sa belle et vénérable tête.

L'abbé Emnato témoignait par la mimique expressive de son visage sa satisfaction de mes réponses, et tout le clergé de Monseigneur était ravi. Ces pauvres gens se sentaient pour la première fois sous la protection visible, hautement proclamée, de l'Empereur et de la France.

Ces messieurs, comme moi, n'ont qu'une pensée, les intérêts de la France. Je parlais pour eux comme pour moi. M. de Bonsonge dessinait le groupe curieux qui remplissait ma cabane.

L'abbé Sapéto a traduit notre conversation, avec une précision et un esprit remarquables, dans les trois langues employées. Il n'était pas au fond de son sac, il en sait quinze. Mes paroles de ce matin seront dans trois jours au camp de Théodoros, dans huit au camp de Négoussié ; dans quinze elles auront parcouru toute l'Éthiopie.

Ma mission en Abyssinie n'aura pas été perdue si j'y laisse derrière moi les catholiques en paix. Je serai tranquille alors sur l'avenir, et je croirai avec Mgr de Jacobis que Dieu a tout conduit et béni mes efforts. Le Saint-Père me l'avait promis.

M. Sapéto et M. de la Guéronnière ont rédigé très-exactement notre conversation. Ce matin, on m'a prévenu que les mules et les porteurs que j'avais commandés pour mon voyage étaient à ma disposition. Ne voulant pas être à la discrétion de ces gens, comme j'en ai eu l'ennuyeuse expérience, j'ai posé mes conditions et

voulu traiter avec eux pour une semaine, pour deux semaines, etc., afin de me réserver la faculté de m'arrêter à volonté, et de passer par où il me plairait. Ils n'ont pas voulu y consentir, je n'ai pas voulu céder, et nous voilà résolus à partir à pied pour retourner à la mer, plutôt que de subir les exigences de ces gens-là. Nous rendons service à nos successeurs en Abyssinie. Nos bagages viendront, en deux ou trois bordées, nous rejoindre.

Je crois reconnaître dans cette nouvelle affaire tout à fait imprévue une suite de la conspiration du pays pour me faire aller, bon gré, mal gré, à Théodoros et faire considérer ma visite comme une reconnaissance que je ne peux ni ne veux faire. Après la démarche de Sabagadis et de Dzéraï, il me semble préférable que je n'essaye même pas de le rencontrer par hasard, comme j'en avais eu d'abord l'intention.

Ce serait donner aux Anglais une arme perfide pour faire leurs affaires et celles de Théodoros.

Ils ne manqueraient pas de s'en servir contre Négoussié, le seul, le vrai roi d'Éthiopie.

Rassuré sur le compte des missionnaires qui ont évacué leurs objets précieux sur Hébo et sont prêts à descendre à la mer à la première alerte sérieuse, je suis résolu à rejoindre l'*Yémen* immédiatement. Le but principal de ma mission est rempli. Les Anglais m'entourent d'un réseau d'espionnage qui se resserrerait de plus en plus. Ils ont à la côte deux navires de

guerre. J'apprends que l'un d'eux est allé suivre les traces de l'*Yémen* à Disseh et dans la baie d'Adulis. Je dois en informer le ministre et l'Empereur le plus tôt possible ; n'ayant pas un bâtiment de guerre, je ne peux rien faire de plus que ce que j'ai fait.

J'ai donné l'ordre de plier les tentes pour demain ; de façon ou d'autre je compte que nous partirons.

Les gens d'Halaye, sous la pression de Dzéraï, n'osent pas nous fournir les porteurs et les mules. J'ai fait venir d'Hébo, avec le concours de Monseigneur, seize porteurs auxquels je fais enlever nos bagages les plus précieux. Ils partent de nuit et doivent rejoindre en route le capitaine Guiraud et Abba-Emnato, et continuer jusqu'à Emcoullou. Je confie au capitaine Guiraud les papiers importants qui pourraient être pris par l'ennemi, si nous tombions dans quelque embuscade. Les présents destinés au roi Négoussié et que je n'ai pas cru lui envoyer dans l'état de trouble du pays, sont partis également pour Massouah, où je compte les déposer entre les mains du consul de France.

Les espions qui nous entourent ne surveillent que moi ; je compte donc faire partir tout mon monde par petites troupes de trois ou quatre personnes. Je resterai le dernier avec l'interprète, M. Sapéto, et mon marin d'ordonnance Appieto. Je m'en irai au soleil comme il me convient et par la route que je voudrai. Il ne sera pas dit que j'aurai subi la consigne de Théodoros et des Anglais.

J'ai veillé jusqu'après le départ des bagages à minuit

et demi. Un de nos porteurs a été rencontré par un espion qui l'a laissé passer; mais cette surveillance m'oblige à une extrême prudence : je ne veux pas m'exposer à quelque avanie.

J'écris une lettre officielle à Monseigneur pour prendre congé de lui, et lui dire les raisons qui me déterminent à quitter l'Abyssinie . . . .

Je prie Monseigneur d'accepter, au nom de l'Empereur, cent talari pour les catholiques persécutés, et de vouloir bien dire une messe pour la France et pour Sa Majesté.

Je n'en veux pas aux habitants d'Halaye de ce qu'ils me mettent momentanément dans l'embarras, en ne me fournissant pas de moyens de transport. Je fais la part des circonstances où ils sont placés, sous le coup de la frayeur que leur inspire Théodoros; mais je fais dire aux principaux chefs que, s'ils veulent compter sur un appui sérieux de la France et de l'Empereur, il faut qu'ils aient d'abord le courage de se défendre. Les honnêtes gens sont les plus nombreux dans la province d'Okoulé-Gouzaye, renommée pour son hospitalité envers les étrangers, qui compte de nombreux catholiques dans tous les districts; ils ne doivent pas se laisser faire la loi par une poignée de factieux. Je n'interviens pas dans leur politique, mais je les engage à réfléchir avant d'abandonner le prince qui les a toujours protégés, pour aller au-devant de son ennemi, qui est leur persécuteur.

Ces hommes ont le sentiment de la reconnaissance, mais ils n'ont pas celui de l'honneur à notre point de vue. Ils me répondent : «Nous aimons Négoussié, mais nous avons peur de Théodoros. » Décidément, il n'y a guère que la religion qui fasse des martyrs. Cela se conçoit, il n'y a qu'elle qui promette la récompense dans l'autre vie.

Je suis à bout d'arguments, n'ayant pas la force ni le pouvoir de leur garantir une protection assurée. Un bataillon de chasseurs à pied seulement, et je ferais la conquête de l'Abyssinie sans tirer un coup de fusil.

Un exprès vient m'apprendre ce matin que le capitaine Guiraud et nos bagages principaux ont dû passer sans encombre. Ils seront ce soir au pied du Tarenta, et après-demain à Massouah. Mes papiers sont sauvés, c'est l'essentiel. Je puis être assassiné en route, j'ai accompli ma mission.

Sans aucune prévention, sans alarme ridicule, sans autre sentiment que celui qui me fait voir clair, je crois dans la politique de l'Angleterre vis-à-vis de la France ; si je suis tué avant d'arriver à la mer, le coup de lance ou la balle qui m'atteindra sera parti d'une main soudoyée par les Anglais. Je le savais avant de venir dans la mer Rouge, et je puisais dans cette pensée même la certitude de la grandeur et de la justesse du but qu'il m'était donné de poursuivre. Je serai bien vengé, le jour où le pavillon français flottera sur la côte éthiopienne et sera salué, de tous les sommets du Ta-

renta, comme le signe d'une nouvelle ère, d'une résurrection pour ce beau et malheureux pays.

Mgr de Jacobis veut que je distribue moi-même aux pauvres et aux persécutés l'aumône dont je l'avais chargé. Il y voit un intérêt français, je ne puis m'y refuser. Sa Grandeur fait venir successivement tous ceux qu'elle a désignés, et je leur remets, au nom de l'Empereur, la somme qu'elle m'a indiquée à l'avance dans la limite des cent talari dont j'ai pu disposer. Je demande à chacun d'eux de prier pour l'Empereur et pour la France, et de venir en aide à tous les Français qu'ils rencontreront dans leur pays.

Je distribue aux prêtres, aux élèves, aux gens de Monseigneur, tous les petits cadeaux qui me restent. Ces messieurs en font autant. Je ne désespère pas de voir demain Halaye braver Théodoros et nous reconduire en triomphe.

J'ai cru devoir rassembler les officiers attachés à ma mission, leur donner, sous le secret, connaissance de ce que j'ai fait et des motifs qui me déterminent à terminer brusquement mon voyage en Abyssinie, faisant céder en cela mon plaisir à mon devoir. Tous, sans exception, me prouvent par leur assentiment que je ne fais pas fausse route.

Nous regrettons tous de ne pas aller à Gondar; nous n'avons guère eu que les épines, et nous nous promettions les roses. Ce sera pour une autre fois. Nous sommes bientôt consolés en entrevoyant la France, où

les roses sont moins noires, et Paris, où nous espérons arriver aux lilas, à coup sûr avant les fraises.

Vers quatre heures du soir, nous voyons une troupe armée d'environ deux à trois cents hommes conduits par Dzéraï. — Ils font le tour du village en dehors, et vont camper entre le village chrétien et le village musulman.

Les chefs du village viennent rendre compte à Mgr de Jacobis que ces gens annoncent des intentions pacifiques, mais qu'ayant appris que nous voulions partir et emmener Mgr de Jacobis, ils viennent, par ordre de Théodoros, pour s'opposer à mon départ et m'emmener avec eux à leur roi. Je les charge de répondre, de ma part, que je ne céderai qu'à la force, et qu'en ce cas, ma visite à Théodoros n'aura aucune signification politique, puisque je la ferai en prisonnier. La nuit se passe, dit-on, en conciliabules; il y a division parmi les chefs de la province ; il y en aurait quelques-uns disposés à s'opposer à toute violence. Je demande s'il est possible de les faire venir, pour m'entendre avec eux, dans le cas où la résistance par les armes me semblerait avoir chance de succès. Aucun ne se présente ; la peur prévaut.

Je fais charger les armes, et nous veillons. — Le chef Dzéraï semble indécis. Il envoie demander à Mgr de Jacobis si j'accepterais une vache en cadeau pour mes hommes. Je fais remercier en disant que je ne puis rien accepter d'un chef qui se présente en ennemi.

De nombreux détachements arrivent dans la matinée et se groupent un peu partout ; dans le nombre, on m'assure qu'il y a des catholiques disposés à prendre parti pour nous. Je fais dire encore que les chefs se présentent à moi ; aucun ne vient. Je consigne tout le monde, et nous veillons.

Vers trois heures, alerte, évanouie un instant après. Nous sommes dix, les domestiques et les moines de Monseigneur mourront avec nous; mais le sang sera inutilement répandu. Je réunis tous ces messieurs, et, en présence de Monseigneur qui traduit mes paroles à ses prêtres, je dis : « Je suis venu en Abyssinie avec des instructions qui ne pouvaient prévoir ce qui se passe. Je ne veux pas engager le gouvernement de l'Empereur, en lui faisant une obligation de venger le sang répandu. Il est évident pour moi que le sentiment d'honneur et de reconnaissance qui porte quelques-uns des chefs à nous soutenir, n'ira pas jusqu'à nous protéger par les armes. La résistance serait inutile ; Mgr de Jacobis, vous, messieurs, et nos six braves garçons, seriez sacrifiés, et, mort ou vif, je serais emmené en triomphe à Théodoros. Il ne faut pas que le sang coule. J'irai seul avec eux, j'y mettrai la condition que tout le monde sera libre, excepté moi. »

J'écris les deux lettres qui suivent :

« MON CHER CONSUL,

« M. de Bonsonge prendra le commandement de la mission et fera route pour Paris. L'*Yémen* reviendra à mes ordres et attendra des nouvelles. Je vous donnerai des miennes, si je le peux. Je vous ai envoyé deux messages aujourd'hui.

« *Signé :* S. RUSSEL. »

«5 heures du soir, 3 février.

« Je vais faire mettre mon journal en sûreté pour qu'il arrive au ministre et à l'Empereur. Sa Majesté y verra les sentiments qui m'ont guidé et les appréciera. Tout ceci est anglais, rien qu'anglais.

« *Signé :* S. R. »

Je reprends mon journal caché hier, par les soins du frère Philippini, dans la cabane d'un catholique dévoué.

Avant de continuer le récit dramatique et burlesque tout à la fois de la journée d'hier, je dois consigner ici, non dans la crainte de l'oublier jamais, mais pour que le ministre et ma famille le sachent, les preuves de dévouement que j'ai reçues hier, et qui pourraient être perdues, si je ne revenais pas pour les dire.

Lorsque j'ai été averti que les soldats de Dzéraï allaient nous attaquer en deux bandes de trois cents hommes chacune environ, dans une position à découvert, où la première décharge de nos armes ne pour-

rait pas être suivie d'une seconde, j'ai trouvé tout mon monde, officiers et marins, prêts à se faire tuer autour de moi, plutôt que de me laisser enlever de force par ces misérables. Nous pouvions tuer cinquante de ces sauvages ; mais nous y restions tous, et Mgr de Jacobis, et ses prêtres, et ses serviteurs venus tous se grouper à nos côtés, étaient entraînés dans notre inévitable défaite et massacrés à cause de moi. Ma résolution fut vite prise, sans hésitation, mais non sans un douloureux frémissement. Au moment où j'allais me présenter seul avec mon interprète à ces forcenés, et leur dire quelles étaient mes concessions et mes conditions pour éviter l'effusion inutile du sang, un homme est accouru en disant : « Ne tirez pas ! attendez ! on hésite, les chefs catholiques ont arrêté l'attaque. On discute, et l'on va parlementer. »

Quand les Abyssins délibèrent, il y en a pour longtemps. Nous sommes restés sous les armes, calmes et impassibles, sur la terrasse de notre maison, d'où tout le village nous domine. C'est alors que j'ai fermé mon journal et donné mes ordres à ces messieurs. M. de la Guéronnière et le docteur m'ont supplié de leur permettre de m'accompagner si j'étais emmené à Théodoros[1].

J'ai refusé ce sacrifice, la captivité à laquelle je

[1] Lettre de M. de la Guéronnière au commandant Russel :

« COMMANDANT,

« Je vous ai demandé hier de vous accompagner. Ce n'est pas une faveur que j'ai sollicitée, c'est la permission d'accomplir un

m'exposais pouvait durer longtemps, je devais renvoyer ces braves officiers au service de l'Empereur. Je ne pouvais, je ne devais compromettre que moi seul. Mon marin d'ordonnance Appieto est venu me demander à m'accompagner partout; j'y ai consenti; il n'est pas marié. C'est un Corse courageux et dévoué. Je le recommande au ministre pour la médaille militaire, à ma famille et à mon fils.

J'allais sortir, lorsque le messager est venu dire que l'attaque était suspendue.

La journée s'est passée, en conciliabules du côté des Abyssins, dans l'attente armée de notre côté.

Au moment où je finissais de dîner, on est venu m'avertir que les chefs catholiques d'Halaye et des environs demandaient à me parler. Je les ai reçus, je leur ai fait donner un verre d'eau-de-vie, et en prenant mon café et fumant mon cigare, je leur ai montré mon revolver, dont j'ai fait jouer six fois la détente, à leur grande admiration; c'était mon entrée en matière.

« Nous pouvons tuer cinquante hommes sans recharger

devoir. Ce n'est pas au moment où vous pouvez être en danger que je dois vous quitter.

« La bonté de votre cœur peut vous engager à ne pas m'exposer à un danger.

« Commandant, j'aimerais beaucoup mieux périr avec vous que de rentrer en France sans mon chef.

« J'espère, commandant, que vous voudrez bien prendre ma demande en considération et que vous ne me refuserez pas.

« Je suis votre très-respectueux serviteur.

« Georges DE LA GUÉRONNIÈRE. »

nos armes, et si nous avons avec nous quelques amis déterminés, nous résisterons et nous serons vainqueurs. » Un des chefs, Tesfaï, le plus brave et le plus fidèle, m'a répondu : « Nous espérons encore détacher quelques amis de Dzéraï, peut-être même lui faire entendre raison ; il sait bien que vous êtes prêts à mourir et que sa demande est injuste. Si nous ne réussissons pas, nous mourrons avec vous. » L'un des chefs a dit que Dzéraï avait été blessé de ce que j'avais refusé sa vache ; j'ai permis à M. Sapéto, mon interprète, de prendre sous son bonnet le refus de la vache, et de le mettre sur le compte de mon ignorance des usages du pays ; mais aucun ne s'y est trompé.

Ils savaient bien que je l'avais refusée d'un homme qui se présentait en ennemi, et loin de produire un mauvais effet dans un pays où les cadeaux jouent le plus grand rôle, ce procédé a eu pour résultat d'augmenter singulièrement la considération dont on m'entoure, tout en voulant me prendre. Ce Dzéraï s'est mis en tête qu'en m'amenant à Théodoros, il méritera les hautes faveurs de son maître. J'autorise Tesfaï à lui dire que j'accepterai la vache et lui ferai un cadeau à mon tour. Je lui fais porter quinze talari, la valeur de cinq vaches.

Les chefs se retirent, annonçant qu'ils vont chercher Dzéraï et le conduire à Monseigneur et à moi. Je me refuse à cette entrevue inutile, à laquelle M. Sapéto assistera près de Mgr de Jacobis.

Cette conversation dure de neuf heures à minuit, et je plains sincèrement Monseigneur d'être obligé de la subir. M. Sapéto m'en rend compte. Entre mille choses oiseuses, j'en relève plusieurs importantes et curieuses. Ce Dzéraï est un bavard qui parle en proverbes et en sentences ; il s'écoute avec complaisance et se grise en s'écoutant. Une fois lancé, il raconte que les Anglais ont averti Théodoros que les Français enverraient une mission en Abyssinie, et lui avaient conseillé de renverser Négoussié, avant l'accomplissement de nos projets. Je trouve dans cette révélation indiscrète la preuve de toutes mes conjectures. J'y vois la sage précaution de Négoussié, d'avoir expédié dès le mois d'octobre, au-devant de l'envoyé de l'Empereur à Massouah, son fondé de pouvoir, abbé Emnato, avec des traités tout préparés et son sceau royal, pour conclure ; il avait prévu, ce qui est arrivé, que les circonstances de la guerre pourraient nous empêcher de nous rencontrer. Je crois devoir m'applaudir aujourd'hui que cette rencontre n'ait pas eu lieu ; les conventions conclues par moi seront moins soupçonnées, et nous gagnerons du temps.

Il serait trop long de résumer le récit de M. Sapéto. Un incident mérite cependant d'être rapporté. Au moment ou Dzéraï répétait pour la deuxième fois son incroyable raisonnement : « Cet étranger, qui est un grand dans son pays, est venu ici pour voir un roi ; il n'a pas vu Négoussié ; Théodoros est le roi, qu'il vienne

le voir, j'ai l'ordre de le conduire »; à ce moment, dis-je, est entré un nouveau personnage du parti de Théodoros, qui, interrompant le Dzéraï, s'est écrié : « Ce n'est pas vrai, notre maître ne vous a pas donné cet ordre. Il vous a ordonné seulement de lui amener Mgr de Jacobis ou d'obtenir sa parole qu'il ne quitterait pas le pays; mais il a ajouté : Quant aux étrangers, ils sont libres de venir me voir ou de s'en aller : on les traitera bien. Donc vous agissez mal en voulant leur faire violence. Ces étrangers sont *habillés avec le feu* (revolvers à nos ceintures); ils se feront tuer, mais ils vous tueront; les catholiques les défendront, et il y aura du sang injustement répandu. »

Cette scène, assez bien préparée et très-bien jouée, me donne une haute idée de la diplomatie abyssine. La comédie s'acheva par un dénoûment prévu.

Il fut arrêté que le lendemain Dzéraï lui-même déclarerait publiquement à tous les chefs qu'il se rendait à la justice, et que nous étions libres; de son côté, Mgr de Jacobis devait avoir pour caution tout le village d'Halaye.

A ce moment, les chefs ont demandé à me voir : je m'étais couché tout habillé ; je me suis levé sans me faire prier, en apprenant le résultat de ce long conciliabule.

A mon entrée, tous les chefs se sont levés. Dzéraï s'est courbé jusqu'à terre, en découvrant sa poitrine jusqu'à la ceinture; c'est la plus grande marque de déférence en Abyssinie.

J'ai ôté mon burnous, et comme tous étaient sans armes, j'ai pris mon revolver et l'ai remis à un des prêtres de Monseigneur.

« Je suis étonné, ai-je dit, de ce qui est arrivé aujourd'hui, après la démarche des chefs de la province. J'eusse été très-fâché de voir verser le sang à cause de moi, dans un pays où je ne crois avoir que des amis, et où je dois être libre d'agir à ma volonté. Vous obéissez aux ordres de votre roi, moi aux ordres du mien. Je ne suis pas venu ici pour longtemps, je retourne à la mer, où j'ai affaire. »

Le bavard eût recommencé ses tirades, j'y ai mis fin en lui disant que j'acceptais son présent désormais comme ami, et que je lui enverrais le mien. Il s'est encore courbé jusqu'à terre, et je suis allé me coucher.

Nous avons encore veillé cette nuit devant les armes. J'ai fait coucher les hommes sur notre terrasse auprès de nous, tout habillés et armés.

La nuit a été parfaitement calme. J'ai écrit, avant de m'endormir, un mot au consul de France à Massouah, pour le rassurer et décommander la caravane demandée, le matin, avec des hommes de l'*Yémen*.

J'avais voulu assurer à tout événement la retraite de ces messieurs et des missionnaires vers la mer, en supposant que je fusse forcé de me séparer d'eux. Ce secours arrivant à temps, eût pu changer encore plus heureusement la face de nos affaires.

Journée de calme plat. Cependant je consigne tout

le monde, et nous gardons nos armes chargées. Je fais faire une distribution de talari et de petits cadeaux à nos amis et aux transfuges, qui ont si bien joué les rôles de compères. L'armée de Dzéraï commence à disparaître peu à peu, à la grande satisfaction du village d'Halaye, mis à contribution depuis longtemps.

Je fais hommage à Monseigneur de la vache de Dzéraï; elle me semble, avec les talari, avoir joué un rôle considérable en tout ceci.

Je ne saurais trop louer le sang-froid de mes hommes durant les quarante-huit heures qui viennent de se passer. Le courage calme et froid qui distingue les marins impose singulièrement à ces barbares, si vivement frappés de tous les signes extérieurs. Si j'en avais eu six cents au lieu de six, je me faisais proclamer roi du Tigré ce matin en me levant, sauf à donner ce soir ma démission en faveur de Négoussié.

Les Abyssins sont de grands enfants, ayant les qualités et les défauts d'une civilisation à peine ébauchée et déjà vieille pourtant. Il y a en eux du Grec ou plutôt du Cophte, le type le plus complet de la finesse orientale. Il y a du sauvage, par le sang africain, par la peau noire, par la nature du pays, coupé de torrents et de précipices, hanté des lions et des éléphants; mais il y a des sentiments épurés par le christianisme, une foi superstitieuse, il est vrai, sincère, qui ouvre cependant un vaste champ et de grandes espérances au catholicisme et à la civilisation dans ces

contrées. La puissance européenne catholique qui le voudra s'établira en Éthiopie sans difficulté par la justice appuyée sur une force suffisante, et cette force ne devra même pas être considérable.

Tous ces chefs, épars et divisés d'intérêts et de partis, se rangeront sous la tutelle forte et juste qui leur sera offerte; la guerre cessera, la richesse naturelle du pays appellera le commerce, et la population entière se convertira au catholicisme.

Hier, dans l'après-midi, quand j'écrivais les pages précédentes, un complot organisé à la faveur de l'arrangement conclu la veille a failli faire couler le sang. Monseigneur, appelé par les chefs à un conseil dans lequel on devait décider s'il resterait, sous caution de la province, à Halaye, ou s'il serait conduit à Théodoros, est sorti de sa maison et s'y est rendu sans défiance. De notre terrasse, nous apercevions la réunion assise à terre, à cent cinquante mètres de nous. Nos sentinelles reçurent l'ordre de veiller. Un homme, un mendiant, s'approcha de Monseigneur et se prosterna. Il devait le saisir par les mains, et les chefs ennemis, se levant, pousser leur cri de guerre, afin de nous faire sortir de notre position pour secourir l'évêque. En nous divisant, ils comptaient nous écraser plus facilement et piller nos bagages, objet principal de leur convoitise; ils croient y trouver les présents destinés à Négoussié, et renvoyés à la mer depuis huit jours avec nos uniformes et nos papiers. Un ami de

Monseigneur écarta brusquement le mendiant; et les chefs amis, se doutant de quelque chose, levèrent la séance et reconduisirent le prélat à sa maison.

Mais tout était rompu. Dzéraï trahissait sa parole, et prétendait de nouveau m'emmener de force à Théodoros. Les chefs des villages catholiques, indignés, rassemblaient leurs hommes et entouraient notre maison; nous n'avions pas quitté nos armes. Les enfants portaient des pierres sur nos terrasses; les femmes nous faisaient des signes d'amitié et d'encouragement; en un instant, je fus entouré de lances amies.

Je fis venir les chefs, je leur prescrivis les dispositions de combat, et nous attendîmes.

Deux fois l'alarme fut donnée, deux fois ces brigands reculèrent; ils savaient que nous nous ferions tuer tous avant de nous laisser prendre; ils n'osèrent pas, quoique beaucoup plus nombreux, nous attaquer.

On me prévint le soir qu'un messager, soi-disant envoyé par Théodoros, était arrivé avec deux mules pour me conduire à son maître avec égards et considération. Je le fis venir et le reçus en présence de ces messieurs, mais sans permettre qu'aucun étranger fût présent. Il exposa assez bien qu'il n'avait pas vu Théodoros, mais qu'on l'avait chargé de venir me chercher, en m'assurant que je serais traité avec les plus grands égards, sur la demande qui en avait été faite en mon nom.

Je répondis qu'on avait trompé Théodoros, que je

n'avais pas de mission politique en Abyssinie, où j'étais simplement venu pour rendre une politesse à Négoussié, et que la guerre m'empêchant de le rencontrer, je n'avais plus qu'à m'en retourner à la mer. Je demandai s'il y avait une lettre de Théodoros qui pût me garantir la vérité du message. Il n'y en avait pas. On m'en montra une, qui parut fausse à l'abbé Sapélo, concernant Mgr de Jacobis. Ce messager fut très-poli, trouva mes motifs justes, mais se retrancha derrière les ordres de Théodoros.

Je maintins tous mes droits à être respecté, non-seulement comme un envoyé de l'empereur Napoléon, mais encore comme un simple voyageur français ne se mêlant pas de politique, et je le congédiai sans autre conclusion.

La nuit se passa sous les armes; personne ne se coucha; les moines firent la garde avec nos hommes, tout habillés, deux par deux, pour veiller des quatre côtés. Nos alliés, de leur côté, allumèrent des feux et campèrent dehors, non loin de nous et gardant la plupart des issues.

Au jour, le bruit se répandit que l'armée de Dzéraï, affamée, voulait donner l'assaut; nous attendîmes. On vint me proposer des concessions que je refusai. On voulut m'emmener à Adoua, attendre le retour de Théodoros en campagne, de l'autre côté du Taccasé. Le but était de me faire quitter Halaye, et de me conduire dans un village ennemi.

Je refusai. Si le combat n'avait pas dû entraîner le pillage de la maison de Mgr de Jacobis, sa mort et celle de tous ses prêtres; si le combat n'avait pas dû ruiner l'influence catholique et française en ce pays, je n'aurais pas hésité plus longtemps à le provoquer moi-même pour en finir avec ces misérables. Mais je reculai devant ces résultats malheureusement probables; je craignais d'ailleurs d'engager avant l'heure la politique de l'Empereur.

Je réunis les chefs amis et je leur dis : « Tout ce « que je puis faire, c'est d'écrire à Théodoros pour « lui demander s'il est vrai que ce soit en son nom « que se sont commises les agressions dont j'ai été « l'objet ; pour lui dire que je ne veux pas le croire; « que j'ai été soutenu par des braves gens, et que je « réclame la liberté de me rendre où bon me semble. « J'attendrai sa réponse chez vous. »

Cette proposition fut bien accueillie; les chefs amis l'imposèrent aux chefs ennemis en leur disant que, s'ils ne l'acceptaient pas, ils se feraient tous brûler dans leurs maisons avant qu'on arrivât à la mienne.

L'indignation contre Dzéraï n'eut plus de bornes quand il osa discuter encore cette proposition, et plusieurs de ses partisans l'abandonnèrent. Il céda, et son armée se débanda immédiatement; il partit le soir avec deux hommes.

La plupart des chefs amis, avant de retourner dans leurs villages, vinrent me saluer ; je fis à tous de petits

présents. Je reconnus parmi eux un chef, notre guide à Cohaïto, Mouçaski, beau et brave jeune homme qui dit en se prosternant devant moi : « On a commis une « lâcheté, n'en accusez pas notre pays. Si l'on vous « menace encore, je vous amènerai cinq cents lances. »

Seize vieillards d'Okoulé-Gouzaye s'étaient prononcés pour nous, cinq ou six seulement contre nous.

J'écris la lettre à Théodoros; elle partira demain. Nous avons encore fait bonne garde pendant la nuit. J'ai écrit au consul à Massouah et au capitaine Guiraud pour décommander l'escorte du naïb, mais en permettant aux hommes de l'*Yémen* de venir nous renforcer avec des carabines, des munitions et des vivres de campagne pour le voyage.

Il est difficile de ne pas voir dans ces attaques si persistantes une autorisation secrète, sinon un ordre formel de nous piller, pour apporter à Théodoros les présents destinés à Négoussié. L'imagination abyssine en a grossi la valeur; on a répandu le bruit que nous avions des canons, des fusils, et l'on veut s'en emparer.

Les gens d'Halaye savent bien le contraire maintenant, mais ils sont compromis vis-à-vis de Théodoros, qui les accusera certainement d'avoir laissé porter les présents à la mer. C'est pourquoi ils cherchent un point d'appui en nous. Ils nous ont vus résolus, ils se sont prononcés. Leur attachement à Monseigneur et leur intérêt étant d'accord, ils l'ont fait en notre faveur.

Je dois profiter de ce bon mouvement, pour qu'ils

nous laissent retourner paisiblement à la mer, en leur promettant, le cas échéant, la protection de l'Empereur.

Il est fâcheux que je ne puisse pas disposer de plus d'argent, c'est le grand moyen ici comme partout, plus que partout. Si j'avais eu mille talari à ma disposition, j'aurais acheté toutes ces canailles, quitte à les faire pendre plus tard.

Le schoum de Tacounda, Moussa-Eghzie, notre guide à Cohaïto, est venu me voir. C'est lui qui est notre caution, c'est à lui de me rendre ma parole. Il ne demande pas mieux. Dzéraï et sa bande sont des voleurs de grand chemin. Il nous propose de nous conduire à son village, à Tacounda, d'où nous pourrons prendre la route de Massouah sans être inquiétés. Je ne demande pas mieux de mon côté ; et il doit repartir demain pour aller chercher les porteurs et l'escorte qui nous sont nécessaires.

Cet homme habite la frontière du pays des Adals; il brave plus que les autres l'autorité des rois et des chefs qui se succèdent dans le Tigré, parce qu'il se met à couvert par l'émigration. Il est jeune et hardi; il commande avec son frère, *schoum* d'un autre village voisin, à cinq cents lances; il a cinq fusils. Je ne suis pas payé pour me fier aux Abyssins, et cependant je crois pouvoir me fier à celui-ci.

S'il me sert fidèlement, je le recommanderai au consul, à qui il pourra être très-utile en lui fournissant

tous les renseignements à sa connaissance. Une bonne police est indispensable en ce pays.

Melchisédec, courrier de Monseigneur, arrive de Massouah. Il apporte huit cents talari et de la toile pour les missionnaires et pour nous, du café, du sucre et de la bougie.

Il a été arrêté en route par des voleurs; un des guides a été légèrement blessé à la tête.

Ils sont parvenus cependant à se sauver, ayant abandonné les deux baudets portant les charges; mais, peu de temps après, ils ont vu revenir à eux les voleurs et les baudets avec les charges intactes. Ayant reconnu que le tout appartenait à Mgr de Jacobis, les voleurs le rendaient.

Il paraît que ces honnêtes voleurs appartenant, dit-on, au sanadéglé, n'en voulaient qu'à l'argent de M. Plowden, et qu'ils s'étaient trompés. Dans ces temps de troubles, chacun fait ses petites affaires comme il l'entend. Décidément, l'Abyssinie a besoin de gendarmes avant tout.

Malgré les assurances réitérées que je puis dormir en repos, je reste sur mes gardes, et je maintiens une sentinelle de jour et de nuit sur notre terrasse. Un mot du capitaine Guiraud m'annonce qu'il a reçu mon premier exprès.

Ce matin, un courrier du consul et du capitaine Guiraud m'annonce que le naïb, avec trente hommes, est parti samedi matin, et que le renfort demandé au

Yémen partira dimanche soir. J'espère que mon courrier les rencontrera en route; cependant je leur envoie Melchisédec pour les arrêter au pied du Tarenta. Nous nous disposons à partir demain. Je prendrai la route de Tacounda et celle d'Adas avec Moussa-Eghzie, à moins qu'Halaye ne témoigne des intentions hostiles. En ce cas, je prendrai tout de suite la route directe de Massouah. Je dessine toute la journée.

Moussa-Eghzie est venu m'informer qu'il partait et reviendrait demain avec des porteurs. Nous partirons immédiatement pour Tacounda. J'enverrai un exprès au capitaine Guiraud.

Le courrier, porteur de la lettre à Théodoros, part ce matin avec ordre de ne pas passer le Taccasé, si ce prince est au delà, et de revenir avec la lettre à Halaye.

A trois heures du matin, arrive un exprès du capitaine Guiraud; il m'annonce qu'il campe au pied des montagnes avec douze hommes de son équipage, bien armés, des chameaux et quatre-vingt-dix-neuf mules. Il me demande des ordres, et me prévient que, s'il n'en reçoit pas, il partira demain pour me rejoindre. Je lui envoie immédiatement un homme sûr, Melchisédec, un catholique d'Houané, avec le mousse du capitaine.

Je le prie de s'avancer jusqu'à Schoüm-Faïto, la dernière eau au fond des gorges du Tarenta, et de m'y attendre. J'apprends aussi que le naïb, avec une escorte de quelques fusils, vient au-devant de moi. Il

a expédié aux gens d'Halaye un messager chargé de leur dire qu'ayant appris que des Français n'étaient pas en sûreté chez eux, il les rendait responsables de tout ce qui pourrait leur arriver de mal. Je fais réunir les notables d'Halaye; je les informe que j'ai remercié le naïb et l'ai prié de s'éloigner, mais que les Européens sont à quatre kilomètres d'Halaye, et que rien ne nous empêche de nous réunir; nous pourvoirons nous-mêmes à notre sûreté, et nous saurons empêcher le renouvellement des menaces qu'ils n'ont pu eux-mêmes écarter de nous, au mépris de toutes les lois de l'hospitalité.

« Je suis venu ici, ai-je dit, vous faire du bien, vous porter des paroles de paix et d'amitié, et vous nous avez rendu le mal par faiblesse et par lâcheté; ce ne sont pas là des excuses. » Ils se retirent honteux et me remercient.

Le bruit ne tarde pas à se répandre qu'il vient une *armée* composée de Français et de Turcs à notre secours. Un espion de Dzéraï se présente dans la journée et demande si nous ne voulons pas *vendre* des fusils, de la poudre et des capsules.

Je le fais mettre à la porte, en lui faisant dire que nous gardons nos fusils et notre poudre pour recevoir les coquins de son espèce, si nous devons encore les rencontrer.

Dans la journée, Moussa-Eghzie et son frère arrivent de Tacounda au galop : ce sont les deux chefs qui se

sont engagés pour nous. Ils viennent pour nous escorter à Tacounda et là, comme ils l'ont promis à Monseigneur, me rendre ma parole et me laisser prendre la route de la mer par Adas. Nous sommes prêts, mais le frère de Moussa-Eghzie hésite, il a peur, il demande à attendre au lendemain pour prendre une décision.

Je feins d'y consentir, mais je n'hésite plus. Moussa-Eghzie reste fidèle; ma détermination est prise, et je n'en fais part à qui que ce soit. A onze heures du soir, un Tigréen chrétien de l'escorte du naïb et Melchisédec arrivent de Schoüm-Faïto; ils m'apprennent que le capitaine Guiraud m'y attend. Je vais réveiller Mgr de Jacobis; je lui représente que, pour la troisième fois, je suis victime de ma loyauté et de ma bonne foi vis-à-vis de ces sauvages, qui ont enfin lassé ma patience et m'ont dégagé de toute parole envers eux. Je le prie d'envoyer chercher Moussa-Eghzie, afin qu'il sache que je pars sur sa promesse, que lui seul a tenue. La prolongation de mon séjour à Halaye, renforcé de l'équipage de l'*Yémen,* amènerait infailliblement une lutte dont la responsabilité pèserait sur moi seul, et les ennemis des catholiques et des Français l'exploiteraient contre eux.

Monseigneur et M. Delmonte approuvent ma résolution, et je vais moi-même réveiller les officiers endormis. Les marins sont sur pied en même temps. Nous n'emportons que nos armes et nos munitions. Deux Abyssins, Gaber et Salané, mon chasseur avec son fusil

à mèche, veulent nous suivre ; le guide tigréen est aussi armé d'un fusil à deux coups.

Nous prenons congé, à minuit, de Mgr de Jacobis, qui nous donne sa bénédiction et nous distribue des médailles.

La nuit est splendide. Les feux des Abyssins qui veillent ne sont pas encore éteints. Nous sortons tous ensemble, les armes apprêtées, résolus d'écarter par la force tout obstacle à notre marche. Je fais prendre l'avant-garde à la Guéronnière avec les hommes qui marchent le moins bien ; Bonsonge, le docteur et l'abbé suivent avec les domestiques, et je ferme la marche à dix pas en arrière. La lune fait briller nos armes, mais rien ne bouge ; nous n'entendons que les cris des hyènes et les aboiements des chiens. Nous avons bientôt gagné la plaine en silence, l'oreille aux écoutes. A une heure d'Halaye nous faisons halte dix minutes. Olivier, notre typhoïde convalescent, se traîne difficilement, un de ses camarades porte son fusil ; l'abbé perd ses souliers, je le confie au Tigréen en lui donnant deux talari, et nous commençons à descendre les précipices à pic du Tarenta.

Nous sommes à deux heures du matin dans la région des colquals et des lions. Nous n'entendons que les singes, troublés dans leur sommeil. Sans la lune éclatante qui nous guide, nous nous romprions le cou, sans aucun doute, avant d'être au bas de ces escarpements formés de pierres roulantes, de racines enche-

vêtrées, d'arbres en travers. Force est de s'arrêter par moments pour souffler. A quatre heures du matin je suis déjà tombé deux fois; la seconde je me froisse les muscles de la cuisse et j'éprouve une douleur telle que je reste étendu sur le dos avec une espèce de syncope. Le docteur Courbon me frotte les tempes avec de l'eau-de-vie; je me trouve aussitôt soulagé et sur pied. Nous touchons au fond du ravin, l'avant-garde a continué sa route. Bonsonge est très-fatigué; nous restons avec lui, le docteur, Appieto, Astolfi et moi.

Nous repartons, après un quart d'heure de repos. Le jour va paraître; des bruits de pas, puis des ombres viennent à nous; ce sont nos amis de l'*Yémen* qui nous débarrassent de nos sacs et de nos fusils. Le capitaine Guiraud m'amène une mule. Nous touchons au campement et nous serrons la main à tous ces braves gens, qui nous saluent d'un cri joyeux.

Maintenant, Dzéraï et sa bande peuvent venir!

On charge les chameaux, nous prenons le café et un morceau de biscuit, et nous partons.

Le naïb d'Arkiko, Erdis, vient au-devant de moi, et nous échangeons une poignée de main. C'est un tout jeune homme, musulman, fils d'un ancien naïb. Il est ouvertement favorable aux Français, par opposition au naïb destitué il y a un an, et qui était connu comme une créature des Anglais. Je remercie ce jeune homme, en exprimant le regret qu'il se soit dérangé à cause de nous, et nous convenons qu'à la halte du soir nous écri-

rons à Halaye pour que Monseigneur et sa mission soient respectés, et pour rendre les gens de la province responsables de tout pillage qui serait commis.

Nous faisons halte à dix heures afin de déjeuner. Pendant que je me rase et me débarbouille au ruisseau de la vallée, à l'ombre d'un mimosa, le naïb et son frère, le plus beau nègre cuivre rouge que j'aie vu, viennent me rendre visite. Je les fais asseoir sur mon tapis et leur fais apporter du café. Notre ami Seïd-Omar est avec lui ; j'apprends qu'il est beau-frère d'Edris.

Le naïb est escorté de cinq ou six fusils à deux coups et d'environ vingt lances de Chohos.

Un catholique d'Halaye, des plus dévoués, de ceux qui se seraient fait tuer avec nous, nous rejoint à midi. Négoussié (c'est son nom) nous apprend que notre départ a fort ému le pays, mais qu'on n'a pas été tenté de nous poursuivre. Ils sentent bien les torts qu'ils se sont donnés vis-à-vis de nous. On a envoyé des exprès à Dixan, et l'on va délibérer. L'Abyssin délibère toujours. Ce sont les délibérations qui les ont empêchés de nous brûler ou de nous massacrer dans notre maison de bois et de paille, qui eût flambé comme un fagot. Mgr de Jacobis n'a pas été inquiété, ni sa maison menacée.

Moussa-Eghzie a proposé d'emmener Monseigneur à Tacounda, village catholique, pour y passer quelques jours.

M. Delmonte m'écrit que cent talari employés à acheter quelques chefs douteux seraient d'un utile se-

cours à la mission. Ce que je n'eusse pas fait pour moi, je crois pouvoir le faire en cette circonstance pour les catholiques. Nous ne dépensons pas assez en ce pays, où les Anglais prodiguent de grosses sommes.

J'écris à M. Delmonte et ensuite à Monseigneur que je mettrai cent talari à la disposition du consul de France, à Massouah, au nom de l'Empereur, pour les pauvres et les persécutés. Monseigneur en fera l'emploi qu'il jugera utile.

Premier campement à trois heures de Schoüm-Faïto, au bord d'une eau courante, fraîche et pure. Le ravin descend en pente douce et sinueuse, entre de hautes montagnes. La végétation est vigoureuse; de beaux oiseaux et des antilopes se montrent à chaque pas; des milliers de singes sautent de rocher en rocher en poussant leurs aboiements presque intelligents et en nous faisant mille grimaces. Le mécanicien de l'*Yémen* en tue un gros, d'une balle à la tête.

Deux ou trois hommes d'Halaye, de ceux que nous avons souvent employés, viennent nous rejoindre. Ces braves gens nous sont dévoués; ils nous préviennent qu'on pourrait nous poursuivre par une route de traverse plus courte.

Je n'y crois guère; mais, néanmoins, mon devoir est d'être sur mes gardes. Les hommes fatigués montent sur les chevaux, avec leurs armes en sautoir, et je donne l'ordre de mettre pied à terre au premier cri d'alerte. L'avant-garde est confiée à M. de la Guéronnière et au

capitaine Guiraud, avec six hommes armés de carabines et éclairés eux-mêmes par une douzaine de lances de l'escorte du naïb. La caravane vient ensuite, les chameaux amassés à la file avec les chameliers, qui doivent les faire coucher au premier cri d'alerte. M. de Bonsonge, à mule, se tient près de la caravane qui porte les munitions et les vivres, avec un groupe de lances des Chohos et deux de nos hommes.

Je me réserve l'arrière-garde avec le docteur et l'abbé pour interprète, et huit carabines. Le naïb et son escorte sont avec nous. Malgré tous nos efforts, notre queue est longue, et des gens déterminés, avec quelques fusils, nous gêneraient un peu dans les gorges sinueuses; on y recevrait une balle sans savoir d'où elle vient. Mais je suis tranquille. Dzéraï avait trente fusils et six cents lances, et il n'a pas osé attaquer des Français; maintenant, nous sommes vingt-deux, et en garde. Rien ne se montre; nous marchons de midi et demi à cinq heures.

Nous campons sans dresser les tentes, au pied des rochers, au bord de l'eau courante. Mon chasseur m'apporte une brassée de feuilles et de fleurs sauvages sur lesquelles il étend mon tapis. Nous soupons gaiement; j'ordonne les dispositions nécessaires pour la nuit : deux sentinelles devant les feux allumés en avant du campement, chaque homme couché avec son fusil sous sa couverture, une heure de faction seulement, et défense de s'asseoir.

Une patrouille de bachi-bouzouks d'Arkiko a été envoyée pour éclairer la route, par ordre du caïmacan et sur l'invitation du consul. Nous l'avons rencontrée le soir; elle a fait halte, face en tête, sur mon passage; j'ai salué et remercié leur chef, un superbe Albanais, ayant, comme toute sa bande, l'air d'un franc coquin, mais nous souriant de l'air le plus aimable. Je leur fais indiquer le soir un campement, à deux cents mètres du nôtre, sur un tertre qui domine le ravin en arrière, et je vais leur faire une visite. Tous se lèvent et saluent militairement : on m'offre le café sur le tapis du chef, d'où j'emporte des puces. Ils sont vingt-six, de toutes les nuances, ornés des plus éclatantes guenilles qui se puissent voir, avec des turbans, des tarbouchs, des bonnets, des mouchoirs de toutes les couleurs, des moustaches de tigre, des armes du plus beau bric-à-brac, et des figures qui résument tous les types orientaux, Asie et Afrique, à désespérer tout autre peintre que Decamps.

Je leur fais donner six talari par Mohammed, le cawas du consul, pour acheter deux vaches le lendemain en échange des puces que j'ai été contraint d'emporter.

Nous dormons chacun pour deux. Je me fais réveiller à minuit pour faire une ronde; tout va bien. A quatre heures, la sentinelle avancée crie : *Qui vive?* Ce sont les caisses d'histoire naturelle du docteur Courbon, à dos de baudet, qui arrivent d'Halaye, d'où elles sont parties après nous.

Branle-bas à cinq heures; le café, et en route à six heures précises. L'abbé Sapéto nous fait remarquer un arbre d'une célébrité légendaire dans le pays.

Un certain Anglais, appelé Thorn, aurait été surpris en cet endroit par un lion, et, d'après la légende, se serait perché sur l'arbre. Le lion se serait assis au pied pour attendre qu'il plût au voyageur d'en descendre et de se faire manger. M. Thorn se serait livré à toutes sortes d'inventions pour faire déguerpir ce factionnaire incommode, avant de faire usage de son fusil chargé à plomb. Enfin il aurait réussi à casser une patte à l'animal, mais en laissant tomber sa poire à poudre et sa casquette. Le lion, emportant la casquette et sa patte cassée, se serait décidé à aller se faire panser, probablement chez lui. L'histoire ne dit pas s'il s'est coiffé de la casquette. Mais comme preuve de sa véracité, l'abbé nous a affirmé qu'on avait tué, à quelque temps de là, un lion qui n'avait que trois pattes. Il n'y a donc plus aucun doute au sujet de la casquette.

On raconte avec une probabilité plus acceptable que deux domestiques abyssins, endormis en ce même endroit près de leur feu éteint, à dix pas de leurs maîtres, ont été dévorés par des léopards. On voit à chaque pas les traces de ces animaux ; ils doivent être de belle taille, si nous en jugeons par les peaux que nous avons achetées, car du reste nous n'en avons pas vu un seul.

A onze heures, nous déjeunons à la dernière eau ; le ravin s'élargit, la pente diminue, la végétation est

moins riche, le soleil plus ardent, le sable se montre au loin, et s'élève en poussière dorée, c'est l'approche du désert. On quitte à regret les montagnes où l'on sait qu'on va laisser l'eau, la fraîcheur et l'ombre qu'on ne retrouve plus.

Le thermomètre est passé de 18 et 20 degrés à 30 et au delà.

Pendant la halte du déjeuner, un exprès du consul, en route pour l'Abyssinie, m'apporte une lettre et deux courriers de France (jusqu'au 28 décembre) : bonnes nouvelles, bonne journée. Nous partons à trois heures.

La route est plate, à travers le désert. Les pluies ont répandu cependant quelque fraîcheur et un peu de verdure dans ces plaines d'ordinaire désolées. En creusant le sol à un ou deux mètres, on trouve de l'eau potable : nous passons près du puits appelé Ouadé-Habit. Il fait nuit et il pleut quand nous campons au pied du versant ouest du Djebel-Gueddam. Je fais dresser les tentes et allumer de grands feux.

Les bachi-bouzouks m'offrent une pintade et un quartier de bœuf que je fais donner à nos marins et à nos domestiques. Nuit humide et fraîche.

Branle-bas à cinq heures, et en route à la pointe du jour. Arrivée à Arkiko, résidence du naïb, à neuf heures du matin.

Arkiko est un grand village musulman, bâti au bord de la mer, au fond du golfe de Massouah. Arkiko faisait partie des possessions reconnues des souverains du

Tigré. Le naïb paye encore un tribut à ces souverains. Massouah, n'ayant pas d'eau et ne pouvant mourir de soif, s'en empara, et y mit garnison dans un fort.

Oubié vint attaquer les Turcs, fut battu et repoussé, et la possession de fait subsiste depuis lors; mais aucun titre n'établit un droit. Massouah seul est un *wacouf* de la Mecque.

En approchant d'Arkiko, la bande des bachi-bouzouks a pris la tête, la caravane le milieu, le naïb et son escorte notre gauche; et nous avons fait une entrée des plus pittoresques dans le village, dont toute la population nous a salués de ses cris et de ses glouglous. Les bachi-bouzouks nous avaient emprunté de la poudre pour faire une fantasia en notre honneur.

J'ai distribué des batchichs; nous avons mangé un couscoussou et pris le café chez le naïb, et à midi nous reprenions, pour une dernière étape, la route de Massouah.

J'avais expédié mon cawas au consul, que j'informais de mon arrivée et de ma visite pour le lendemain.

D'Arkiko à Ras-Gherar, la route contourne la baie sur un terrain entièrement plat, bordé de palétuviers. Il faut deux heures, au pas des chevaux, pour franchir cette distance d'environ dix kilomètres.

A deux heures et demie, nous montions à bord de l'*Yémen*, qui se pavoisait et faisait feu de ses deux pierriers pour fêter notre retour.

A Massouah, avant qu'on pût savoir que nous étions

assiégés dans Halaye, on avait répandu le bruit que nous étions tous massacrés. Les deux navires anglais étaient partis à ce moment, et toute ma crainte était que ces bruits alarmants ne parvinssent en Europe avant mes lettres. Je découvrais fil par fil tout le réseau de l'intrigue qui avait essayé de nous envelopper, depuis la visite d'Ali-Bey dans le ravin du Séro jusqu'à la visite de Dzéraï à Halaye. Le consul de France à Massouah est entouré d'un cercle d'espionnage dont il ne peut sortir.

Il est seul et n'a pas d'argent pour soutenir la lutte contre les agents anglais; et le renégat Baroni, usurier et marchand, fait ce qu'il veut de tout le monde, là où tout le monde est marchand, indien ou arabe, et certainement voleur.

Je me hâte d'écrire en France, et je vais partir pour Aden, où j'ai à prendre du charbon et d'où j'expédierai une dépêche télégraphique.

Nous consacrons quatre jours à écrire, à faire nos provisions et nos dispositions de départ.

J'ai trouvé à Emcoullou Mgr Biancheri, évêque du Boghaz et coadjuteur de Mgr de Jacobis. Les idées de ce prélat sur l'Abyssinie sont fort différentes de celles de Mgr de Jacobis. Je les crois plus pratiques. Il pense qu'il n'y a pas de transaction à espérer avec Théodoros. Les Abyssins, selon lui, se convertiront à la religion du plus fort.

Si la France occupe un point du littoral, cela suffira

pour protéger les missions et les faire respecter. Si elle avait une route gardée et une position militaire en Abyssinie, toute l'Abyssinie se ferait française et catholique.

Si la France ne soutient pas Négoussié, et laisse les Anglais soutenir Théodoros, ennemi avoué des catholiques et des Français, c'en est fait de Négoussié dans un temps prochain et de l'influence française; la mission d'Abyssinie est perdue.

Ce que j'ai vu par moi-même se rapproche beaucoup de l'opinion de Mgr Biancheri. Mgr de Jacobis croit (comme un saint qu'il est) au bien, à la vertu, à la bonne foi chez les autres et même chez ses ennemis; il les excuse toujours, et se reconnaîtrait volontiers tous les torts, si on le laissait faire. Je ne répondrais pas que, dans la candeur de son âme, il n'ait souhaité de nous voir, bon gré, mal gré, en présence de Théodoros, avec l'espoir que nous aiderions à sa conversion.

Dans la mer Rouge, les événements se précipitent : nous ne tarderons pas à voir se dénouer, dans un sens ou dans l'autre, les intrigues que, grâce à l'inattention de l'Europe, l'Angleterre a si habilement nouées dans cette mer. Les cris qu'elle pousse, en apprenant qu'elle n'est plus seule à y regarder, prouvent la ténacité de ses efforts et l'étendue de ses prétentions. Elle a déjà beaucoup, aura-t-elle tout? Telle est la question : elle aspire à la résoudre par l'affirmative.

S'il en devait être ainsi, à quoi bon percer Suez?

Ce ne serait plus que le conduit d'une souricière anglaise.

Je ne sais comment sera interprétée la pensée qui m'a fait agir depuis mon entrée dans la mer Rouge; mais, pur de toute préoccupation personnelle, préparé au désaveu, je ne la croirai pas moins l'expression la plus vraie de la politique nécessaire et légitime de mon pays.

CHAPITRE IV

Mouillage de Houakel. — Baie d'Amphila. — Tribus diverses. — Les Danakils. — Les Adals. — Mouillage d'Edd. — Aden. — Périm.

Appareillé à minuit et demi, le 17 février.

Je fais route pour passer au nord de l'île Disseh, voile et vapeur, calme.

Au jour nous atterrissons sur la grande île de Dahlac. Je fais sonder et je cherche à faire porter les sondes sur la carte de Moresby avec des relèvements.

C'est a peu près impossible : on dit que la côte d'Asie est mieux faite, la côte d'Afrique est tout à fait insuffisante pour la navigation.

Nous reconnaissons des îles sans nom, indiquées sans précision. La brise du sud-est fraîchit, nous ne gagnons plus.

Je fais mouiller sous le vent des îles Houakel, à l'abri d'une île plate (sans nom), située entre l'île Adjous et la terre par vingt-trois mètres; fond de sable et coquilles.

Nous y éprouvons un peu de ressac; mais néanmoins c'est un mouillage qu'un grand navire peut prendre

en sûreté, comme je l'ai fait, pour laisser passer une nuit de vent ou de brume. Je fais sonder le tour de l'île, de l'ouest au nord-est. On trouve partout de vingt à vingt-cinq mètres d'eau à moins d'un mille de la côte. Cette île paraît déserte, madréporique et seulement couverte d'une maigre et rare végétation. Ayant mouillé à la nuit, je fais appareiller avant le jour, le 18, avec faible brise d'ouest, la houle au nord.

L'archipel de Houakel, dominé par la grande île de Houakel, se compose de plusieurs îles, îlots et rochers dans lesquels on trouve des mouillages pour tous les vents; mais ces mouillages, sans pilote, et avec les cartes si peu précises que l'on possède, ne peuvent être fréquentés sans danger par des navires d'un certain tirant d'eau. Il en est de même de la plupart des points de la côte d'Éthiopie que j'ai visités; ce n'est qu'avec une extrême prudence, la sonde en main, à très-petite vitesse et toujours prêt à mouiller, à changer de route ou à rétrograder, que j'ai conduit l'*Yémen* aux diverses stations de mon exploration. L'hydrographie complète et bien faite de l'archipel de Houakel seulement demanderait plusieurs mois de travail.

Le passage entre Dahlac et Houakel est suffisamment large et clair pour être fréquenté en sûreté, surtout par les bâtiments à vapeur pouvant faire une route directe. L'île Shummar, accore assez élevée, située à peu près à mi-chenal, plus rapprochée des îles Dahlac, devra recevoir un phare à grande portée, qui servira

aux navires venant du nord, comme à ceux venant du sud de la mer Rouge, et fréquentant la côte d'Éthiopie, Dissch, Adulis, Massouah.

Les habitants de Houakel comme ceux de Dahlac se livrent à la pêche des perles et de la nacre. Ils échangent leurs produits contre les grains dont ils ont besoin. Comme tous les riverains de l'Éthiopie, entre Massouah et Bab el-Mandeb, ils sont à peu près indépendants de fait et soumis à quelque ancien de la tribu. Population sociable, très-noire : langue mêlée de bédouin et de tigréen.

Louvoyé, sans beaucoup gagner, toute la journée du 18, la mer grosse. Pour ne pas perdre, je ne vais pas mouiller sous le vent des îles une seconde fois; je prends la bordée du large qui me permet de doubler les écueils au sud de Dahlac; mais le temps se gâte tout à fait, et je passe la nuit fort inquiet, à la cape sous les goëlettes et la machine, dérivant beaucoup. La sonde ne me donne pas le fond à quarante mètres. Je prends à minuit la bordée B. A. et je viens reconnaître au jour Ras-Morah; fond, dix mètres. En louvoyant très-près de terre, sonde en main, la mer est plus belle, nous gagnons. A cinq heures trente du soir, le 20, je viens mouiller à l'entrée de la baie d'Amphila, dans l'ouest de l'île Duramsur, par quinze mètres; sable, corail. Bon abri contre les vents du sud-est, ouvert au nord en grand; houle du large, qui semble nous présager un changement de temps.

Amphila (*Anti-Phila* de Strabon) aurait été une des colonies égyptiennes de la mer Rouge, échelonnées de Suez à Berbera. Aujourd'hui déserte, cette position ne me paraît pas destinée à être choisie pour y créer un nouveau point commercial.

De larges bandes de récifs bordent la côte, en rendent l'approche difficile, et tiennent les barques même mouillées loin du village pauvre et isolé que j'y vois encore. L'eau est éloignée ; on pêche la nacre dans les coraux de la baie; mais le sel, qui se trouve en grande quantité dans des lacs situés entre la côte et le pied des montagnes, constitue la principale ressource du pays. Ce sont ces caravanes de sel que nous avons rencontrées au cap Quoin, dans la baie d'Adulis. Il y a des troupeaux à Amphila et de nombreux chameaux.

Le territoire et la baie d'Amphila furent offerts par le prince Oubié au roi Louis-Philippe, en 1840. M. Guizot ne voulut pas élever un nuage de plus sur l'alliance, et la politique nationale fut sacrifiée à l'Angleterre. Une lettre de M. Guizot répondant à une demande d'explications de lord Palmerston par un abandon de toute prétention sur la côte d'Abyssinie et de la mer Rouge, fut traduite en ambara et colportée par les agents anglais dans toute l'Éthiopie. C'est alors que l'abouna Salama, le même qui aujourd'hui encore seconde et excite les persécutions de Théodoros contre les catholiques, fut envoyé d'Alexandrie par la propagande anglaise protestante.

A minuit, calme; en route à une heure du matin. La mer belle, je ne m'éloigne pas de la côte. La plage est basse et se relève en pente douce jusqu'au pied des montagnes sur une largeur de six milles. Les montagnes escarpées dessinent leurs silhouettes pittoresques à l'horizon. La plaine a l'aspect du désert. Des tourbillons de sable jaune, doré par le soleil, roulent du sud au nord et empêchent de rien distinguer dans la plaine.

Toute cette bande de territoire comprise entre la chaîne éthiopienne et la mer est occupée par des peuplades désignées sous le nom de Danakils, décomposées d'ailleurs en plusieurs tribus indépendantes entre elles. Les Danakils sont mulsumans. De Houakel à Amphila, on rencontre les Taltals et les Bédouins pasteurs; d'Amphila à Edd, ils prennent le nom de Dumohita. Ils habitent des grottes au pied des montagnes; d'Edd à Ras-Billaut, Taltals, Danakils, Bédouins, Kabiles, la plupart pasteurs nomades. De Ras-Billaut, en suivant la côte jusqu'au Ras-Syein, pour entrer dans l'océan Indien, vers Tedjoura, Zeylah et Berbera, on arrive aux Adals ou Adels, tribus les plus inhospitalières de la côte orientale d'Afrique.

De Tedjoura au cap Guardafui, on rencontre la tribu des Somalis, en général braves gens, empressés à nouer des relations avec les Européens. Il y en a plusieurs milliers à Aden, dont les Anglais se louent beaucoup. Ils sont marins; les Danakils ne le sont pas.

On ne trouve pas une barque de Massouah à Bab el-Mandeb appartenant aux riverains. Toute cette côte est de fait indépendante, quoiqu'elle relève en droit des souverains de l'Éthiopie; mais il y a entre l'autorité du souverain et eux une longue distance, et une chaîne de montagnes escarpées et dangereuses, qui forme une sorte de barrière infranchissable.

Le temps est tout à fait beau, la mer calme; mais notre machine ne donne à l'*Yémen*, pourtant très-allégé, que trois nœuds de vitesse.

Dans la journée du 22, le vent fraîchit au sud-est droit debout; je vais mouiller sous le cap Haycok, à dix milles au sud d'Edd. On est passablement abrité du sud-est, le vent régnant de la saison. La houle est du nord et annonce du vent prochain de cette partie; la mer brise à la plage et rend la communication difficile. Je débarque cependant avec ma baleinière en la faisant haler à terre dans le brisant, sur un sable fin.

L'aspect du pays est volcanique et présente une suite de soulèvements coniques, inégaux en hauteur, mais de forme semblable, composés de trachyte noir et brun d'un aspect remarquable et bizarre. La plaine sablonneuse en est semée; j'en compte vingt-deux visibles du mouillage. Le plus élevé et le plus voisin de la plage porte le nom de Haycok, que je donne à la baie elle-même; cette baie, je le pense, n'a jamais été visitée par un bâtiment quelconque. Trois naturels viennent à bord; nous n'en pouvons tirer rien d'intéressant.

Je leur fais donner du biscuit qu'ils dévorent avec délices; ils en gardent un morceau pour un compagnon resté à terre. Je leur promets du tabac, s'ils veulent nous conduire aux puits d'eau douce qu'ils disent voisins du rivage. En effet, ils nous montrent à trois cents mètres de la mer des trous creusés à un mètre à peine, où l'on puise de l'eau légèrement saumâtre, mais buvable, surtout reposée et filtrée. Il n'y en a guère d'autre sur les rives de la mer Rouge. Le palmier nain d'Afrique se montre dans la plaine au milieu des sables et des laves. La trace des troupeaux est partout; mais pas d'habitation, sauf une hutte de berger, çà et là. Les chaînes des Taltals bornent l'horizon au sud-ouest.

Nous passons la nuit au mouillage. Les vents restant sud-est frais, je ne puis espérer de gagner au vent. J'appareille à la voile et je vais mouiller à Edd, à quinze milles environ, avec le détour obligé par les îlots qui séparent les deux mouillages.

Le mouillage de Edd est loin d'être bon. Ouvert en grand aux vents, de l'est au nord-ouest, on n'y est véritablement un peu abrité qu'avec les vents du sud-est. Les vents étant à l'est, nous avions la houle très-forte, et notre première ancre n'a pas tenu; la seconde a pris, fort heureusement, et nous sommes restés sur cinquante et vingt-cinq brasses de nos deux chaînes par un fond de six mètres, sable et corail, de très-mauvaise tenue. J'ai fait hâter les petites réparations de la machine pour appareiller dans la nuit.

Il est fâcheux qu'Edd n'offre pas un mouillage sûr. Il n'y a que des barques calant moins de deux mètres qui puissent s'abriter dans la crique voisine. Edd appartient à la maison Pastré de Marseille, qui l'a acheté de la Compagnie nanto-bordelaise, laquelle l'avait acheté d'une femme, Fathma, en possession de ce village et de son territoire.

Cette femme vit encore ; elle habitait dernièrement Hodeïda, sur la côte d'Arabie, mais elle est revenue récemment dans le pays, et elle y vit retirée, sans paraître regretter le marché qui l'a enrichie.

La possession d'Edd par les Français n'est pas contestée par les habitants, et les anciens qui nous ont fort bien accueillis à terre, nous ont demandé pourquoi nous n'en prenions pas possession effective; ils ont ajouté qu'ils le verraient avec plaisir, que les Anglais ne faisaient pas comme nous et qu'ils venaient de s'emparer de l'île de Disseh. Ce bruit ne m'étonne pas, il m'inquiète.

Edd parait compter une centaine de cases et six à huit cents habitants, moins misérables que le reste de la côte. Ils sont mieux vêtus et paraissent très-hospitaliers. Ils affirment, mais je ne sais si c'est une flatterie, — les Abyssins y excellent, — que la population augmente depuis qu'on sait que le pays est à la France, et qu'on a l'espoir d'y voir un établissement français. Je le croirais volontiers, et je ne mets pas en doute que nous verrons le commerce entier de cette côte venir

se grouper autour de notre pavillon, dès qu'il sera solidement planté sur un point quelconque de l'Éthiopie.

Je répète qu'il est très-facheux que le mouillage de Edd soit si mauvais. L'eau y est saumâtre, mais très-buvable pour qui connaît les eaux de la mer Rouge. On peut partout, je pense, les améliorer : en creusant plus loin du rivage et plus profondément, en laissant reposer le liquide, en le filtrant et surtout en construisant des citernes que l'on remplirait à la saison des pluies. Les montagnes envoient à cette époque vers la mer des torrents qu'il suffirait de diriger pour recueillir les eaux, et l'on en aurait une abondante réserve.

Edd est riche en troupeaux, m'a-t-on dit, quoique les pâturages m'aient paru fort maigres. Mais quand on voit de quoi se nourrissent, sur ces côtes, bêtes et gens, on ne s'étonne plus de rien. Le poisson y est une grande ressource ; il foisonne, et il est excellent.

Il y aurait à Edd trois cent mille têtes de bétail. Ils vendraient douze mille peaux par an, ce qui suppose une grande consommation de viande. Ils font du beurre pour Aden et Hodeïda. Ils chassent l'autruche à dromadaire. Ils n'ont pas de fusils ; des lances, des boucliers, des poignards ou des sabres courbes. Tous ces fers sont mauvais.

Ils récoltent aussi de la myrrhe qu'ils vendent à la foire de Berbera. Les hommes font des nattes grossières pour couvrir les cases, et des cordes pour charger

les chameaux ou lier les fardeaux, avec l'écorce du palmier nain, très-commun sur cette plage.

Le mimosa y est moins beau qu'à Adulis. Ils ne cultivent aucun grain; le doura leur vient par les barques ou par les caravanes d'échange de l'Abyssinie.

Les offres faites par la maison Pastré au gouvernement français méritent d'être sérieusement examinées. Le mouillage d'Haycok, voisin d'Edd, et que j'ai signalé plus haut, n'est pas connu; il serait susceptible d'amélioration à peu de frais, et fait partie du territoire concédé. Les îles de la baie concourraient à sa défense. Enfin Edd est bien placé pour recevoir un dépôt de charbon, presque à la sortie de la mer Rouge.

Le 24, à quatre heures du soir, la brise tombe. Allumé les feux, appareillé, la brise se fait au nord-est, voile et vapeur, en route, calme; le 25, au jour, passé entre les îlots et les dangers à l'ouest d'Harnisch et ces îles. Les îles Harnisch et l'île Djebel-Zoogur sont élevées et volcaniques, le brassiage est très-grand tout près d'elle. Je fais sonder à la main, jusqu'à quarante mètres, sans trouver fond. Il y a mouillage d'abri suivant la mousson au sud et au nord par vingt-cinq brasses. L'*Yémen* y a relâché sans moi à un précédent voyage. Les trois îlots à l'ouest sont élevés et remarquables; celui du milieu est un cône aplati très-régulier. (L'*Alma* s'est perdu sur l'îlot sud des Harnisch.)

Le 25, le temps est brumeux, la brise se fait au nord-

nord-ouest. Eteint les feux ; route sur Périm, avec l'intention de passer le détroit de nuit par la grande passe.

Nous ne filons que cinq nœuds, nous devrions en filer sept à huit. Nous venons d'un quart sur tribord à neuf heures du soir, pour écarter un peu Périm. A minuit on voit la terre. Deux pics assez élevés pris pour Périm par le capitaine Guiraud ; mais un instant après, je vois la terre très-près par tribord.

Il est évident que nous avons donné dans la petite passe ; il n'y a pas à reculer, mais à éviter les dangers des deux bords : le banc au nord-est de Périm, et l'écueil dangereux de Fisher-Man, qui s'étend à trois milles de Bab el-Mandeb.

Je fais rentrer les bonnettes, poser les feux ; le capitaine Guiraud, sur le petit hunier, veille les brisants ; nous passons en tenant le milieu du chenal. Périm a bien deux hauteurs, mais sans saillie apparente de nuit ; c'est une île basse. A une heure trente, route au sud-ouest.

Le 26, route le long de la côte à bonne distance. Pluie, vents de nord-est.

Le 27, au jour, reconnu Aden. Mouillé à huit heures du matin au fond de la baie.

La *Cordelière*, portant le guidon du capitaine de Langle, commandant la division nationale des côtes orientales d'Afrique, est au mouillage à Aden depuis un mois. Elle va à Zanzibar porter M. Derchi, consul de France. Elle n'a pas l'ordre d'entrer dans la mer

Rouge. Elle n'est pas informée de ma présence dans cette mer.

Toutes mes communications avec le commandant de Langle sont donc officieuses et confidentielles. Cet officier est pénétré comme moi des dangers d'arriver au percement de Suez sans avoir rien préparé de l'autre côté de la Méditerranée pour tirer parti de ce grand événement politique et commercial. Les Anglais se sont assuré dès longtemps les meilleures positions, et surveillent d'un œil jaloux tous nos mouvements.

M. de Langle a fait une enquête sur la mort de M. Lambert, à Zeylah, l'année dernière; il m'en communique le résultat.

Cet agent, d'un zèle un peu ardent, mais à coup sûr patriotique, est mort assassiné.

L'enquête anglaise a établi qu'il s'était noyé; l'enquête sérieuse, celle des naturels du pays, celle de ses domestiques et d'un marin survivant, ont prouvé qu'il avait été frappé par des mains vendues au prix de quatre cents talari (2,000 francs); qui les a payés? On sait cependant qui les a reçus. Il est regrettable que M. de Langle n'ait pas reçu l'ordre de se faire livrer les coupables ou de brûler Zeylah.

Le chef de Zeylah, Scheir-Markie, est un des signataires des ventes d'îles et du traité conclu entre la Compagnie des Indes et différents chefs somalis et adals en 1856; c'est le point de départ d'un établissement sur cette côte, dont la pensée remonte à l'am-

bassade du capitaine Harris au Choa, ambassade qui n'eut pas de résultats sérieux. Mais le but qui l'inspira n'est pas abandonné : il consiste à faire diriger un courant commercial de l'Éthiopie hors de la mer Rouge, par le Choa et la vallée de l'Aouache en communication avec le Nil Bleu et les montagnes de la Lune, le Kordofan, le Darfour, et tous les pays d'Afrique qui produisent la gomme, l'or, l'ivoire, le musc, l'encens, la myrrhe.

Le port franc d'Aden, entrepôt des marchandises de l'Inde, à huit jours de Bombay, des marchandises anglaises, par Suez, dont il est à six jours, inonderait l'Afrique orientale de ses produits, envahirait l'Éthiopie; et l'influence anglaise établie commercialement et militairement sur les deux côtes d'Asie et d'Afrique, de la mer Rouge et de l'océan Indien, ferait échec à l'Europe, en particulier à la France, qui tend naturellement à propager sa propre influence en Afrique par l'Algérie, les États barbaresques et l'Égypte.

Avec une habileté qui ne trompe personne, l'Angleterre fait faire ou laisse faire par la Compagnie des Indes toutes ces acquisitions extralégales, tous ces marchés occultes qu'elle peut au besoin nier ou rompre, mais qu'elle consacre lorsque le temps a passé par-dessus; la possession semble admise en fait, sinon en droit, et l'Europe inattentive, ou occupée ailleurs, ferme les yeux de gré ou de force.

Une publication officielle de Bombay constate, en

1859, la possession définitive de Périm, en rappelant qu'en 1799 les Anglais l'ont déjà occupée, puis évacuée.

M. Playfair, le sous-gouverneur d'Aden, m'a affirmé que le phare serait allumé dans deux ou trois mois. J'irai voir à Périm même. Il m'a dit aussi qu'il n'y avait pas de canons, mais j'en ai compté quarante dans un parc à Aden, qui n'attendent qu'un bon placement.

La Compagnie des Indes a acheté les îles Muscha et deux autres îles, à l'entrée du golfe de Goobut-Kharah ; mais elle ne les occupe pas. Elle a bien soin de constater ce marché dans la publication officielle de Bombay (*New Bombay governor Words*).

Elle attendra le moment d'occuper.

L'Angleterre nous montre ce que nous avons à faire et comment nous devons nous y prendre. Rien n'est moins difficile, et cela peut se résumer en un seul mot : *Oser*.

Visité à Aden les travaux de fortifications, achevés du côté de l'isthme, pour protéger la presqu'île contre les Arabes, avec lesquels les Anglais sont loin de vivre en paix après vingt-deux ans d'occupation. Le fanatisme des descendants du Prophète n'a rien perdu de son ardeur. Les sultans voisins d'Aden traitent, et ils semblent se soumettre au fait accompli, toutes les fois que les Anglais, par une expédition et un blocus, leur démontrent la supériorité européenne ; mais ils rom-

pent les traités, cessent leurs relations, commettent des hostilités presque périodiquement, chaque fois que les Anglais se relâchent de leurs précautions et de leur surveillance.

On a découvert, il y a trois ans, des citernes à ciel ouvert disposées dans les montagnes à l'ouest de la ville; on les remet en état; elles sont évidemment romaines et contiendront de l'eau pour cinq ans, assure-t-on, après deux heures de pluie d'orage. Le 5 mai 1859, un de ces orages, *après huit ans de sécheresse*, a enlevé tout un village : soixante-dix personnes y ont péri.

La garnison d'Aden se compose de quatre à cinq cents Européens (59e de la Reine) et de mille cipayes (29e du Bengale). Au sommet du pic culminant de la presqu'île, s'élève un mât de signaux. Un coup de canon annonce chaque navire à l'horizon; un pavillon distinct complète l'information.

Les transports de charbon pour la Compagnie Péninsulaire font le principal mouvement du port d'Aden. Nous avons un marché avec cette compagnie pour notre marine militaire, moyennant 20 pour 100 au-dessus du prix de revient « rendu à bord ».

Les bœufs coûtent vingt à vingt-cinq francs, les moutons six à sept francs, l'eau distillée quatorze francs le tonneau.

L'eau saumâtre des puits est très-mauvaise.

On peut s'y procurer du riz, des pommes de terre,

du café moka et quelques productions de l'Inde, le tout fort cher. Les Banians et les Parsis sont en possession de tout le commerce : les Somalis fournissent les journaliers et les domestiques; on en est très-content. C'est une belle et bonne population.

Il y a à Aden un préfet apostolique, M. Jouvenal, prêtre espagnol, et une église catholique très-convenable.

Je suis allé avec le commandant de Langle rendre visite au gouverneur d'Aden, le brigadier Coghlan, qui porte le titre de *political agent*.

Il m'a parlé d'Adulis et des eaux chaudes d'Atsfé, sans faire aucune allusion à mon voyage; nous sommes restés dans les termes généraux de politesse. Il m'a permis d'emporter à bord une écuelle de cuivre, gravée en caractères phénico-hymiarites d'une haute antiquité. L'abbé a cru y reconnaître un zodiaque à l'extérieur et le nom de l'auteur à l'intérieur.

J'ai prié le gouverneur de m'envoyer une copie photographiée; il me l'a promis.

Le *Lady-Canning* est reparti pour la mer Rouge avant mon arrivée.

J'ai écrit au ministre en lui adressant le traité avec Négoussié; j'ai mis mes dépêches sous double enveloppe, en priant M. de Langle d'en mettre une troisième contre-signée de lui à l'adresse du consul général à Alexandrie; le tout est parti par le courrier à six heures du matin, 5 mars 1860.

J'ai appareillé à la voile à dix heures le même jour. Passé à poupe de la *Cordelière*, qui attend un autre courrier.

Le port d'Aden est vaste et bien abrité, mais il manque de profondeur pour les grands navires. La *Cordelière*, calant dix-sept pieds, était mouillée par vingt et un pieds très en dehors; les vaisseaux seraient exposés à la mer du sud au sud-est et au sud-ouest. Les charbonniers, avant de s'approcher des dépôts, doivent décharger une partie de leur charbon en dehors du feu flottant. Mouillé à Stenner-Point.

Le développement de la presqu'île d'Aden demandera vingt mille hommes pour la défendre en cas d'attaque sérieuse. Il faut être maître de la mer pour garder cette position.

Les Anglais cherchent autre chose.

Route avec beau temps pour Berbera, le 5 et le 6. Les courants nous ont portés de treize milles au sud-ouest en vingt-quatre heures.

Mouillé dans le port de Berbera, le 7, à quatre heures du soir, par six brasses; sable, vase, entièrement abrité à un demi-mille de la plage.

Nous sommes sortis d'Aden sans pilote, quoiqu'il eût été payé d'avance, peut-être *parce que*..... Je l'ai dit en passant au commandant de Langle.

Le port de Berbera est un des meilleurs que je connaisse, probablement le meilleur de la côte nord-est d'Afrique.

J'ai voulu le visiter pour cette raison; et parce que la grande foire s'y tenait à ce moment, j'y pouvais puiser des renseignements commerciaux d'un certain intérêt. Sous ce dernier rapport, j'ai trouvé la vérité au-dessous de ce qu'on m'avait dit; la foire n'a pas le développement qu'on lui attribue.

Vingt-cinq boutres arabes de trente à cent cinquante tonneaux se trouvaient dans le port, la plupart venus avec des Banians de l'Inde anglaise, quelques-uns de l'Yémen et de l'Hedjaz. Mais les grandes caravanes de l'intérieur de l'Afrique manquaient encore, et l'on doutait de leur arrivée, à cause des guerres qui rendent les routes peu sûres : il y a une caravane sur trois pillée en chemin. Souvent la plus forte pille la plus faible. Dernièrement, une caravane a annoncé avoir rencontré en route une autre caravane morte tout entière sur la route, chameaux et chameliers. Est-ce de faim ou de soif? Est-ce un conte? Les marchandises étaient intactes, la caravane s'en est emparée et les a vendues comme siennes.

J'ai visité le vaste camp de Berbera, assis sur une dune en pente douce descendant vers la mer au fond du port. Environ huit à dix mille Africains et Asiatiques de toutes nuances y sont établis sous des huttes bien bâties, rondes, couvertes de nattes ou de peaux, avec une palissade de branches de mimosa pour entourage.

Il y a dans ce pêle-mêle une curieuse étude de races à faire en peu d'instants. Les Somalis sont les plus

nombreux, ce sont les indigènes. Leurs mœurs sont douces, leur caractère gai, leurs formes superbes. Les femmes sont grandes, cambrées, marchent avec une élégance rare; leur couleur est bronze florentin foncé, leurs cheveux sont moins crépus que ceux des nègres de la côte occidentale. Quoique musulmanes, elles ne sont pas voilées; elles sont bien vêtues et portent de beaux bijoux en argent travaillé avec assez d'art, des colliers et des bracelets d'ambre et de verroteries. Elles nous regardent avec une curiosité étonnée, sans se hasarder à approcher. Les enfants poussent des cris de frayeur et se cachent. Les animaux mêmes semblent suivre d'un regard inquiet ces hommes blancs auxquels ils ne sont pas accoutumés. Quand je dis blancs, c'est relatif, car nous sommes tous tournés au noir, au jaune et au rouge depuis trois mois.

Les hommes sont magnifiques, drapés dans leurs toiles blanches, les bras et le torse en partie nus, armés de la lance et d'un petit bouclier de buffle ou de rhinocéros, le poignard dans sa gaîne à la ceinture, la tête nue, les cheveux tressés en petites nattes, séparés par une raie au milieu de la tête, les traits presque caucasiens, le regard ouvert, les dents d'ivoire, riantes. Ils nageaient le long du bord avant que nous fussions mouillés, ils nous prenaient d'assaut dix minutes après. J'ai dû faire placer des factionnaires armés pour arrêter cette invasion; elle venait, du reste, d'une bonne intention.

Il est d'usage, à Berbera, que chaque étranger, en arrivant, se place, moyennant un cadeau, sous la protection d'un chef des Somalis qui, dès lors, répond de lui, le guide, le promène, l'escorte dans les marchés comme dans les chasses. C'est son ombre, son cicerone, son cawas.

Un des premiers venus à bord m'a présenté deux certificats de MM. Méquet et Lambert en 1858. Cette recommandation a fixé mon choix, non sans exciter la jalousie et les récriminations des rivaux, et j'ai dû les faire embarquer tous, ou replonger à l'eau, pour éviter un conflit sur le pont. Tous ces grands gaillards avaient des armes et criaient à la fois. Dès ce moment, j'ai fait placer des sentinelles armées, les carabines et les revolvers chargés, avec ordre de ne plus laisser accoster les canots ni les nageurs sans ordre.

Nos deux abanes (*cautions*) s'appellent Abdi-Saïd et Djama-Hassan. Ce dernier est un des plus beaux gaillards qu'on puisse voir; avec une plume blanche d'autruche fixée dans les cheveux, il était superbe. Rieur et bon enfant, il secouait les passants pour me faire faire place au milieu des curieux, de façon à leur ôter l'envie de résister.

Les Arabes de l'Yémen, plus noirs, se faisaient remarquer par leur allure plus grave; ils veulent tous descendre du Prophète.

Les Banians hindous, à la peau jaune citron, aux yeux ternes, à la barbe rare, ont cet air humble et

triste que l'on prête volontiers aux races abâtardies. En ayant l'air d'être les serviteurs de tout le monde, ils trompent les plus habiles. Ce sont les maîtres du commerce de l'océan Indien. Ils passent pour en remontrer aux Juifs et aux Chinois eux-mêmes.

Les Abyssins étaient rares; leurs traits réguliers et leurs armes les eussent fait reconnaître.

Les Gallas et les Adals, les plus féroces tribus de l'Afrique orientale, ont l'aspect farouche et hostile du caractère qu'on leur prête. On ne traverse leur pays qu'au péril de la vie. Le capitaine Harris, escorté de quarante soldats anglais, y perdit trois sentinelles assassinées. M. Rochet d'Héricourt ne passa qu'avec la protection déclarée de Sahlé-Sahlassée, roi de Choa. Les missionnaires n'osent pas séjourner chez eux, et, en 1855, à Berbera même, un officier anglais fut assassiné, quelques jours après la fin de la foire, au milieu d'une expédition anglaise d'Aden, commandée par le lieutenant Burton.

Les Anglais en profitèrent pour conclure une sorte de traité de commerce avec les Somalis, et stipuler qu'un agent anglais résiderait à Berbera pendant la foire.

Cet agent est venu me rendre visite; il se nomme M. Charles Wertendorp, de Bombay. Il fait le commerce et m'a donné des renseignements. Il est le seul blanc à Berbera cette année.

L'eau des puits de Berbera est saumâtre, mais potable; elle est à cinq cents pas du rivage.

Le poisson est abondant; j'ai acheté pour un shilling un énorme thazard qui pesait au moins cinquante livres, et qui a fourni deux repas à tout l'équipage. Nous avons pris deux belles dorades à l'entrée de la baie.

Les bœufs coûtent de 15 à 20 francs ; les moutons, de 1 fr. 50 c. à 2 fr. 50 c. ; les peaux de bœuf grandes, 7 roupies les vingt. La gomme, l'encens, la myrrhe et l'ivoire ont augmenté; les plumes d'autruche sont fort chères; le café du Naréa n'est pas arrivé. On évalue en moyenne à dix millions de francs la valeur des échanges qui se font à Berbera, de janvier en avril. Je crois que c'est exagéré.

Le chef de Zeylah, Scheir-Markie, a essayé de monopoliser le commerce de Berbera ; il a fait bâtir des tours en maçonnerie sur les bords de la rade, mais elles ont été détruites par les Somalis, et on en voit les ruines. Les Somalis, divisés en six tribus principales, constituent une espèce de république fédérative.

Ils se mettent facilement d'accord pour battre ou chasser l'étranger, comme ennemi commun, ou pour l'exploiter comme une proie appartenant à tous; mais ils se rattrapent ensuite et se font la guerre entre eux pour n'en pas perdre l'habitude. Ainsi, les gens que j'avais fait mettre hors du bord à notre arrivée, je l'ai su depuis, sont en vendetta entre eux à propos des Banians de Berbera qui ont changé d'*abanes*. Cette année, les nouveaux étant allés les chercher à

Aden, contrairement aux usages, les anciens ont réclamé leur droit, et la querelle est pendante. Tous les gens du même bouclier prennent parti : ce sont les clans, c'est la féodalité.

Une avarie dans la machine est venue, bien mal à propos, retarder notre marche déjà si lente; le calme survenant, j'atteins à grand'peine, dans la soirée du 10, le petit groupe des iles Muscha, où je fais mouiller à la nuit, après avoir sondé moi-même dans ma baleinière, devant l'*Yémen*, sur les bancs de corail dont ces îles sont entourées.

L'hydrographie de ces iles n'a jamais été faite, que je sache, et quoique les Anglais prétendent les avoir achetées en 1840, ils ne les ont jamais occupées. Après les avoir visitées, j'ai reconnu par moi-même qu'elles n'ont aucune valeur propre. Il est difficile de ne pas voir dans cette acquisition vraie ou fausse une suite de l'idée qui préside à la politique anglaise dans ces parages : occuper toutes les voies de navigation et de commerce, en vue du percement de Suez et des relations progressives de l'avenir avec l'Afrique orientale. Les îles Muscha ne sont rien, mais elles deviendront quelque chose, le jour possible où le courant commercial de Choa et des pays au sud-ouest de l'Ethiopie viendra se relier au grand courant du monde occidental à l'extrême Orient, passant par Bab el-Mandeb.

Le golfe de Goobut-Kharab pourra être un des débouchés de ce courant dans l'océan Indien; les Anglais se

sont assuré un pied dans ce golfe, les îles Muscha. De même, près de Zeylah, ils ont acquis, disent-ils, l'île d'Esvat, plus rapprochée de Berbera. Ces acquisitions sont-elles légales? Sont-elles reconnues de l'Europe? L'Europe n'y a pas pris garde, pas plus qu'à Périm, et elle voit ce qui en résulte. « Il est trop tard ! »

Toutes ces acquisitions sont faites, bien entendu, par l'honorable Compagnie des Indes. Le gouvernement de la Reine pourrait répondre : « Nous n'en savons rien, c'est possible, allez-y voir. » C'est ce qu'il fit pour Périm, le lendemain de la prise de possession et du fait accompli. Interrogez encore, et vous entendrez une autre réponse. Ils ont raison, et si je relève ces faits, ce n'est pas pour les blâmer, c'est pour engager mon pays à en faire autant. Mais ici il est trop tard, et les criques de Ras-Ali et de Ouano, qui n'ont aucune valeur comme ports, ne recevant que des barques, n'en ont plus, comme position politique et commerciale, qu'une très-amoindrie par la possession anglaise des îles Muscha, qui commandent la baie de Goobut-Kharah. Comme point maritime, ce golfe est mauvais; il présente partout, ou de trop grandes profondeurs d'eau, ou des bancs dangereux. Il n'y a que Berbera de vraiment bon entre Bab el-Mandeb et Guardafui.

Je suis allé à terre sur une des îles Muscha : coraux, madrépores, rare végétation, des soudes, des palétuviers entre ces îles, pas d'eau douce, une

barque arabe en réparation; une grande quantité d'échassiers, des pélicans; déniché deux aiglons; beaucoup de poissons, des requins; l'eau extrêmement transparente, les coraux entremêlés de fond de sable.

Appareillé le 11, à neuf heures du matin, à la voile; la visite de la machine n'est pas terminée. Calme et faible brise d'est dans la soirée. Nous restons sous voile en vue de terre toute la nuit. Je couche sur la dunette; vers quatre heures du matin la brise se fait, la machine est prête à marcher. Je fais mettre le cap sur le village de Tedjoura, où nous mouillons à huit heures, le 12.

Ce mouillage n'est qu'un plateau en pleine côte, de trente à quarante mètres de profondeur, sur un espace d'un demi-mille carré environ, bordé d'un récif madréporique sur lequel il n'y a que *deux* mètres d'eau. — Du côté du large, au sud, le plateau passe brusquement de quarante mètres à cent; c'est un mouillage de beau temps seulement. Il faut y affourcher ou faire ce que j'ai fait, envoyer une ancre à jet avec une aussière sur l'écueil, qui reste à l'ouest de l'ancre mouillée dans l'est. Nous faisons un croquis du mouillage. Sa position a été déterminée par M. Jehenne sur la *Prévoyante*. — Marée irrégulière.

Abou-Baker vient à bord. Ce chef est l'ami de M. Lambert, l'agent consulaire français à Aden, mort l'année dernière; il me confirme tous les détails qui rendent, à mes yeux, l'assassinat beaucoup plus

probable que le naufrage. Je donne l'ordre à M. Sapéto de les écrire sous sa dictée. C'est ce même Abou-Baker qui a fait offrir, par M. Lambert, de céder à la France les ports de Ras-Ali et de Ouano, situés dans l'est de Tedjoura.

Il convient avec moi que Ras-Ali n'est qu'une crique sans valeur, et que Ouano, quoique moins insignifiant, ne vaut pas grand'chose. Ce qui manque sur cette côte, c'est un port. Je lui fais subir un long interrogatoire qui peut se résumer comme suit : Tedjoura est un territoire indépendant, gouverné patriarcalement par un chef héréditaire qui a le titre de sultan. Ce territoire, habité par des Danakils, de mœurs douces, ne relève en fait de personne, puisqu'il ne paye aucun tribut; en droit, il ne reconnaîtrait que le roi d'Éthiopie. Tout le commerce se fait avec les trois royaumes de ce pays : Choa, Amhara et Tigré, mais particulièrement avec le Choa.

Les caravanes chargées mettent cinquante jours à venir d'Ankober, capitale du Choa, à Tedjoura; les caravanes légères, moitié moins. Il en était venu une la veille en vingt-cinq jours, avec des esclaves gallas et abyssins.

Les esclaves sont le principal commerce de Tedjoura, en transit. Ils sont embarqués pour l'Yémen et l'Hedjaz sur des boutres qui les débarquent à Hodeïda et à Djeddah. Ces esclaves des deux sexes ont de dix à douze ans et se vendent de cinquante à cent talari.

Les jeunes filles d'Abyssinie sont très-recherchées pour les harems d'Arabie.

Les eunuques viennent des Gallas. Les vaincus, dans leurs guerres barbares, sont impitoyablement mutilés, et, chose remarquable, il est fort rare que la mort suive ces atroces et complètes mutilations.

Les caravanes apportent de Tedjoura du café de Naréa, du doura et des peaux d'Abyssinie, des plumes d'autruche, de la gomme, du musc, de l'encens et de la myrrhe récoltés dans le pays des Adals et aux environs. Ils ne cultivent pas. Des troupeaux et des chameaux constituent, avec les barques, la richesse de Tedjoura; le commerce des esclaves est évidemment très-lucratif; le courtage est d'un quart par tête sur le prix de vente en Arabie. Le transport est aux frais de l'expéditeur; un boutre en porte cent ou à peu près; les esclaves sont traités avec beaucoup de douceur.

Les chefs (Sultan-Mohammed et Abou-Baker) se sont informés avec inquiétude s'il était vrai que le Sultan de Constantinople eût défendu le commerce des esclaves dans la mer Rouge. Sur ma réponse affirmative, ils se sont déclarés ruinés si les Anglais faisaient la visite de leurs barques. Le résultat sera que le transit des esclaves d'Afrique en Asie se déplacera sans cesse; les points de départ seront pris de préférence dans la mer Rouge, afin d'éviter le canal de Périm, et les points d'arrivée en Arabie seront en pleine côte; mais je ne crois pas que l'Empire ottoman veuille

bien sérieusement l'exécution de cette mesure, concession à l'Angleterre et nullement le résultat d'un sentiment moral ou religieux.

L'esclave dans le pays de l'Islam ne ressemble en rien aux esclaves des colonies européennes du nouveau monde; il fait partie de la famille du maître, et le Koran le protége contre l'abus du pouvoir. Les Anglais, pour empêcher le passage d'un bord à l'autre de la mer Rouge, passage qui peut se faire en une nuit de bon vent dans certains endroits et en cachant les barques dans les écueils si fréquents sur les deux rives, devront avoir des croiseurs nombreux et actifs. Que feront-ils des esclaves délivrés? Des citoyens d'Aden ou des pionniers sur Périm? On fera bien d'y veiller.

L'occasion me semble extrêmement favorable pour traiter avec les chefs de Tedjoura de l'émigration pour la Réunion; mais il faut que ces opérations soient faites par des agents du gouvernement, responsables et sévèrement contrôlés par le commandant de la station navale.

Je crois qu'il est préférable de suivre la voie que j'ai ouverte en traitant avec Négoussié. Il n'y a rien là qui ressemble à la traite; c'est un contrat véritable entre le maître et l'engagé, fait en connaissance de cause.

Dans la soirée, Sultan Mohammed voulant me parler en particulier, nous nous rejoignons au bord de la

mer, Sultan Abou-Baker, le fils du Sultan, le frère d'Abou-Baker, M. Sapéto et moi. Les chefs me renouvellent les offres transmises par M. Lambert.

Ils me disent que les Anglais leur ont offert, il y a trois ans, une somme considérable pour planter leur pavillon à Tedjoura (est-ce vrai?), et qu'ils sentent bien que si la France ne les soutient pas, ils succomberont. Ils sont en butte aux rivalités de Zeylah et de Berbera, et le pacha d'Hodeïda les persécute à l'instigation des Anglais, pour les forcer à s'appuyer sur Aden, qui étend partout son influence. Ils sont prêts, disent-ils, à accorder à la France ce qu'ils refusent à l'Angleterre.

Je leur fais observer que les ports de leur côte, y compris Tedjoura, sont impraticables pour des navires de moyen tonnage, que la France ne cherche pas à acquérir des territoires, mais à nouer des relations d'amitié et de commerce avec les peuples de l'Afrique orientale.

Je lève la séance en demandant un pilote pour aller le lendemain visiter le Goobut-Kharah. Il est dix heures du soir, je veux appareiller avant le jour.

Sultan Mohammed est un vieillard; il a l'air de régner, mais c'est Abou-Baker qui gouverne. Je lui demande son âge, il me répond : « Dieu le sait! » mais lui l'a oublié. Les cases sont propres, il y a des nattes et des tapis. On nous offre d'excellent café, du pur naréa, supérieur au moka. Nous achetons des plumes d'autruche à la livre, à raison de 150 francs

choisies et de 30 francs mêlées. Je découvre un vieux bouclier du temps des croisades et je l'achète, des poignards et des lances fabriqués dans le pays.

Je vais voir travailler l'armurier-forgeron, entouré de ses pratiques faisant aiguiser leurs fers. Ces gens-là passent leur vie à se larder de coups de lance; ils sont couverts de cicatrices. Ils ont d'ailleurs l'air fort gai, et sont polis avec les étrangers quand ils ne les pillent pas. Rochet d'Héricourt n'a pas à se louer des habitants de Tedjoura.

J'appareille à cinq heures du matin avec voile et vapeur; la brise d'est se fait, stoppé, route à la voile; passé devant le village d'Ambaleo, longé la côte des Adals, mouillé à onze heures du matin dans le sud-ouest de l'île Mel-Heuni, qui forme avec la côte des Somalis et le cap Gherro un excellent mouillage.

Les pilotes refusent de nous faire entrer dans le Goobut-Kharah, en affirmant qu'il n'y a pas d'eau pour l'*Yémen*. Je vais sonder dans ma baleinière malgré une très-grosse mer et un courant de foudre; je trouve dix mètres pour le plus petit fond dans la grande passe. Le temps se gâte, vent de nord-est.

Le vent de nord-est qui continue de souffler grand frais m'empêche d'appareiller, et me décide à ne pas entrer dans le Goobut-Kharah avec l'*Yémen* dans la crainte d'y être bloqué. Une avarie de machine pourrait m'y retenir avec les vents de nord-est pendant plusieurs jours. J'y vais dans ma baleinière sonder et

dessiner. La chaloupe, avec le capitaine Guiraud et le docteur, va explorer d'autres points. Je fais un croquis du mouillage de Mel-Heuni.

Les pilotes nous préviennent que la tribu voisine des Aïssa passe pour très-féroce. Ils ont assassiné, il y a trois ans, l'équipage d'une barque arabe, en venant la nuit à la nage le surprendre au mouillage. Deux hommes sur huit parvinrent à s'échapper et arrivèrent à Tedjoura. On voit sur l'île Mel-Heuni le tombeau des malheureuses victimes, dont les ossements blanchis sont à peine couverts. On ne peut pas creuser dans le trachyte; les corps sont placés sur le sol et sous un amas de pierres et de laves. Je donne l'ordre de ne descendre qu'armés, de mouiller les embarcations et de laisser une carabine à l'homme de garde au canot. Nous n'apercevons pas une trace récente d'hommes, mais le pas du lion à chaque instant.

Rien n'est plus désolé et plus triste que l'aspect de ce pays. Des volcans éteints, déchirés, écroulés, le pied dans la mer et minés par les vagues; quelques plages de sable, laissant percer les têtes de roches et les laves séculaires; à peine un mimosa épineux, une touffe de joncs brûlés çà et là sur la pente des ravins, et, sur cette nature morte et déserte, une couleur noire ou brune répandant la plus morne uniformité. Des nègres farouches et le lion solitaire sont bien les hôtes dignes de lui. Heureusement il y a la mer, la mer bleue et transparente à des profondeurs inouïes, et il y

a l'*Yémen,* notre petit navire, qui s'y balance et s'y mire, calme et tranquille, sous son pavillon qui nous rappelle la patrie et qui vient sans cesse se placer sous notre crayon, comme un encouragement à nos études, un but à nos efforts et à nos peines.

Je vais sonder trois fois les passes des deux côtés de l'île Sazel; la mer et le courant y sont par moments dangereux : la troisième fois, j'y vais seul.

Dans la nuit, une barque envoyée par Abou-Baker vient mouiller auprès de nous et nous apprend qu'inquiet de ne pas nous voir revenir, il est allé jusqu'au fond du golfe, à mule, et a envoyé Hassan-Ali dans la barque à notre recherche. Le vent mollit; nous allumons les feux à deux heures du matin, et nous appareillons à trois heures.

Mouillé à Tedjoura à neuf heures du matin. Je suis pris d'une violente douleur rhumatismale articulaire dans l'épaule et tout le bras gauche; il m'est impossible de m'habiller. Je fais mettre un matelas sur la dunette sous la tente, et j'y reçois la visite d'Abou-Baker. Je fais subir un interrogatoire minutieux à tous les gens de Tedjoura qui peuvent me donner des détails sur la mort de M. Lambert. Tous concordent et concluent à l'assassinat, en en expliquant les causes. Je rédige moi-même le procès-verbal de cette enquête, à laquelle assistent MM. de Bonsonge et de la Guéronnière, et M. Sapéto comme interprète. Sous cette impression et avec la conviction acquise pour moi que

M. Lambert a été assassiné avec la complicité du chef actuel de Zeylah, je ne vais pas dans ce port. Il me semble que le premier pavillon français qui s'y montrera devra commencer par tirer vengeance de ce meurtre, sous peine de voir notre nom déconsidéré parmi ces peuplades, qui ne croient qu'à la force, et pour qui la dette du sang doit se payer tôt ou tard. Il n'y a pas de prescription. Il ressort des dépositions des Somalis comme de celles des Adals que l'enquête anglaise a été illusoire. Le principal coupable, celui que la voix publique, même à Zeylah, accuse hautement, c'est Binmarkie, le protégé des Anglais, celui à qui a été concédé le droit de mettre un pavillon anglais sur ses boutres. Lui seul a été interrogé, pas un homme de l'équipage de la barque. On a écarté de l'enquête tous les amis de M. Lambert, tous ceux qui pouvaient mettre sur la voie de la vérité. Si nous avions eu un navire dans la mer Rouge, ce malheur ne serait pas arrivé. M. Lambert était aventureux, mais à bonne intention. Il espérait être soutenu ! Seul, il devait succomber.

Je reconnais à Abou-Baker une grande intelligence, une rare vivacité de conception ; mais je le crois aussi très-ambitieux ; on pourrait tirer bon parti de cet homme. Il parle l'amhara, le tigréen et l'arabe, et son amitié vraiment touchante pour ce pauvre M. Lambert fait l'éloge de son cœur. Lui et ses parents m'ont dit, en ôtant leurs turbans : « Depuis la mort de notre ami, nous n'avions plus porté qu'une calotte en signe de

deuil; c'est pour te faire honneur et en revoyant le pavillon français que nous avons repris nos turbans. »

Abou-Baker m'a fait présent de son bouclier en souvenir. J'ai distribué des talari, c'est le présent le mieux reçu de tous ces gens, grands et petits.

Je mentionne ici, seulement pour mémoire, un fait important qui m'a été révélé presque par hasard. Une montagne appelée Galéla, une vallée de vingt lieues de long sur huit de large, gisant du nord-est au sud-ouest et appelée Oucïmé, se voient derrière Tedjoura, à six heures de distance. Il serait curieux de savoir ce que cette vallée et cette montagne présentent d'intérêt aux yeux des indigènes, qui n'ont pas voulu nous y conduire. Un homme m'a promis, sous le secret et pour une bonne récompense, d'y aller et de m'en rapporter des nouvelles; il n'est pas revenu. D'après tous les indices et les suppositions, il y a là des trésors. Sont-ils connus? j'en ai peur.

Les voyageurs anglais, Burton et Speke, font demander par le gouverneur d'Aden le passage sur ce territoire. Les sultans de Tedjoura et de Raheïta ont refusé jusqu'à ce jour; mais les talari sont bien puissants!

L'isthme de Suez va faire trancher toutes ces questions en suspens et porter la pleine lumière sur les points les moins connus de la mer Rouge. Malheur à qui ne sera pas prêt pour prendre sa part du gâteau!

Je souffre de mon rhumatisme articulaire, que le doc-

teur Courbon traite avec l'ammoniaque et l'opium. Les nerfs sont dans un état d'irritation violente ; et je suis horriblement mal à bord, même en santé, à plus forte raison malade; enfin, patience! Je fais des efforts qui ne réussissent pas toujours pour ne pas crier, et surtout pour résister, en d'autres moments, à l'accablement de l'opium, qui me porte au cerveau sous une température de 35 à 40 degrés. C'est une vive contrariété qui domine de vraies souffrances. Néanmoins je donne l'ordre d'appareiller avant le jour, pour visiter avant la grande brise de midi les ports de Ras-Ali et de Ouano dans l'est de Tedjoura. Je garde à bord le pilote Buccon.

En route au petit jour, je vais stopper à l'entrée du port de Ras-Ali, situé à trois milles et demi à l'est de Tedjoura. Ce port n'est qu'une crique pour les barques arabes calant moins d'un mètre d'eau. Il faut franchir une barre pour être en dedans et à l'abri. Cet abri paraît bon ; en dehors, il y a mouillage pour de plus grands bâtiments, mais abrités seulement d'est. Avec les vents du sud-est et du sud-ouest, on doit être tourmenté par la mer. Je ne sais pas si la tenue y est bonne, je n'ai pas cru devoir y mouiller.

Le port de Ouano, situé à trois milles plus à l'est, en pleine côte entre deux bancs de corail, ne vaut pas mieux. C'est un mouillage-abri qu'on peut prendre avec un pilote, dans un cas de nécessité absolue, en avaries, mais ce n'est ni un port ni une rade. La côte

est abrupte, sans plage, et l'eau y est saumâtre. On n'y voit d'autre végétation que l'arbre à encens sur les hauteurs qui le dominent. Ouano ne devait pas m'arrêter plus que Ras-Ali. J'ai envoyé une embarcation déposer à terre Hassan-Ali qui m'avait accompagné jusque-là, et j'ai continué ma route.

J'ai fait longer la côte à petite distance jusqu'à Ras-Bir.

La plage est belle et se relève en pente douce par une plaine assez étendue jusqu'aux montagnes des Adals, qui se relient au système éthiopien par le Lasta et le pays des Taltals au nord, à l'ouest par la vallée de l'Aouache et le Choa, au nord-ouest par le vaste pays des Gallas.

Mon exploration du golfe Arabique, de Berbera à Ras-Bir, m'a laissé une idée très-nette de la valeur maritime et commerciale de cette partie de l'Afrique orientale.

Il n'y a là qu'un port bon et bien placé, c'est Berbera, et, comme conséquence forcée, il n'y a qu'un seul et grand courant commercial, c'est celui qui aboutit à Berbera. Il faudrait bien des efforts et des dépenses pour détourner ce courant sur un autre port qui n'existe pas et qu'on devrait créer. Ce n'est pas une raison pour renoncer à l'idée d'asseoir dans ces parages, sur un point choisi, une étape de paquebots..., si l'on ne trouve pas mieux dans la mer Rouge.

Mais je le répète, Berbera est un trop beau port pour qu'il ne tente pas bientôt quelque convoitise.

Les caravanes n'y viendront pas moins, quand elles seront sûres de rencontrer une police européenne, et les étrangers y viendront plus pour ce même motif.

On ne fait les affaires à Berbera qu'armé jusqu'aux dents, et les négociants qui ne sont pas d'humeur belliqueuse vont coucher toutes les nuits sur les barques par précaution.

Rien n'est plus curieux que ce trafic en plein soleil, et quel soleil! la lance au poing, le bouclier sur l'épaule, et la marchandise ou le talaro de l'autre main. Nos amis, nos abanes eux-mêmes nous avaient engagés à porter des armes apparentes en allant à terre, au milieu de cette foule curieuse où tout ce qui n'est pas ami est ennemi. Mais Berbera a de l'eau douce, le pays est sain, la montagne n'est pas loin où l'eau coule, et l'air en est rafraîchi.

Berbera a surtout un port excellent pour des vaisseaux de tout rang et de tout tirant d'eau. La population somalie est susceptible de s'apprivoiser. Le golfe de Goobut-Kharah est un entonnoir auquel la montagne Noire peut seule donner de l'intérêt, si elle en a par elle-même. Dans ce cas, Tedjoura serait le port naturel pour les propriétaires exploitants.

Au jour, j'ai reconnu les *Frères;* à neuf heures du matin, je suis entré dans le port de Périm, mouillant par treize mètres, sous le fort bâti au fond de la baie et prenant la passe en enfilade. Ayant fait hisser les couleurs françaises à la corne de l'*Yémen,* nous avons

vu le yacht anglais monter au mât de pavillon du fort.

Trop souffrant pour descendre, j'ai envoyé M. de Bonsonge à terre informer l'officier commandant que je venais en passant visiter le mouillage de Périm et lui offrir mes compliments. Le commandant, M. Moure, était absent (à Aden). C'est un officier de cipayes de la garnison qui a reçu M. de Bonsonge fort convenablement. Il lui a fait remarquer avec un empressement affecté qu'il n'y avait pas de canons, mais seulement des fusils de rempart. Bonsonge ne sachant pas l'anglais, et le cipaye ne sachant pas le français, la conversation n'a pu être bien intéressante. Toutefois, nous avons visité Périm en tous sens. Il y a des routes et des sentiers partout.

Le phare est en construction, j'ai marqué sa place sur le plan. Il a trente mètres de diamètre à la base, construit en roches basaltiques taillées d'échantillon; l'escalier à vis est commencé. Le nombre des travailleurs est limité par l'absence d'eau.

Il pourra bientôt être augmenté : l'appareil distillatoire va fonctionner très-prochainement. Il est placé dans la crique, fermée par une jetée au pied du fort. Il n'y a pas d'autre batterie en construction pour le moment.

Le fort actuel est un réduit en maçonnerie flanqué de tours carrées avec cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les casernes casematées. Les pavillons des offi-

ciers sont au premier étage, ouvrant sur la mer et le port par de larges fenêtres. Il n'y a pas de fossé, mais le fort s'appuie sur la falaise à pic, et de l'autre côté il est protégé par un remblai en pierres basaltiques, enlevées des fondations et du chemin de ronde.

Les routes ont été faites en enlevant la couche de roches mobiles qui couvre l'île entière et laisse à découvert une terre rougeâtre, mélangée de cendres et de décompositions de laves, basaltes, trachytes, qui forment l'île entière. Périm est plate; sa plus grande hauteur est de soixante-trois mètres. L'eau n'est pas potable.

L'île de Périm est mentionnée dans presque tous les auteurs anciens. Elle a été appelée Diodore, du nom d'un navigateur grec qui l'aurait le premier signalée, puis Mazum, qui est encore aujourd'hui son nom arabe, et enfin Périm.

En 1799, l'amiral anglais Blanket fut envoyé en croisière dans la mer Rouge pendant que les Français occupaient l'Égypte. La présidence de Bombay reçut à cette époque l'ordre d'occuper et de fortifier l'île de Périm, afin de commander le canal et d'empêcher toute communication entre l'ennemi et l'océan Indien par la mer Rouge. Au mois d'avril 1799, trois cents hommes de troupes européennes et indiennes, sous les ordres du lieutenant-colonel Murray, nommé commissaire politique dans la mer Rouge, débarquèrent le 3 mai sur Périm, qui, n'étant réclamée par personne

et n'étant considérée comme appartenant légitimement à aucun gouvernement, fut déclarée possession anglaise, au nom de la Compagnie des Indes orientales.

Jusqu'au 1er septembre suivant, les troupes restèrent en possession de l'île; mais reconnaissant, après ample exploration, que l'île ne contenait pas d'eau douce, et que les détroits n'étaient pas commandés par les batteries de Périm, le colonel Murray évacua l'île et accepta du sultan d'Aden l'hospitalité offerte pour son détachement. Il y resta jusqu'au renversement de la mousson en mars suivant, accueilli par les Arabes de l'Yémen avec une cordialité jusque-là inconnue.

Périm n'a jamais été occupée (disent les Anglais) par aucune nation. Ils oublient qu'Albuquerque y descendit en 1513, y planta une croix et un pavillon portugais, et l'appela Vera-Cruz. Les Arabes de la mer Rouge y ont souvent stationné, et, à moins de renverser toutes les lois reçues sur les propriétés riveraines des États souverains, Périm appartient à l'Yémen, c'est-à-dire au sultan suzerain des provinces musulmanes de l'Arabie. Le pacha d'Hodeïda a sur Périm, au nom du Sultan, autant de droit que sur toutes les îles qui bordent la côte asiatique de la mer Rouge. Voici la seule raison donnée aujourd'hui par les Anglais pour justifier l'occupation de Périm : « *In consequence of increasing steam navigation in the Red sea, the attention of the Indian government has frequently been directed to the necessity of a light to facilitate the naviga-*

tion of the strait. Perim was consequently re-occupied in 1857. »

Pourquoi les puissances maritimes ne feraient-elles pas les frais de cet éclairage nécessaire des détroits, qui serait placé sous la sauvegarde du gouvernement de l'Yémen, à qui appartient Périm ?

En quelques heures, je suis allé mouiller à Ras-Doumeirah, sur la côte opposée.

J'ai pratiqué les deux détroits. Le petit, plus étroit, est fréquenté par les vapeurs de la Compagnie péninsulaire. Le phare de Périm le fera prendre de préférence par tous les vapeurs allant en Asie. Le grand détroit, qui a onze milles de largeur et n'offre aucun danger, sera fréquenté par les navires à voiles et les vapeurs allant à la côte d'Afrique, à Maurice, à Bourbon, à Madagascar, au Cap, etc.

Le mouillage, au nord de Ras-Doumeirah, est bon, mais il est ouvert du nord-nord-est au nord-ouest. Il est vrai qu'il y a passage entre l'île et le cap, et qu'on peut aller chercher dans le sud de l'île un abri en cas de changement de vent.

Les fonds sont gradués pour les plus grands navires ; il y a cinq mètres d'eau, très-peu de terre ; le fond est de sable et gravier, la tenue paraît bonne.

Le pays a un aspect agréable ; il y a de l'eau douce près du village de Raheïta, situé à vingt-cinq minutes du fond de la baie. Le sultan est venu me voir. C'est un grand jeune homme de bonne mine, mais peu ex-

pansif et très-défiant; je n'en ai pas tiré grand'chose. Il m'a dit avec une certaine fierté qu'ils étaient indépendants, ne payaient rien à personne, et n'avaient besoin de personne ; que les Anglais avaient voulu acheter l'île ; qu'ils y avaient passé trois mois, qu'ils avaient fouillé le sol, mais que, sur le refus de leur fournir de l'eau et des provisions, et l'autorisation de débarquer sur leur continent, ils étaient partis; ils redoutent leurs envahissements; que les Français n'étant pas dans les mêmes dispositions, ils étaient prêts à nous envoyer de l'eau et des vivres avec leurs chameaux, et à nous escorter à terre. Du reste, ils ont été muets à toutes nos questions.

Raheïta est un village de trois mille habitants; la chasse des autruches et le commerce de l'encens et de la myrrhe avec de nombreux troupeaux les rendent riches. Ils sont en paix en ce moment.

J'ai fait un croquis de l'île et de la baie de Ras-Doumeirah, et nous y avons porté des sondes. C'est une excellente relâche pour un bâtiment arrêté au détroit par de grands vents de sud-est. Je ne sais pas jusqu'à quel point on pourrait, en tout temps, y faire du charbon; il faudrait y avoir passé une année entière. Une relâche de paquebots a besoin d'un abri certain, quel que soit le vent ou la mer, pour ne pas perdre une heure de traversée réglée d'avance. Sous ce rapport, je crains que Ras-Doumeirah n'offre pas des conditions complètes, et je le regrette.

L'île est un entassement volcanique très-curieux, où nous avons recueilli des échantillons d'anthracite. Sur le cap qui lui fait prolongement, j'ai pris des échantillons supérieurs du même genre. Il est permis d'en induire que la montagne Noire de Tedjoura n'est pas une fable, et que le jour n'est pas loin où des trésors plus précieux que l'or seront mis au jour sur le continent africain. Ce jour-là, l'heure de la civilisation aura sonné pour ces peuples barbares, à moins que leur extermination ne soit fatalement poursuivie.

Nous avons été frappés de la vigueur de la végétation dans les sinuosités torrentielles des pics de Doumeirah. Pas d'eau douce.

Appareillé à midi ; suivi la côte à petite distance, mouillé à la nuit en dehors des bancs d'Assab, en calme, après avoir sondé avec soin de quart d'heure en quart d'heure tout ce parcours.

L'aspect du pays a cela de remarquable que toutes les montagnes affectent la forme conique et présentent un caractère volcanique plus général que partout ailleurs.

La plaine monte assez rapidement vers le pied des montagnes, qui s'étagent en gradins peu élevés; un pic les domine à l'horizon. C'est le pays des Adals ; ils sont musulmans et peu sociables. Assab dépend du sultan de Raheïta.

Assab paraît être l'emplacement d'une grande ville appelée Sabæ ou Saba, d'après Strabon. C'est dans le

voisinage de cette antique colonie gréco-égyptienne, comme le furent presque toutes les positions habitées du littoral africain de la mer Rouge, que l'on doit chercher les ruines de Bérénice Épi-Dirès, d'après Pline.

Cette recherche serait intéressante; elle n'a jamais été faite, et les habitants d'Assab ne paraissent pas disposés à laisser les étrangers pénétrer sur leur territoire.

La défiance est un sentiment général chez les peuples barbares. Ils ne se rendent pas compte des motifs qui amènent chez eux les voyageurs, soit savants, soit simplement curieux. Ils leur attribuent des vues intéressées et des projets malveillants, et se mettent de prime abord sur la défensive.

Il faut du temps, une fréquentation suivie, de bons procédés, des présents et au besoin l'intimidation pour les apprivoiser.

Il y a aujourd'hui deux villages à Assab : l'un à l'entrée de la baie, avec lequel j'ai communiqué, et qui ne compte que vingt maisons; on y trouve de l'eau potable et des palmiers; la chasse de l'autruche est sa principale richesse; — l'autre, au sud, à mi-baie, est considérable; il compte quatre cents maisons. Il n'y a que sept mètres d'eau dans le chenal qui conduit à la grande baie du principal village, lequel porte le nom de Mer-Ghebla. On ne voit pas les villages de la mer.

Ces mouillages sont bons; le premier, sous l'île Halib, au sud-ouest, est facile à prendre, dès qu'on a reconnu l'îlot élevé et conique appelé Sana-Habour. On court à

l'ouest sur cet îlot jusqu'à ce qu'on trouve le chenal au sud, et l'on fait cette route pour venir relever la pointe nord-ouest de l'île Halib au nord-est. On mouille par dix mètres; fond de sable, coquillages. La couleur de l'eau indique la limite des bancs mieux que ne le feraient des balises pendant le jour. Il ne faut pas songer à entrer de nuit dans les ports de la mer Rouge, tant qu'ils ne sont pas éclairés.

D'Assab à Disseh, vents du nord au nord-est et au nord-ouest. Nous louvoyons avec voiles et vapeur pour gagner péniblement une lieue à l'heure. Je suis forcé de réduire mes relâches et partant mes études, pour faire une plus grande part aux traversées. Nous donnons de nuit dans le canal de Schummar; le courant nous porte au sud-ouest constamment, environ de six milles en vingt-quatre heures.

Nous devons redresser notre route plusieurs fois, nous trouvant trop près de terre. Les sondes sont portées avec toute l'exactitude possible sur le tracé des routes de l'*Yémen*. Je fais sonder de trente en trente minutes quand il y a fond, d'heure en heure hors de fond.

L'île Schummar ou Schémoue est à peu près accore; elle sort également, qu'on vienne du sud ou du nord ou qu'on veuille aller à Dahlac ou à Disseh.

C'est sur cette île que devra être élevé le phare indispensable de la navigation de Massouah et d'Adulis. Il devra être de premier ordre et avoir au moins vingt-quatre milles de portée.

L'île de Schémoue a trois milles de longueur sur un de large environ; elle est plate, madréporique et coupée d'anses sablonneuses où les barques viennent mouiller; elle est couverte de mimosas, d'euphorbes et de graminées.

Les troupeaux y séjournent toute l'année, l'eau y est potable, disent les indigènes; ils ne sont pas difficiles. On y pêche des tortues.

Mouillé à Disseh, baie du village, à trois heures après midi; communiqué immédiatement avec la terre; orage et pluie, temps à grains, tonnerre, le baromètre très-haut à 68°, le thermomètre très-bas à 21°, les vents du nord au nord-ouest; trouvé au mouillage de Disseh des barques que je suppose chargées d'esclaves.

Interrogés par moi, les anciens de l'île me répondent que les Anglais sont venus après mon départ, qu'ils ont insisté pour savoir ce que nous avions fait dans l'île et où nous avions planté le pavillon. Les habitants auraient répondu par la vérité simple que nous avions travaillé avec des instruments et sondé, puis placé une marque sur un écueil au mouillage; mais que les vents et la mer l'ayant renversée, ils l'ont prise à terre pour nous la rendre et nous prier de la remettre en place. Cette balise porte, comme je l'ai dit, l'inscription : *Yémen*, 1859. Le vieux Mohammed-Achmed n'a pas voulu la donner aux Anglais. Je ne l'ai pas remise sur l'écueil, n'ayant pas les moyens de la fixer solidement.

On doit mouiller devant le village par dix à douze

mètres d'eau, relevant l'écueil au sud-est quart sud. Il découvre à marée basse et brise à la moindre levée de la mer, à mer haute. Les anciens de Disseh m'ont affirmé que les Anglais n'avaient fait aucun acte apparent de prise de possession, et qu'ils étaient repartis paraissant convaincus que nous avions planté un pavillon, malgré leurs dénégations sincères. J'ai prié ces braves gens d'informer le consul de France à Massouah de tout ce qui se passerait dans leur île par l'intermédiaire du naïb Edris (d'Arkiko), en leur promettant la visite fréquente des bâtiments français. Il faut que là et ailleurs, dans la mer Rouge, cette promesse soit tenue, si nous voulons enfin avoir notre part d'influence et de crédit sur la population de cette mer.

Après avoir de nouveau visité la plaine au centre de l'île fertilisée par les pluies du printemps, j'ai appareillé et j'ai suivi les sinuosités de la côte nord-ouest de Disseh, avec l'*Yémen*, sondant et achevant par des relèvements et des croquis le travail commencé en décembre dernier.

Il y a au nord-ouest de l'ile un très-beau mouillage formé par une rentrée très-prononcée de la côte et un banc qui s'étend à plus d'un demi-mille de terre et brise la mer complétement. Une barque était mouillée dans cette baie. Il s'y trouve des fonds gradués pour des navires de tout tirant d'eau, sable et coquilles; les bancs madréporiques comme partout dans la mer Rouge.

Mouillé à Massouah à une heure après midi ; donné ordre au capitaine Guiraud de faire son eau et ses vivres, et d'être prêt à appareiller le 31 mars.

Le vice-consul de France nous envoie un courrier de France avec des journaux jusqu'au 28 janvier, et nous apprend que le consul de Djeddah nous en réserve un qui est arrivé postérieurement.

Je vais rendre visite avec tout le personnel de la mission (moins M. Sapéto, qui est indisposé) à Mgr de Jacobis, arrivé à Emcoullou avec M. Delmonte. Une lettre de ce dernier et une lettre officielle du consul m'apprennent que les cent talari que j'ai envoyés à Monseigneur en partant ont contribué à favoriser sa descente à la mer. J'ai tout lieu de croire que cette somme, et la somme semblable distribuée par moi aux pauvres en Abyssinie, ont en effet produit un bon résultat : le talaro est le grand moyen ; un peu de poudre brûlée à propos ferait le reste.

Il résulte de l'ensemble des faits qui ont suivi mon départ d'Abyssinie, que les circonstances mêmes de ce départ ont fait une grande impression dans le pays, que notre renfort de douze hommes a été converti en armée, que nous avions des machines de guerre infernales, et que nous sommes sortis d'Halaye *habillés de feu*, suivant l'expression orientale, littéralement traduite.

Les huit cents coquins qui n'ont pas osé nous attaquer se sont débandés, abandonnant leur chef Dzéraï

au ridicule de sa prise d'armes avortée, et ce sont eux-mêmes, pour leur excuse, qui rehaussent à plaisir notre force et nos armes. Il paraît que, lors des dispositions d'un des assauts dont nous avons été menacés, ils ont vu mes hommes que j'avais mis en rang et tout à fait en vue sur notre terrasse, charger les armes et mettre le sabre-baïonnette au bout du canon : cette mise en scène a tout à coup calmé leur ardeur.

Un événement récent que nous apprenons à Massouah ne nous laisse guère de doute sur notre sort, si nous étions tombés aux mains de ces misérables. M. Plowden, l'agent politique anglais auprès de Théodoros, vient de succomber à une blessure reçue dans une lutte avec un chef abyssin, parent de ce dernier. Voici comment les faits se seraient passés.

M. Plowden, mandé par Théodoros qui le traite sans aucune considération et ne lui a jamais permis de hisser un pavillon consulaire, se serait mis en route de Gondar pour rejoindre ce chef à son camp.

A une journée de marche à cheval, il aurait été rencontré par un chef du nom de Gharad, neveu de Théodoros, ancien gouverneur pour Négoussié, avec lequel, au temps de sa puissance, il aurait eu des démêlés d'argent.

Ce Gharad se serait présenté en travers de la route en intimant à M. Plowden d'avoir à lui payer la rançon du passage.

M. Plowden aurait piqué son cheval en tirant un

coup de pistolet sur son adversaire sans l'atteindre ; celui-ci aurait riposté par un coup de lance dans le flanc. M. Plowden, tombé sur le coup, transporté à Gondar, y serait mort neuf jours après, faute d'un médecin pour soigner sa blessure, qui, dit-on, pouvait n'être pas mortelle.

M. le vice-consul Gilbert et Mgr de Jacobis, de qui je tiens ces détails, m'ont garanti leur authenticité, puisque la source en est anglaise et vient de M. Baroni, agent anglais à Massouah, lequel considère cet événement comme une vengeance tout à fait particulière, à laquelle Négoussié et la politique sont entièrement étrangers. Une instruction a été commencée à Massouah par-devant le caïmacan.

Des informations diverses que j'ai recueillies, soit dans des lettres de Négoussié qui me concernent et m'ont été remises, soit dans une lettre de Théodoros que j'ai reçue, il résulte que la situation de Négoussié semble beaucoup améliorée : l'opinion lui est favorable, et ce résultat est dû en grande partie à l'impression produite en Abyssinie par notre mission, sortie heureusement des difficultés suscitées contre elle.

CHAPITRE V

Archipel de Dahlac. — Djeddah. — Les pèlerins de la Mecque. — Le tombeau d'Ève. — Souakim et sa légende. — Kosseïr. — Le Nil. — Denderah. — Thèbes. — Le tombeau des rois. — Aspect général de l'Égypte.

Appareillé le 31, à dix heures du soir, en calme, à la vapeur. Les vents du sud à l'est nous favorisent. Si l'*Yémen* marchait, nous ferions cette traversée en deux jours ; nous sommes réduits à la trouver belle en trois jours et demi.

Le canal, entre l'archipel de Dahlac et la côte d'Éthiopie, au nord de Massouah, est assez large pour être fréquenté en toute sûreté par les paquebots à vapeur qui suivent cette route pour faire escale à Adulis et à Disseh. La côte d'Afrique, dans ce canal, est entièrement accore, sans un seul de ces écueils isolés si communs et si dangereux sur la côte asiatique de la mer Rouge.

Toutefois, pour permettre aux paquebots de conserver toute leur vitesse et les dispenser de sonder très-fréquemment, un feu de premier ordre serait utilement placé sur l'îlot Diffnane (Moresby), et un feu de

deuxième ordre sur le cap Harub (Ras-Harub, Moresby). Cet éclairage serait complété par le phare de l'île Schummar dans le canal, à l'est de Disseh. Une balise en maçonnerie de dix mètres de hauteur serait construite sur la partie extrême nord du banc de Disseh, et des feux de port signaleraient le mouillage de cette île et d'Adulis.

La mer n'est jamais grosse dans ces parages. Les marées, et par suite les courants, s'y font peu sentir. Des bouées placées sur les accores de banc bordant les passes fréquentées s'y maintiendraient indéfiniment. Leur couleur indiquerait si l'on doit passer à leur droite ou à leur gauche. J'indique ici un luxe de précautions utile à un service de paquebots à grande vitesse, qui ne veut et ne doit pas perdre une heure ; mais tout capitaine vigilant et sachant son métier passera sans hésiter dans ces canaux ; nous les avons fréquentés de nuit sans inquiétude, la sonde en main et conservant à vue la côte d'Afrique.

Les courants ont paru porter dans l'ouest pendant notre traversée de Massouah à Djeddah, mais je n'oserais l'affirmer, n'étant pas sûr de la manière dont les timoniers ont gouverné. La houle indique le vent à l'avance.

La reconnaissance de Djeddah est peu distincte ; les montagnes qui séparent cette ville de la Mecque ne présentent rien de remarquable. Ce n'est qu'en approchant des bancs, et quand on n'est plus qu'à une dizaine

de milles de la côte, qu'on peut se reconnaître. Un pic, appelé Pain de Sucre par les Anglais (Moresby), et la montagne de la Selle, servent à reconnaître les passes difficiles de ce port, le plus fréquenté de la mer Rouge. Les instructions de Harsburg sont encore assez exactes, mais les marques n'offrent pas assez de certitude pour qu'un navire de grand tirant d'eau puisse s'y fier.

Il devra, à défaut d'un pilote sûr (chose rare en mer Rouge), veiller le changement de couleur d'eau, heureusement très-marqué sur tous les bancs, entrer à petite vitesse et sonder constamment, ne pas entrer avec le soleil en face, ce qui empêche de voir la couleur de la mer. Ainsi, mieux vaut entrer après midi et sortir le matin. Les formations madréporiques qui font la rade de Djeddah et qui remplissent la mer Rouge sont soumises à un accroissement continu; si l'intervalle qui sépare les bancs et les écueils n'est pas soumis au même exhaussement, ces écueils sous-marins deviendront des îles visibles, et il sera plus facile de les éviter.

Dans l'état actuel, il serait à désirer que le gouvernement turc fît baliser les passes. Ce ne serait qu'une dépense insignifiante pour un grand intérêt. Un feu de dix à douze milles de portée indiquerait l'atterrage de nuit. On ne peut entrer, dans tous les cas, que de jour à Djeddah.

A cette époque, le mouvement maritime de Djeddah

est considérable. Le pèlerinage à la Mecque et à Médine y amène trente à quarante grands navires anglais ou indiens de quatre cents à douze cents tonneaux, venant des pays musulmans d'Asie ou d'Afrique. Ces navires, en outre des vingt à vingt-cinq mille pèlerins qu'ils apportent, sont chargés de bois de construction, de coton et de marchandises manufacturées de l'Inde anglaise ou d'Angleterre même. Les bateaux de la Compagnie péninsulaire ne touchent pas à Djeddah. Mais, depuis près de deux ans, la Compagnie égyptienne Medjidié fait un service régulier entre Suez, Kosseïr, Djeddah et Souakim.

Les bateaux sont au nombre de trois; un quatrième s'est perdu il y a un an environ dans le golfe de Suez; on attend son remplaçant de Marseille.

Je ne comprends pas que le gouvernement égyptien, qui y a un si grand intérêt, ne fasse pas lui-même la dépense de l'éclairage et du balisage de Djeddah.

Avec l'éclairage du détroit de Jubal dont je m'occuperai en y repassant prochainement, la navigation de cette ligne serait singulièrement facilitée.

A peine mouillé avant-hier, j'ai reçu la visite de M. Rousseau, consul de France, accompagné du capitaine du port Youllou Faga, de Djeddah, dont les Français se louent généralement.

M. et madame Rousseau nous ont fait le plus cordial accueil, et nous avons été forcés d'accepter chez eux une hospitalité complète et des plus confortables.

L'*Hedjaz* est arrivé de Suez et nous a apporté deux courriers de France jusqu'au 15 mars.

L'*Yémen* fait son charbon pour être prêt à appareiller demain.

La catastrophe du 15 juin 1858, à Djeddah, est encore présente à tous les esprits. Le consulat de France est resté fermé et muré depuis cette époque; personne ne veut occuper cette maison maudite. Le gouvernement turc eût dû être mis en demeure de la faire démolir et d'y élever un monument expiatoire. Des fenêtres du consulat actuel, on voit cette maison; c'est comme un avertissement permanent aux chrétiens de Djeddah d'être toujours en garde contre le fanatisme des habitants de la ville sainte. La réparation sanglante, mais tardive, obtenue par M. Sabatier en 1859, frappera sans doute, pendant quelque temps encore, d'une terreur salutaire, les musulmans arabes, mais cette impression s'effacera peu à peu, et, la haine aveugle et invétérée restant la même, le danger reparaîtra.

Le gouvernement turc n'a qu'une autorité insuffisante dans l'Hedjaz.

Le sultan y est beaucoup moins respecté et obéi que le grand chérif de la Mecque.

L'impassibilité du gouverneur de la garnison turque, au moment du massacre, a prouvé sinon la complicité, au moins la frayeur et l'impuissance.

On ne comprend pas que le commandant du navire

de guerre anglais présent sur rade, qui a vu assassiner sous ses canons le consul britannique et violer la maison consulaire, n'ait pas détruit Djeddah en y faisant pleuvoir ses obus jusqu'au dernier. A la place du capitaine du *Cyclops,* je n'y eusse pas laissé une maison debout; il fallait user de ces terribles représailles qui frappent les imaginations barbares et prolongent dans la mémoire des populations, avec le souvenir du crime, celui de la vengeance.

Lorsqu'il eut tiré de loin quelques coups de canon inoffensifs et brûlé quelques barques, on vint lui offrir de couper quelques têtes, et il s'en contenta. On saisit, dans la lie du peuple, quelques esclaves, onze des premiers venus; on les mit à mort, et le *Cyclops* s'en alla demander des ordres à Suez.

M. Sabatier vint, sur le *Duchayla,* demander, au nom de la France, une plus sérieuse réparation. On ne pouvait plus brûler la ville, mais on pouvait saisir les vrais coupables. Il fallut toute l'énergie de notre consul général en Égypte pour l'obtenir. Il l'obtint. Cette fois, les têtes élevées tombèrent; la population assista morne et silencieuse à l'exécution; le pavillon consulaire fut relevé, et, depuis dix-huit mois, M. Rousseau le fait respecter par sa fermeté et son énergie. Il le ferait aimer par sa justice et son aménité, si jamais les chrétiens pouvaient trouver grâce devant le fanatisme exalté du musulman des villes saintes. Les Arabes de l'Hedjaz tolèrent les chrétiens

par intérêt; leur cupidité seule endort leurs haines toujours prêtes à les soulever contre nous.

C'est certainement un spectacle étrange et qui n'est pas sans grandeur, que celui d'une foi passionnée, même dans ses aberrations et dans ses folies, qui amène chaque année, au prix de toutes les misères, de tous les sacrifices et souvent de la vie, tant de musulmans, de tous les coins de l'Asie et de l'Afrique, au tombeau et au berceau du Prophète, à la Mecque et à Médine. On évalue à cinquante ou soixante mille ceux qui débarquent à Djeddah en cette saison; les caravanes de l'intérieur de l'Asie en amènent à peu près autant; c'est donc cent à cent vingt mille pèlerins chaque année. Il en meurt en route, à l'aller et surtout au retour, environ cinq à six mille. La route de Djeddah à la Mecque est tracée par la mort, elle est comme pavée des ossements des hadjis. Le soleil et les privations en tuent beaucoup; les Bédouins errants, qui, pour être bons musulmans, n'en sont pas moins voleurs, font le reste; ils tuent pour piller et contribuent notablement à peupler le paradis de Mahomet.

En même temps que nous, arrivaient à Djeddah plusieurs navires chargés de pèlerins : l'un de Calcutta, l'autre de Mascate, un troisième de Bombay, sans compter les boutres arabes venant de Nubie et d'Égypte.

Dès que le pèlerin aperçoit les minarets de Djeddah, ville sainte, vestibule de la Mecque, il se dépouille de ses vêtements de voyage, se lave de la tête

aux pieds, se fait raser complétement la tête et ne la couvre plus. Il revêt un costume entièrement de coton blanc.

Il se prosterne vers l'Orient, et dès lors commence pour lui un jeûne rigoureux, d'un soleil à l'autre, sans boire, ni manger, ni fumer pendant tout le jour. Au coucher du soleil, à Djeddah, un coup de canon de la citadelle annonce aux fidèles que l'heure est venue de rompre le jeûne, les lanternes des minarets s'éclairent, les chants de la prière se répondent d'une mosquée à l'autre, la ville endormie se réveille, les bazars s'allument, la foule y accourt, et la journée, silencieuse et morne, fait place à une nuit bruyante, agitée, presque joyeuse, si l'on pouvait appliquer ce mot à une ville asiatique musulmane. Précédé du cawas du consulat, et la canne à la main, j'ai parcouru avec M. Rousseau la ville et les bazars de Djeddah, à huit heures du soir. Les regards qui nous étaient adressés n'étaient pas bienveillants, tant s'en faut ! il y avait des éclairs fauves et perçants sous l'ombre des turbans, au fond des cafés et des boutiques du bazar, et la malédiction aux chrétiens nous arrivait à travers les lueurs obscures des lampes fumeuses, des narguilés et des chibouks parfumés. Une ou deux fois, je me surpris à chercher dans ma ceinture la crosse de mon revolver : je l'avais laissé à bord. Depuis quatre mois, il ne m'était pas arrivé de faire un pas sans armes.

Le lendemain, nous sortîmes de Djeddah par la

porte de Médine pour aller visiter le tombeau d'Eve, et nous rentrâmes par la porte de la Mecque. Madame Rousseau, prisonnière au consulat, voulut être de la partie. J'ajoutai à l'escorte obligée des cawas le patron de ma baleinière armé, et je n'oubliai plus mon revolver.

La tradition arabe, fort obscure d'ailleurs, veut que notre mère Ève soit venue mourir à Djeddah. Ce n'est point d'ailleurs un article de foi musulmane. Mahomet, si je ne me trompe, n'a jamais parlé de la première femme : Adam seul est nommé par le prophète de l'islamisme. Toujours est-il que le tombeau d'Ève est en vénération à Djeddah, et que, avant de partir pour la Mecque, la plupart des pèlerins et surtout des pèlerines y viennent faire leur prière.

Ce tombeau est bâti au centre d'un cimetière muré, situé à 500 mètres de la porte de la Mecque, hors des murs de Djeddah. Le tombeau d'Ève est un long et étroit parallélogramme de 146 mètres de la tête au pied, sur 4 mètres de largeur à la tête, et 4^{m},60 au pied. A la distance de 86^{m},87 à partir de la tête, s'élève un petit dôme sur un édifice quadrangulaire, assez semblable à un marabout blanchi à la chaux. Sous ce dôme, où l'on ne pénètre qu'en ôtant ses chaussures comme dans les mosquées, un catafalque pyramidal aplati, en bois recouvert d'un tapis vert brodé en soie et or, abrite des regards profanes les flancs sacrés qui portèrent le genre humain. Moyennant un batchich, qui est la clef de toutes les serrures en

Orient, le voile vert fut relevé, et nous vîmes un encadrement rectangulaire, en pierres noires et humides, de 1m,43 sur 1 mètre, et d'environ 50 centimètres de profondeur. Le fond était rempli par un morceau de bois de sandal, que le batchich ne soulève pas; il recouvre, à sa source originelle, le mystère impénétrable de la génération de la vie.

La légende du tombeau d'Ève, à Djeddah, ne repose, je le veux bien, sur aucune tradition fondée, acceptée par la foi ou par la science, et je me garderai d'émettre une opinion contraire : j'ai trop peur des savants et des docteurs *in utroque jure;* mais ne puis-je, dans mon ignorance, comme les pèlerins de la Mecque, y croire les yeux fermés? Ce tombeau de la première femme, de la première mère, m'a semblé renfermer toutes les joies, toutes les douleurs de l'humanité, toutes les vertus et toutes les faiblesses de notre nature, nos regrets et nos espérances, le bien et le mal, la vie et la mort, tout ce qui nous émeut ou nous passionne, nous fait vivre ou nous tue. Le tombeau du premier homme ne dirait rien de semblable aux enfants de la femme. Ni la tradition, ni la foi, ni la science, n'ont cherché et ne chercheront où fut enterré Adam; mais il me plaît de croire que je me suis arrêté et recueilli un instant dans mes longues, trop longues courses à travers le monde, aux pieds de notre mère Ève, pour prier et pour penser. Cela ne fait de mal à personne.

Le renouvellement du firman de la Porte, obtenu par les Anglais, qui interdit le commerce des esclaves dans la mer Rouge, émeut profondément les populations de l'Hedjaz et de l'Yémen accoutumées à tirer chaque année quatre à cinq mille esclaves de la Nubie et de l'Éthiopie. Les harems des villes saintes se recrutent en Abyssinie, chez les Gallas particulièrement, et ce n'est pas d'hier que les jeunes Abyssines sont recherchées en Asie.

Une légende, que je ne garantis pas plus que celle du tombeau d'Ève, raconte qu'un jour le grand et sage roi Salomon voulut, dans sa sagesse, savoir si les vierges de l'Éthiopie, dont il avait entendu vanter les charmes, méritaient leur réputation. Il dépêcha à Axoum un fidèle serviteur chargé de choisir et de ramener à son maître sept jeunes filles de bonne volonté. Il s'en présenta, dit la légende, de quoi embarrasser le plus fin et le plus difficile connaisseur. La caravane se mit en route et vint s'embarquer à Adulis, le port d'Axoum ; mais bientôt une tempête mit en péril la précieuse cargaison, et force fut de relâcher pour réparer la barque et attendre le retour du beau temps. Le prudent gardien de ces demoiselles les parqua sur un îlot au milieu d'une baie, s'installa à la fois leur serviteur et leur geôlier, et, s'étant assuré que l'îlot, grand comme la main, était complétement désert, après les avoir renfermées dans leur tente, il fut un peu rassuré contre les accidents qui pourraient déprécier les produits

de l'Abyssinie aux yeux exercés du sage et grand roi Salomon. Le berger se coucha, mais ne s'endormit point à la porte de la bergerie. Durant la nuit, il crut entendre quelques soupirs, quelques plaintes; ce ne pouvaient être que des rêves; il n'avait pas bougé, le jour acheva de le rassurer. On se rembarqua, on partit, on arriva. Le sage et grand roi Salomon fut ravi des trésors que lui présenta son fidèle serviteur, mais, hélas! et comment peindre le désespoir de l'un et la fureur de l'autre, quand la sagesse du grand roi lui fit découvrir que les trésors étaient loin d'être intacts et qu'ils avaient dû être entamés dans le voyage? Peu s'en fallut que le berger ne fût empalé et les brebis égorgées; mais le grand roi Salomon était trop sage, le premier mouvement passé, pour s'étonner et se fâcher de si peu de chose. Il voulut savoir où et comment était arrivé l'accident. Son fidèle serviteur se souvint des soupirs de la nuit, et s'en alla visiter l'îlot, qu'il retrouva désert comme il l'avait laissé. Il allait partir pour Axoum, où il se disposait à porter plainte pour tromperie sur la qualité de la marchandise, lorsqu'il apprit des habitants de la terre ferme que l'îlot maudit était hanté par un djinn ou démon, fort amateur du beau sexe, et qui n'avait pas dû laisser perdre une aussi bonne occasion. Sur quoi le sage et grand roi Salomon ordonna que les sept victimes fussent recon duites dans l'île, où, dit la légende, elles retournèrent sans se faire prier. La légende ajoute enfin que la po-

pulation ne tarda pas à se développer sur le rocher où s'élève aujourd'hui la ville de Souakim, nom que les Arabes, avec une bonne volonté et des déductions à faire envie à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, rattachent au mot djinn de la façon la plus concluante.

J'ose espérer que, dans cette histoire, le lecteur ne trouvera rien qui le fasse douter de la sagesse proverbiale et incontestée du grand roi Salomon; les Arabes en déduisent même la preuve de cette sagesse du commencement à la fin. Car Salomon envoya une autre fois son fidèle serviteur en Abyssinie, en lui défendant de relâcher, quelque temps qu'il fît, aimant mieux voir périr sa cargaison que de la recevoir avariée.

Le port de Djeddah offre aux navires en relâche plus de ressources qu'aucun autre de la mer Rouge. L'oasis de Thaïf lui fournit des légumes et des fruits qui manquent partout ailleurs. Nous y avons mangé d'excellentes bananes.

L'eau y est médiocre et se vend fort cher. Elle est apportée le matin en ville et vendue aux habitants, à raison d'un demi-talaro la charge d'un chameau. Cette charge se compose de seize outres; chaque outre contient de dix à douze litres environ. Durant la sécheresse, cette même charge monte souvent à un talaro. Le bazar n'est approvisionné en marchandises d'Europe que par les Anglais venant de l'Inde, à l'époque du pèlerinage.

Il y a en ce moment sur rade dix-huit grands bâtiments indiens, sous pavillon anglais ; vingt sont encore attendus. L'Angleterre et la France ont seules des consuls à Djeddah. Le docteur Courbon, sur sa demande, va visiter un capitaine anglais malade.

Excepté les esclaves, Djeddah n'a ni importations ni exportations considérables ; les blés d'Égypte et les pèlerins y constituent cependant un grand mouvement d'affaires, et l'on compte de riches négociants arabes. On m'a nommé un certain Faradjous comme ayant plusieurs millions de fortune.

J'ai rendu visite avec M. Rousseau au caïmacan, gouverneur par intérim. Le gouverneur réside souvent à Thaïf ou à la Mecque, auprès du grand chérif.

J'ai profité de cette occasion pour recommander le naïb Edris, d'Arkiko, au gouverneur, afin qu'il fût maintenu à son poste.

Laissé à M. Rousseau un courrier pour la France. Appareillé à cinq heures du soir, sorti des passes avant la nuit et fait route sous voiles et vapeur pour notre destination : Suez.

Le calme nous réduit à la vitesse de la machine, trois milles à l'heure, vingt-quatre lieues par jour ; avec ce même temps et une machine passable, nous serions à Suez en cinq ou six jours. Il nous en faudra dix au moins.

Je ne dois pas oublier que je n'ai vu nulle part, pas

même au Caire, la ville arabe par excellence, d'aussi jolies maisons qu'à Djeddah. Rien de plus gracieux, de plus léger que les balcons en bois sculpté à jour qui ornent les façades des riches habitations. Les proportions des édifices sont d'une harmonie et d'une élégance parfaites. On retrouverait sans doute encore à Djeddah les descendants des habiles artistes arabes qui ont laissé en Europe, à Séville et à Grenade, de si remarquables monuments de leur génie et de leur habileté.

La photographie reproduira sans doute un jour ces inimitables arabesques que le crayon, pas plus que la plume, ne saurait rendre.

Les mosquées n'ont rien de remarquable.

Nous remontons lentement, à vue en petite distance, les côtes de l'Hedjaz. Le vent nous permet seulement l'usage des voiles latines ; notre marche est d'une lenteur désolante. Nous profitons des moindres brises, mais sans gagner grand'chose, et nous sommes à peine à la hauteur de Yambo, lorsque les vents commencent à se faire au nord-ouest tout à fait contraires. L'*Yémen* ne gagne plus.

Le charbon diminue, et je n'en ai plus sur ma route. Il n'y a pas à hésiter ; je traverse la mer Rouge et je vais reconnaître les *Frères*, dès que je suis assuré de doubler l'écueil de Dédalus, un des plus dangereux de cette mer.

Les *Frères* sont deux îlots mal placés et mal dessi-

nés sur la carte de Moresby, d'ailleurs bonne en général pour la côte d'Asie. Le plus petit îlot est au nord-est du plus grand. Il y a grand fond tout près et un passage entre eux. Leur hauteur ne m'a pas paru être de plus de quinze mètres. Un phare y serait bien placé, en avant du sud, pour aller atterrir sûrement sur Ras-Mohammed en venant du nord, pour rectifier sa route et pour éviter l'écueil de Dédalus. Ce phare serait entretenu par Kosseïr.

Nous louvoyons avec un ris, mouillant beaucoup, les feux éteints, pas assez lestés pour porter beaucoup de toile, la mer grosse. Après m'être informé de ce qui nous reste de charbon et avoir louvoyé pour gagner à peine dix lieues en vingt-quatre heures, je donne ordre au capitaine Guiraud, le 14, de faire route sur Kosseïr. Fort heureusement, les vents adonnent pendant la nuit du 14 au 15, et nous reconnaissons Kosseïr au lever du soleil, le 15.

A huit heures du matin, nous mouillons à Kosseïr. Ce port est ouvert à tous les vents du large du nord-ouest au sud-est; la tenue paraît bonne, mais la houle s'y fait sentir. L'espace où peuvent mouiller les grands navires est fort réduit; les barques ont une ancre à terre et une autre mouillée par l'arrière, derrière un banc nord ou sud; elles éprouvent cependant la houle de renvoi.

Kosseïr, naguère encore le principal port égyptien de la mer Rouge, est ruiné par Suez, le chemin de fer

et la Compagnie à vapeur Medjidié. La route du Nil, du Caire à Keneh et de Keneh à Kosseïr en caravane, est à peu près abandonnée. C'était la route stratégique et commerciale, ce n'est plus qu'une route de touristes, et quelle route ! Je ne parle pas de la route du Nil, mais de l'autre, celle des caravanes, dont nous allons faire l'épreuve.

La population de Kosseïr est descendue de quinze mille à deux ou trois mille habitants à peine. Le fort restauré par Desaix, lors de ses opérations dans la haute Égypte, tombe en ruine, les maisons sont lézardées, les mosquées même semblent participer à l'abandon décrépit de cette triste ville ; il n'y a debout, d'intact et de neuf que la baraque anglaise du fil électrique. J'y ai trouvé deux Anglais et une Anglaise. J'ai envoyé une dépêche au consul général de France en Égypte, pour le prier de retenir mes courriers au Caire.

Les ressources de Kosseïr sont fort bornées; dans quelque temps on n'y trouvera plus rien, à moins que le fil électrique ne s'en mêle. Si la position commerciale est complétement déchue, la position militaire a toujours son importance. Il y a un chemin de fer tout tracé à établir entre le Nil, la haute Égypte et la mer Rouge. Les blés de la Thébaïde vont s'embarquer à Suez pour l'Arabie ; ils gagneraient cent lieues de Nil et deux cents lieues de mer Rouge à passer par Kosseïr. On leur a interdit cette voie pour favoriser le

chemin de fer de Suez; on ruine une province pour enrichir un monopole. Toute l'administration de l'Égypte en est là!

Mais la mer Rouge une fois ouverte à tous les pavillons par l'isthme de Suez, la position de Kosseïr me paraît devoir être de nouveau appréciée et convoitée.

Les Anglais n'y ont pas mis inutilement une station électrique. Le vice-roi a refusé d'y laisser débarquer des soldats anglais pour protéger le télégraphe; il a donné lui-même un détachement affecté à ce service; mais vienne une occasion, un prétexte, on débarque et l'on se protége soi-même. Le représentant français à Alexandrie doit avoir toujours l'œil ouvert sur la mer Rouge, et je lui signale Kosseïr. Une armée peut y venir de Bombay en vingt-cinq jours, d'Aden en six jours; en quatre ou cinq elle est sur le Nil et commande le cours du fleuve dans la haute Égypte, au-dessus du Caire, dont on n'est à Keneh qu'à quatre-vingts lieues. C'est à Kosseïr que les Anglais débarquèrent et tentèrent de s'établir pendant l'expédition française; les cipayes furent battus par Desaix. Si l'Égypte doit être encore, et rien n'est moins invraisemblable, le théâtre de quelque sanglant épisode de la question d'Orient, Kosseïr sera anglais ou français, au premier occupant.

Les vents du nord-ouest persistent; je n'ai plus que quatre jours de charbon, et pouvant être retardé dans le golfe de Suez plus de quinze jours encore, je

me décide à quitter l'*Yémen* et à prendre la route du Caire par Kench et le Nil. Nos malles sont faites en quelques heures; nous laissons à bord les gros bagages, et je n'emmène avec nous que deux marins, Appieto et Astolfi.

Une caravane est organisée dans la journée du 16 par les soins de l'agent consulaire de France à Kosseïr, et nous nous mettons en route à cinq heures du soir : douze chameaux, trois guides et un domestique bédouin.

Quoique l'*Yémen* n'ait pas cessé un seul jour de me faire maudire sa lenteur, quoique nous ayons été fort gênés et assez mal à bord sous beaucoup de rapports, j'en emporte un bon souvenir qui dominera tous les autres. Le capitaine Guiraud a tiré tout le parti possible de son navire pour le service de ma mission, et je me ferai un devoir et un plaisir d'en rendre compte.

J'écris par l'*Yémen* au consul général de France à Alexandrie.

Notre caravane est installée comme suit : quatre chameaux portent des cacolets, un pour moi et mes malles, un pour MM. de Bonsonge et Courbon, un pour MM. de la Guéronnière et Sapéto, un pour Appieto et Astolfi; quatre pour les bagages, l'eau et les provisions; quatre de rechange, plus un petit âne.

Le chef chamelier est un Bédouin nommé Ibrahim; notre domestique se nomme Abou, le père de la plume. Il n'y voit goutte, fume toute la journée en marchant

et en dormant, et laisse mon chameau se coucher sans permission à chaque instant. Notre caravane marche longtemps, mais lentement.

J'ai eu soin de relever toutes les heures de route et de station.

Le 16, départ de Kosseïr à cinq heures du soir; halte à six heures pour nous organiser et faire manger les chameaux et les hommes (en Ramadan). En route à sept heures trente, marché toute la nuit; halte pour déjeuner à huit heures trente du matin, le 17, dans le désert près d'un campement de Bédouins pasteurs; ils nous vendent des œufs; eau passable. Cet endroit se nomme Seyalé el-Ganamé (vallée des moutons). En marche à dix heures quarante, campé à neuf heures trente du soir sur le versant ouest du col de la Cloison; très-bonne eau dans le roc; fait provision. Le 18, en marche à trois heures du matin, halte à huit heures pour déjeuner au puits de Hammamat. Ce puits est remarquable par ses dimensions et sa profondeur; on y descend par un escalier en spirale pratiqué dans l'épaisseur du mur à pans coupés qui le forme; des jours sont ménagés pour éclairer cet escalier. Il n'y manque que de l'eau; a cent vingt pieds de profondeur au moins.

Le 18, en marche à dix heures du matin, halte à six heures trente du soir dans le désert; pas d'eau. Le 19, en marche à une heure trente du matin, halte à la Guitta pour faire boire les chameaux à quatre heures

cinquante du matin; eau saumâtre, village bédouin; œufs, lait, bois. En marche à sept heures, halte à trois heures quarante du soir à Ber-Amba, grand village, vallée du Nil; eau excellente, œufs, légumes, lait, etc. En marche à neuf heures trente du soir. Les guides s'égarent deux fois. Arrivée à Keneh à cinq heures trente du matin, le 20.

Les vents du sud nous empêchent de remonter le Nil dans la barque que nous avons frétée, au prix de cinquante talari, de Keneh à Thèbes, de Thèbes au Caire.

Nous partons à baudet avec l'agent consulaire, M. Bécharra, qui met beaucoup d'obligeance à nous faciliter ce voyage. Partis de Keneh le 21, nous revenons au mouillage après d'infructueux efforts pour gagner contre le vent et le courant. Le Nil est très-bas, les échouages sont encore une cause fréquente de retards, la lenteur des Arabes fait le reste.

Le 22, avant le jour, nous traversons le Nil pour aller visiter Denderah. Trente minutes de marche. Le temple de Denderah, relativement moderne, puisqu'il ne date que de l'occupation romaine, est en très-bon état, et intéressant par la comparaison de son style et de ses ornements avec les temples purement égyptiens de Karnac et de Louqsor. L'architecture est plus légère, plus élégante peut-être, moins colossale, moins grandiose. Les figures ont moins de caractère, dit-on, et les égyptologues les prisent moins que les figures des monuments antérieurs.

Toutefois, le zodiaque peint sur un fond bleu, au plafond du péristyle, a une importance exceptionnelle, en ce qu'il fait connaître l'état de l'astronomie à cette époque. Un village fellah bâti sur les ruines de Denderah a dû empêcher les fouilles de se poursuivre. Il est probable qu'on découvrira encore des monuments précieux quand on les reprendra.

A neuf heures du matin, nous déjeunons sur notre barque; à une heure quarante-cinq, nous partons pour Thèbes; halte à Kous après cinq heures de marche. Souper et coucher dans un caravansérail. En route à trois heures quarante-cinq du matin; le 23, arrivée à Thèbes (Karnac) à dix heures du matin. La route traverse des plaines cultivées, en pleine moisson; la province du Saïd est, après le Delta, la partie la plus riche de l'Égypte.

Nous campons dans la salle aux cent quarante colonnes du grand temple de Karnac. La première impression est l'étonnement, la seconde est encore l'étonnement. Il faut du temps pour découvrir l'harmonie dans ces gigantesques monuments dont l'ensemble échappe au premier coup d'œil; il faut rétablir par la pensée ce qui manque au regard; il faut se représenter des avenues de sphinx conduisant à ces colossales constructions, les relier entre elles, être préparé par la perspective lointaine à l'effet qui vous attend sous les pylônes et dans ces vastes salles bâties pour des géants. Alors l'admiration s'empare de l'es-

prit et grandit à chaque pas à travers ces ruines imposantes, qui portent gravées sur leurs débris leur histoire et celle des peuples et des rois dont elles attestent la grandeur et la puissance disparues.

Je ne crois pas qu'aucun monument dans le monde inspire au même degré un sentiment plus amer et plus douloureusement éloquent de la vanité des choses humaines. Que reste-t-il du génie et de la civilisation des créateurs de ces merveilles? Des momies qu'une curiosité sacrilége ou avide arrache à leurs tombeaux pour les convertir en produits chimiques, ou pour en orner des musées!

Jamais l'orgueil des hommes ne dut se croire plus à l'abri des profanations qu'en se donnant pour tombeau les pyramides. Les pyramides sont debout, mais la cendre des rois a été jetée aux vents. Les Pharaons et leur postérité ont disparu, et le Nil qui vit leurs triomphes continue de rouler ses eaux fécondes sur les terres dépeuplées de l'antique Égypte.

Pour se consoler, pour se fortifier au milieu de cette immense ruine, il faut croire à d'autres dieux qu'aux dieux d'or et de pierre adorés dans ces temples; il faut croire à une autre immortalité que celle de l'embaumement d'un cadavre, si bien conservé qu'il puisse être après trois mille ans. Ce qui manque à ces magnifiques monuments, c'est l'âme; ils ne s'adressent qu'à l'esprit et aux sens, ils ne disent rien au cœur. On s'étonne, on admire; mais on n'est pas ému. La

science et l'art sont satisfaits; c'est une inépuisable mine incessamment fouillée par la main des hommes érudits ou curieux, depuis que le génie d'un homme a su lire ces étonnantes pages de granit ou de marbre. La vie matérielle d'une société disparue y est retracée tout entière, mais c'est tout; on cherche en vain l'âme de ces pierres, et n'y trouvant que le sensualisme et l'orgueil, on ne s'étonne plus de leur silence et de leur ruine. Le vieux Nil, qui coule à leurs pieds, vit un jour s'arrêter dans ses roseaux le berceau d'un enfant. La fille de Pharaon, qui recueillit Moïse, ne se doutait pas qu'elle était le premier instrument de la justice et de la colère du vrai Dieu, qui allait frapper de mort les rois et les peuples, et renverser les idoles.

Après Karnac, Louqsor, à moitié caché par les cabanes des fellahs, semble petit. Le frère de l'obélisque de Paris est là qui attend qu'on l'emporte.

J'aimerais mieux qu'on laissât les monuments à leur place; mais puisqu'on voulait faire un tour de force, on eût pu en faire deux et apporter à Paris les deux aiguilles, afin de les placer, comme il convient, des deux côtés d'un arc de triomphe auquel on eût donné la forme d'un pylône. On eût pu copier celui de Louqsor. En plaçant bien ce monument, son ensemble eût fait pardonner la barbarie de l'enlèvement, tandis que rien n'excuse cette grande quille de pierre fichée au milieu d'une place et coupant la perspective de toutes les lignes qui y convergent.

Une maison portant pavillon tricolore, bâtie sur un des temples de Louqsor, rappelle aux voyageurs le séjour de nos ingénieurs et de nos marins, lors de l'enlèvement de l'obélisque. Cette maison est restée propriété française; elle est occupée aujourd'hui par M. Monnier et sa jeune femme, qui font aux voyageurs français le plus aimable accueil. M. Monnier fait faire des fouilles à Médinet-Abou, sur la rive gauche du Nil.

Nous passons le Nil pour aller visiter les tombeaux des rois, caveaux immenses, creusés dans les montagnes à des profondeurs considérables, et dont les murailles sont entièrement ornées de figures hiéroglyphiques. Pour se faire une idée de ces sépultures souterraines, il faut se représenter des tunnels de chemin de fer, aux parois sculptées et peintes d'un bout à l'autre de haut en bas. Un magnifique orage passe sur la vallée des Tombeaux, quand nous en sortons. Le khamsin souffle, il fait bien chaud; mais c'est beau, ce désordre des éléments au bord du Nil. Il est nuit close quand nous regagnons Louqsor pour y coucher.

Nous saluons de loin les colosses de Memnon, et nous partons dans la barque du consul de Keneh, à onze heures du matin; nous n'arrivons qu'à dix heures du soir.

Le lendemain, nous abandonnons notre première barque pour prendre la petite barque du consul, plus légère et calant moins d'eau, afin d'arriver plus vite.

On nous fait espérer qu'en six à sept jours nous

serons au Caire avec un double équipage. Mais nous avions compté sans les vents de nord-ouest, qui soufflent dans la vallée du Nil en même temps que dans la mer Rouge, sans les échouages, sans les incroyables manœuvres de notre reïs, et surtout sans l'indolence et l'inertie des Arabes.

Cela dépasse toute idée. Si l'on est doué de patience, il ne faut pas naviguer sur le Nil pour peu qu'on soit pressé d'arriver; on y perd cette précieuse vertu. Si on ne la possède pas, il faut encore plus se garder d'exposer son impatience à tourner en colère.

Je n'admire pas le régime des coups de bâton, qui joue un grand rôle dans les institutions égyptiennes, mais je l'ai compris sur le Nil; j'en avais déjà médité dans le désert de Kosseïr l'application aux chameliers bédouins; on deviendrait féroce avec ces gens-là. Je me fâche, et je ris de l'inutilité de mes efforts.

Que dire du Nil qui n'ait été dit? Le Nil, c'est l'Égypte; l'Égypte, c'est le Nil. Pas de Nil, pas d'Égypte: fleuve merveilleux et sans pareil, dont l'antiquité fit un dieu et qu'elle adora. Le dieu Nil! On le comprend, on se passionne pour lui en l'observant dans ses phases régulières et fécondes, dans sa beauté, dans sa bonté. Rien n'est beau comme le Nil inondant les plaines fertilisées, couvrant le sol entier de l'Égypte de ses eaux bienfaisantes qui vont y déposer la richesse et la vie. Rien n'est beau comme le Nil rentrant, son œuvre accomplie, dans son lit calme et tranquille, tout

bordé de moissons, et laissant au moissonneur le temps de semer et de récolter avant de recommencer cette œuvre éternellement prévue, inépuisable et inaltérée.

L'eau du Nil, rafraîchie dans les gargoulettes poreuses de Keneh, est la meilleure eau du monde : on en abuse impunément.

Toute l'Égypte est campée sur les bords du Nil. Du lever du soleil à son coucher, on voit le fellah manœuvrer silencieusement le chadouf, seau à bascule, qui s'échelonne du fleuve à la berge et répand l'eau dans les cultures. Là, le bœuf patient fait tourner la sakieh, chapelet de pots à eau, machine primitive qui perd en route la moitié de sa charge. En approchant du Caire seulement, quelques hautes cheminées de briques, modernes obélisques, lancent leur jet de fumée noire; on entend siffler la vapeur, et le Nil, soumis à cette nouvelle puissance, monte et verse à pleins bords les eaux obéissantes aux riches cultures naguère inconnues, la canne à sucre importée par Méhémet-Ali, le grand pacha.

Mais l'ornement du Nil, le point lumineux de tous les tableaux, toujours les mêmes et toujours nouveaux, faits de soleil, de palmiers et d'eaux transparentes, sa parure et sa vie, c'est la femme, c'est la pauvre fellah, drapée dans les longs plis flottants de ses voiles bleus, marchant pleine de grâce et de légèreté, les bras nus, les pieds nus, la tête admirablement attachée à de

belles épaules, et portant la cruche antique dont la forme n'a pas changé.

Quand, le soir, l'ombre s'étend sur le fleuve, et que l'on voit marcher ces jeunes filles, avec leurs vases sur la tête, découpant sur le ciel leurs silhouettes mobiles à travers les palmiers, les souvenirs bibliques arrivent sans effort à l'imagination charmée, et les noms de Rachel et de Rebecca viennent à la pensée du voyageur, donnant leur forme au rêve, l'apparence vivante de la réalité à une apparition saisissante.

APPENDICES

I

INSTRUCTIONS MINISTERIELLES DONNÉES AU COMMANDANT RUSSEL AU SUJET DE SA MISSION.

Paris, 13 octobre 1859.

COMMANDANT,

M. le ministre de la marine vous a mis à ma disposition pour accomplir une mission dans la mer Rouge.

Cette mission doit avoir pour objet d'explorer le littoral africain de cette mer, surtout la partie qui se prolonge depuis Massouah jusqu'au Goobut-Kharah, en dehors du détroit de Bab el-Mandeb, et de recueillir des renseignements précis sur les avantages politiques, maritimes et commerciaux que peuvent présenter les divers points placés sur ce littoral, soit pour un établissement commercial, soit pour assurer nos relations avec l'Abyssinie. Plusieurs points ont été signalés ou offerts au gouvernement de l'Empereur.

Le roi de Tigré, l'un des principaux chefs de l'Abyssinie, a réclamé, par l'intermédiaire de Mgr de Jacobis, vicaire apostolique dans ces contrées, le protectorat de la France. D'un autre côté, et toujours en Abyssinie, la province d'Edd, acquise par MM. Pastré frères, de Marseille, a été gratuite-

ment offerte à la France par ces négociants. Enfin, le chef Abou-Baker-Ibrahim offre de céder à la France les territoires de Ras-Ali et Aouana, situés sur le littoral est, en dehors de la mer Rouge et en regard d'Aden. Ainsi, trois parties du littoral de la mer Rouge ou de la côte qui fait suite au détroit de Bab el-Mandeb ont attiré l'attention du gouvernement. Je n'entends pas limiter à ces points l'exploration qui vous est confiée; je désire, au contraire, que vous vous considériez comme parfaitement autorisé à l'étendre en dehors de ce cercle. Une des conditions les plus intéressantes à rechercher, c'est que le territoire dont l'acquisition nous serait proposée ne se trouve ni sous l'autorité du Sultan ni sous celle du pacha d'Égypte. La Porte possède effectivement ou revendique sur la côte orientale d'Afrique Zeylah, Massouah et les territoires de Mokoll et d'Arkiko. On élève aussi, en son nom, sur la côte du Danakil, des prétentions qui ne s'appuient, à la connaissance du gouvernement, ni sur une occupation réelle ni sur aucun traité. Vous vous appliquerez à recueillir sur les lieux mêmes les informations et les indices de nature à jeter quelque jour sur la valeur de ces prétentions.

L'Angleterre a acheté, il n'y a que quelques années, l'île de Muscha, qui est située en face de Tadjoura. A-t-il été donné suite à la prise de possession? Quelles pourraient être les vues ultérieures de l'Angleterre à cet égard? Nous avons intérêt à le savoir.

Vous vous mettrez en rapport avec nos agents consulaires auprès desquels M. le ministre des affaires étrangères vous accrédite à ma demande; vous examinerez les diverses localités qui vous seront signalées par leurs informations, par celles que je vous remets et par celles que vous recueillerez vous-même. Vous étudierez les avantages ou les difficultés de chacune de ces propositions sous le rapport des condi-

tions d'accès, d'eau, d'importance commerciale, maritime et militaire, du caractère des naturels, des ressources pour l'émigration de travailleurs libres...

Mais vous éviterez avec soin tout acte et toute démarche de nature à engager, à quelque degré que ce soit, le gouvernement, qui doit rester entièrement maître de ses déterminations.

Pour assurer le succès de votre exploration, il est indispensable qu'elle conserve le caractère d'un voyage entrepris en dehors de toute action officielle. Ceux de nos agents consulaires avec lesquels vous aurez à vous trouver en relation pourront seuls, en cas d'absolue nécessité, être informés du but que vous vous proposez et de la qualité dont vous êtes investi.

La mission dont vous êtes chargé ne saurait avoir le caractère d'une mission hydrographique; les travaux de cette nature sont réservés au département de la marine. Vous n'aurez donc à rapporter, sur les points que vous visiterez, que des croquis sommaires; et, en général, dans toutes vos opérations, vous aurez à procéder avec la rapidité la plus grande, pour laisser le moins de prise possible aux soupçons que vos travaux pourront faire naître.

Cette considération m'a conduit à traiter avec MM. Pastré frères, de Marseille, pour l'affrétement de leur navire l'*Yémen,* pendant toute la durée de votre séjour dans la mer Rouge. Ce navire sera mis à votre disposition, à Suez, au moment où vous arriverez en ce port.

Vous serez accompagné de deux enseignes de vaisseau, d'un chirurgien de deuxième classe, d'un interprète, d'un second maître de timonerie, et de six matelots ou timoniers. Les armes et munitions que vous avez demandées (dix carabines et cinq revolvers) seront mises à votre disposition par l'administration de la marine à Marseille. Vous êtes au-

torisé à passer par Rome en vous rendant de Marseille à Alexandrie.

Je n'étendrai pas davantage ces instructions. Je n'ai plus qu'à vous recommander de me tenir au courant de tous vos mouvements, de m'indiquer toujours les points où vous pourrez recevoir ma correspondance, et d'employer les plus grandes précautions pour me faire parvenir vos rapports.

J'ai la certitude que vous accomplirez cette mission de manière à justifier ma confiance et la bienveillance de l'Empereur.

Recevez, commandant, l'assurance, etc.

Le ministre secrétaire d'État de l'Algérie et des colonies,

Comte DE CHASSELOUP-LAUBAT.

II

RAPPORTS ADRESSÉS PAR LE COMMANDANT RUSSEL AU MINISTRE.

Rome, 29 octobre 1859.

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence de mon passage à Rome. J'ai lieu d'espérer que mon court séjour ici ne sera pas perdu pour ma mission. J'ai eu soin de faire bien préciser la situation de M. l'abbé Sapéto par son supérieur hiérarchique, le préfet de la Propagande, cardinal Barnabo. Il importait que l'on sût bien que M. Sapéto n'est

et ne peut être qu'un interprète attaché à ma mission, et en cette qualité entièrement soumis à mes ordres. Les intérêts catholiques en Éthiopie sont, je le sais, dignement représentés par un vicaire apostolique, Mgr de Jacobis, évêque de Nicopolis, auprès de qui j'ai voulu être introduit directement, sans l'intermédiaire de M. Sapéto. Je l'ai obtenu sans difficulté. J'ai dû à l'intervention empressée de Son Excellence l'ambassadeur de France, duc de Gramont, l'honneur d'être reçu en audience particulière par Sa Sainteté Pie IX.

Le Saint-Père a daigné accueillir avec une satisfaction marquée et une bonté parfaite pour moi la démarche de courtoisie et de déférence que j'étais heureux d'accomplir en exécution des ordres de l'Empereur et des instructions de Votre Excellence.

Sa Sainteté, à propos de l'Abyssinie, m'a fait l'honneur de m'entretenir, avec lucidité et vivacité, des intérêts catholiques dans les différentes contrées de l'Orient, non sans exprimer en quelques mots, dont la douceur couvrait l'amertume, la douleur d'apprendre la recrudescence des persécutions en Cochinchine.

Ces réflexions, que j'écoutais respectueusement en me tenant dans la plus entière réserve, n'ôtaient rien d'ailleurs à l'intérêt si bienveillant que le Saint-Père avait tout d'abord manifesté pour ma mission.

Le fait seul de porter un témoignage d'intérêt de l'Empereur à un souverain de l'Afrique orientale à peu près ignoré à Rome, et dont le christianisme paraît douteux même au Saint-Père, ce fait ne peut qu'être particulièrement agréable au Saint-Siége, et doit servir la cause catholique, dans le présent et dans l'avenir, en Orient. Avant de me congédier, le Pape a daigné bénir en ma personne mes compagnons de voyage, mon navire et ma mission.

Je suis sorti de l'audience de Pie IX, Monsieur le ministre,

touché profondément de sa bonté pleine de mansuétude et de grâce, mais pénétré en même temps de la fermeté et de la résolution de son caractère.

Demain je quitte Rome pour prendre à Civita-Vecchia le paquebot de Malte, où j'ai donné rendez-vous à mes officiers. Nous ferons route immédiatement tous ensemble pour Alexandrie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Yémen, mouillage de Zulla, 28 décembre 1859.

Monsieur le Ministre,

Parti de Suez le 1er décembre, j'ai mouillé à Massouah le 11; avec un bon marcheur j'y serais arrivé le 6. J'ai trouvé réunis près de M. Gilbert, vice-consul de France, Mgr de Jacobis, préfet apostolique en Abyssinie, et, à mon grand étonnement, l'abbé Emnato, confident du roi Négoussié, informé de la prochaine arrivée d'un envoyé de l'Empereur, et l'attendant par ordre de son maître.

Un courrier parti le 14 pour le camp du Roi, qui est en guerre, comme à l'ordinaire, avec son voisin Théodoros, revient aujourd'hui porteur d'un message à mon adresse.

L'envoyé de l'Empereur est attendu avec impatience et son voyage préparé jusqu'au camp. Je pars demain pour le Tigré. Je rejoindrai à deux jours de la mer Mgr de Jacobis, qui se propose, je crois, de faire route avec moi. La compagnie du vénérable prélat, qui a su mériter en ce pays une estime universelle, ne peut être qu'utile à ma mission, en même temps qu'un honneur pour moi. C'est de Mgr de Jacobis que j'ai obtenu et que j'attends encore les meilleurs

renseignements. L'intérêt catholique en ce pays s'appuie exclusivement sur la France.

Notre pavillon est le seul qui flotte sur toute la côte abyssinienne, à Massouah; et le jour où il serait amené, c'en serait fait de la mission et des missionnaires catholiques. La propagande anglaise et protestante, qui jusqu'à présent a lutté sans succès, triompherait.

La mer Rouge serait anglaise de Périm à Suez.

Il est encore temps d'arrêter ce nouvel envahissement. La présence d'un envoyé de la France en Abyssinie, quelque obscur que soit cet envoyé, sur un navire sans canons, est un fait qui, malgré tous mes efforts pour passer inaperçu, va prendre dans cette mer, sur laquelle l'Europe a les yeux, les proportions d'un événement politique.

Je suis pénétré de la nécessité de me hâter, d'informer l'Empereur, et de mettre autant qu'il dépendra de moi Sa Majesté en mesure de décider et d'agir si Elle le juge à propos.

Je suis informé par notre consul à Massouah que le roi Négoussié vient de faire récemment offre gratuite à la France de Zulla et de Ras-Doumeirah.

Ces deux propositions sont essentiellement différentes. J'ai mis à profit les jours d'attente forcée pour visiter Zulla et toute la baie de Duknoo (Ansley des Anglais). J'ai exploré en entier et avec soin l'île de Disseh (Valentia). J'ai vu par mes yeux et j'ai interrogé les naturels, et le résultat de cette première étude, tout incomplète qu'elle soit, est généralement favorable à un établissement dans ces parages. Le village de Zulla, situé sur l'emplacement de l'ancienne Adulis, colonie égyptienne, est encore aujourd'hui une des voies les plus fréquentées et la plus courte de la mer en Abyssinie; le pays est salubre, l'eau y est bonne, et la magnifique baie de Duknoo offre une suite de mouillages

excellents pour les plus grands vaisseaux de guerre. La possession de l'île de Disseh devrait compléter celle de la baie.

Cette île commande la passe du nord, route des bâtiments allant de Zulla au détroit de Bab el-Mandeb.

Disseh est une belle île, pourvue d'eau douce, boisée, et de facile défense. Nous avons fait le plan de son principal mouillage et sondé tout son atterrage. Zulla, comme point commercial, clef de l'Abyssinie, entre les mains de la France, me paraît mériter toute l'attention de Votre Excellence. Une escale de paquebots à vapeur y serait bien placée pour le ravitaillement comme pour le commerce, et surtout pour l'influence française en Abyssinie et sur tout le littoral africain de la mer Rouge. Ras-Doumeirah n'est qu'une position militaire, sans communication facile avec l'intérieur; possédé seulement de nom par les souverains du Tigré, ce cap, que je me propose de visiter à mon retour, me semble appelé à devenir en face de Périm quelque chose comme Ceuta ou Tanger devant Gibraltar, donjon contre donjon.

Mieux vaudrait le détroit libre avec deux phares au lieu de deux forts. Je vais envoyer l'*Yémen* m'attendre à Massouah, sous les yeux du consul de France, à qui d'ailleurs la présence d'un bâtiment français quelconque, trop rare dans la mer Rouge, est particulièrement agréable. Ce port, où il n'y a pas de consul accrédité, n'est jamais deux mois sans être visité par un bâtiment de guerre anglais. Le *Lady Canning* m'y avait précédé de quelques jours, venant d'Aden.

Halaye (Abyssinie), 14 janvier 1860.

Monsieur le Ministre,

N'ayant pas de chiffre, je ne comptais pas avoir l'honneur d'écrire à Votre Excellence avant mon retour à bord de l'*Yémen,* à cause du danger des correspondances ; mais je crois avoir une occasion sûre ; et les circonstances dans lesquelles j'ai pénétré en Abyssinie, et que j'ignorais au début de mon voyage, me font désirer de prémunir Votre Excellence contre les bruits alarmants qui pourraient arriver jusqu'en France, propagés dans des intentions malveillantes.

La guerre civile, après une assez longue trêve, paraît se rallumer dans ce malheureux pays. L'incertitude de l'issue d'une bataille entre les deux partis rivaux, semble seule en retarder l'explosion. Les deux armées sont, dit-on, en présence sur les deux rives opposées du Taccasé, le grand cours d'eau qui sépare le Tigré de l'Amhara.

Dans ces conjonctures, j'avais deux partis à prendre : ou m'en retourner à la mer pour attendre l'issue des événements, ou continuer ma route vers l'intérieur, malgré les difficultés occasionnées par l'état de guerre et l'agitation du pays, afin d'arriver jusqu'à Négoussié, si c'est possible, et de remplir les intentions de l'Empereur.

Je me suis arrêté à ce dernier parti, persuadé que ma présence au camp de Négoussié lui prêterait un appui moral capable d'empêcher l'effusion du sang en faisant pencher de son côté les chances douteuses de la fortune. Je voudrais, Monsieur le ministre, épargner à Votre Excellence le récit des complications de la politique éthiopienne. J'ai besoin pourtant de la résumer pour expliquer les motifs qui m'ont

déterminé à poursuivre ma route à tous risques. Deux influences, deux intérêts, qui semblent destinés à se trouver toujours fatalement opposés, sont en présence ici comme partout.

L'un, l'intérêt anglais, mercantile et protestant, est représenté par Théodoros, usurpateur fanatique et sauvage, qui s'intitule empereur, ayant auprès de lui pour conseiller politique un agent anglais, M. Plowden, et pour conseiller militaire un Écossais du nom de Bell, soi-disant général. Théodoros a encore un autre point d'appui dans l'évêque cophte, ancien ânier du Caire, Abouna Salama, ennemi acharné et persécuteur ardent des catholiques. On assure que l'armée de Théodoros est pourvue de quelques canons anglais et de deux obusiers de montagne français, pris au Choa, où ils furent apportés en présent en 1846 au roi Sahlé-Sahlassée, par M. Rochet d'Héricourt est de la part du roi Louis-Philippe.

L'autre intérêt, l'influence française et catholique, représenté et ouvertement protégé depuis son avénement régulier au pouvoir par Négoussié, qui prend le titre de roi d'Éthiopie. Neveu d'Oubié, qui régna vingt-six ans, Négoussié, appelé au trône du Tigré après la défaite et l'emprisonnement de son oncle par Théodoros, se vit acclamé par tous les chefs réunis, sur la renonciation du fils d'Oubié, alors enfant, et resté sujet fidèle auprès de lui depuis cette époque (1854).

Négoussié a aujourd'hui vingt-huit ans. Ce jeune chef intelligent et généreux, d'un caractère chevaleresque, s'est déclaré à ses risques et périls, dès le début de son règne, le protecteur des Européens et particulièrement des catholiques, synonymes de Français en Orient.

C'est à lui que le vénérable vicaire apostolique en Éthiopie, Mgr de Jacobis, doit sa tranquillité apostolique et les progrès

de son épiscopat depuis cinq ans. Nous en jugeons en ce moment par nos yeux, à Halaye même et dans la province d'Okoulé-Gouzaye que nous venons de parcourir pour venir en personne rendre visite à Mgr de Jacobis, pour qui j'avais une lettre de Sa Sainteté Pie IX.

L'armée de Négoussié ne compte aucun Européen dans ses rangs. Il n'a pas de canons. Il a peu de fusils. Il en témoigne sans cesse ses regrets.

Les armes ordinaires des Abyssins sont la lance, le sabre courbe et le bouclier en peau d'hippopotame.

Les chefs combattent à cheval et portent pour insignes une peau de bête fauve, lion ou tigre, sur l'épaule, ou un cercle d'argent passé au bras.

Telle est, Monsieur le ministre, la situation des armées et des partis en Abyssinie, aussi exactement résumée que j'ai pu le faire d'après mes investigations personnelles, et en me tenant en garde contre les sources diverses où je les puise.

J'espère que Votre Excellence y verra la justification du parti que j'ai pris de poursuivre ma route. Négoussié vient de m'écrire qu'il s'avance au-devant de l'envoyé de l'Empereur. Je vais partir et me propose de l'accompagner jusqu'à son camp.

Sans compromettre ma mission, je m'inspirerai des circonstances pour servir, autant qu'il dépendra de moi, les intérêts de ce prince. Votre Excellence peut être assurée que j'ai toujours devant les yeux le but unique que je dois poursuivre, le service de la France.

J'y puiserai, j'espère, la prudence et le jugement nécessaires pour ne pas faire fausse route dans une voie nouvelle pour moi.

D'Abyssinie. Province d'Okoulé-Gouzaye, 31 janvier 1860.

Monsieur le Ministre,

La crainte que des nouvelles altérées par la malveillance ne parviennent en France me décide à risquer une nouvelle lettre pour Votre Excellence, écrite sous la tente, sur la route d'Adoua, et confiée à un Abyssin catholique.

La guerre civile, qui semble devoir être l'état normal de ce beau et malheureux pays, a de nouveau envahi l'Éthiopie.

Les deux adversaires, il est vrai, ne me paraissent pas très-pressés de se rencontrer sur un champ de bataille. Il est vrai aussi que des sorciers leur ont promis à tous une mort prochaine. En attendant, ils pillent et dévastent à qui mieux mieux les provinces l'un de l'autre, Théodoros dans le Tigré, Négoussié ou ses partisans dans l'Amhara. Au moment où je croyais joindre Négoussié, dont je n'étais plus qu'à deux étapes, un courrier m'informait qu'il avait levé son camp et s'était éloigné précipitamment du côté des frontières de Nubie. Le roi m'engageait à pourvoir moi-même à ma sûreté, ne pouvant me fournir une escorte et ne répondant pas du pays derrière lui. En effet, l'agitation avait déjà gagné la province d'Okoulé-Gouzaye, centre des missions catholiques, où je me trouvais. Des mouvements hostiles, dans lesquels il m'était facile de reconnaître une action soupçonneuse et jalouse, s'organisaient autour de nous. J'apprenais au même moment l'arrivée successive à Massouah de deux navires de guerre anglais, le *Lady Canning* et l'*Auckland*, le dernier ayant à bord le brigadier Coglan, gouverneur d'Aden. Que venait-il faire à Massouah? J'avais trop prévu cette inquisition pour m'en émouvoir. Quitter

l'Abyssinie devant une tentative d'intimidation n'est venu ni à ma pensée ni à celle de personne autour de moi. Reculer, c'était compromettre à la fois l'influence française et peut-être la vie des missionnaires, reconnus dans la mer Rouge aussi bien que dans tout l'Orient comme protégés français.

Agir avec prudence, sans provocation, mais sans crainte, faire bonne garde et être prêts à tout événement, telle a été, Monsieur le ministre, ma résolution arrêtée et suivie jusqu'à présent avec plein succès. Un projet d'attaque contre Mgr de Jacobis et le village catholique des missions nous a été révélé à temps, et nous nous sommes trouvés sur la défensive dans une position que l'ennemi n'a pas cru devoir aborder. Il est juste de reconnaître que les lances, les sabres et les boucliers des Abyssins sont faits pour rehausser singulièrement la valeur de dix carabines, quatre fusils de chasse et six revolvers dont nous sommes armés. Votre Excellence sait que le personnel militaire de ma mission est de dix hommes, officiers et marins. L'effet de cette conspiration avortée ne s'est pas fait attendre. Il m'est venu des députations de la plupart des villages de la province; les timides se sont rassurés, les douteux ont proclamé leur fidélité, et les malveillants reconnus m'ont fait des avances. Décidément, la civilisation est plus avancée dans ce pays que je ne le supposais.

Mgr de Jacobis et ses néophytes sont en sécurité au moins pour le moment, et l'on prie pour la France dans toutes les pauvres églises du Tigré. Je vais profiter de cette réaction pour me rapprocher du théâtre de la guerre. Je voudrais rencontrer Théodoros, sans paraître le chercher, lui offrir, s'il est possible, une médiation pacifique, et dans tous les cas obtenir la certitude qu'après mon départ les Français, quels qu'ils soient, et les missionnaires, seront respectés et protégés. Cela fait, je retournerai à la mer.

Vues de l'Europe, Monsieur le ministre, ces agitations d'un pays à peine connu de l'Afrique sont bien peu de chose. Elles ont pourtant leur place marquée dans la politique générale du monde, une grande place dans les intérêts de la France. C'est sous cette impression que je crois devoir en entretenir Votre Excellence; c'est avec cette conviction profonde que je ne perds pas de vue un seul instant le but de ma mission, dans les distractions inévitables et pour moi pleines d'attrait de notre croisade aventureuse.

Le fondé de pouvoir du roi Négoussié, muni de pleins pouvoirs, est resté sous ma tente. L'abbé Emnato est porteur du sceau officiel, à l'empreinte du Lion.

J'ai profité de cette circonstance pour traiter la question des engagements volontaires à destination de nos colonies de la Réunion et de Mayotte. Une bonne impression a été produite dans le pays par le retour de quelques Abyssins libérés et rendant bon témoignage de la manière dont ils ont été traités à la Réunion. Ces hommes ont rapporté dans leur pays leurs économies, une petite fortune.

Leur exemple est un encouragement dont on peut tirer parti. J'ai donc cherché et obtenu l'autorisation officielle de recruter des travailleurs en Abyssinie au prix maximum de cinq talari par mois (26 fr. 50 c.) pour cinq ans, à la seule condition du double transport sans frais. Négoussié a voulu que l'on exprimât dans ce contrat, scellé de son cachet et signé par moi, son désir de voir un consul accrédité auprès de lui pour en faciliter l'exécution. Je ne doute pas, Monsieur le ministre, que les Abyssins, les catholiques principalement, ne fournissent bientôt des engagés en nombre progressif, quand les premiers partis écriront qu'ils sont bien traités et payés exactement.

Je garde ce contrat, n'osant pas le confier aux hasards des chemins du Tigré.

A mon retour à bord de l'*Yémen,* j'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence d'une autre négociation plus importante que j'ai cru devoir conclure, sauf l'approbation de l'Empereur et sous le secret le plus absolu. Mgr de Jacobis seul en a connaissance, ayant bien voulu me servir d'interprète.

Il a bien fallu faire des traductions du français en amhara, et réciproquement.

Je ne prolongerai pas inutilement, Monsieur le ministre, mon séjour en Abyssinie et ne compte pas attendre l'issue douteuse d'une guerre dont je n'entrevois pas le terme ; mais j'ai pensé que l'incertitude même de cette issue et des chances de la fortune me conseillait de profiter de l'occasion pour acquérir un titre et des droits dont l'Empereur fera ou ne fera pas usage, selon son bon plaisir, mais qui resteront valides et incontestables.

RETOUR D'ABYSSINIE A LA MER. — ÉVÉNEMENTS QUI ONT PRÉCÉDÉ ET MOTIVÉ CE RETOUR.

De Massouah, le 15 février 1860.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Je reçois à la fois trois courriers de France allant jusqu'à la date du 28 décembre 1859. N'y trouvant aucun accusé de réception de mes rapports, je n'écris qu'avec hésitation, d'autant plus que je lis dans les journaux anglais des informations d'une inexplicable précision, quoique antérieures à mon entrée dans la mer Rouge.

J'ai su que les deux vapeurs *Lady Canning* et *Auckland*

avaient suivi le sillage de l'*Yémen;* mais cette enquête soupçonneuse, qui n'eût pas été faite sur les traces d'un bâtiment de guerre, n'aura révélé autre chose que ce que j'ai fait, à ciel ouvert, sans me cacher, quelques études sur des côtes inexplorées. Ces deux bâtiments sont retournés à Aden. Lorsque dans ma dernière lettre d'Abyssinie, du 31 janvier, j'avais l'honneur de dire à Votre Excellence que je ne prolongerais pas inutilement mon séjour dans ce pays en proie à la guerre civile, je ne prévoyais pas ce qui allait arriver; mais j'entrevoyais déjà dans les difficultés de toute nature que j'éprouvais à me procurer soit des guides, soit des mules ou des porteurs pour mes bagages, le réseau de quelque intrigue hostile dont les fils venaient de la mer.

Dix marins français, bien armés, nous étions trop forts pour nous laisser régenter par qui que ce soit, trop faibles pour lutter avec succès contre la force d'inertie ou la force ouverte d'une population sauvage ameutée contre nous. Dès qu'il me fut bien avéré que je ne voyagerais plus en pleine liberté dans le Tigré, encore moins dans l'Amhara, je résolus de reprendre la route de la mer.

Le but de ma mission était d'ailleurs atteint. J'avais entre les mains les contrats en règle passés avec le roi Négoussié, et qu'il m'importait de mettre en sûreté le plus promptement possible. Dans les circonstances actuelles, paraître renoncer à voir Négoussié était le plus sûr moyen de détourner les soupçons inquiets de nos rivaux, et de donner au gouvernement de l'Empereur le temps de prendre une décision en connaissance de cause.

J'expédiai directement à Massouah, par des catholiques fidèles, nos papiers, journaux et dessins, nos collections d'histoire naturelle et nos principaux bagages, ne conservant que nos tentes, nos armes et nos munitions.

Immédiatement après, je voulus changer de route et me

diriger moi-même vers la mer. Alors seulement le complot se révéla. Personne ne voulut ou n'osa nous fournir des guides et des mules pour quitter le pays. Les uns, nos ennemis, avaient entrepris de nous conduire de gré ou de force à Théodoros, espérant nous contraindre ainsi à une reconnaissance compromettante de ce chef. Les autres, nos amis, intimidés comme le sont partout les honnêtes gens en temps de révolution, n'étaient peut-être pas fâchés de nous retenir et de se réserver notre protection, qui les avait une fois déjà préservés du pillage. Cette situation ne pouvait me convenir. Je ne devais et ne voulais supporter de contrainte en aucune sorte et de qui que ce soit. Résolu à partir à pied par la route que j'avais choisie, j'écrivis au vice-consul de France à Massouah, dont je ne saurais trop louer l'empressement à cette occasion, de m'envoyer sans délai une caravane de chameaux et de mules au pied des derniers escarpements du Tarenta, où j'espérais la rejoindre par une marche directe de cinq à six heures. Ce fut alors, à la veille de partir, que nous nous vîmes tout à coup cernés par une bande de sept à huit cents coquins, déserteurs des deux armées, commandés par un bandit bien connu dans le pays pour ne paraître qu'aux jours d'anarchie et de désordre. Menacés de famine, d'incendie et de mort pendant trois jours et trois nuits, nous avons attendu à chaque moment l'assaut de notre campement, dont la position était loin d'être bonne. Décidés à nous faire tuer plutôt que de subir une humiliation qui eût compromis le nom français, notre attitude et nos armes ont imposé à ces misérables. Trois fois, nous les avons vus brandir leurs lances, en poussant des cris sauvages pour s'exciter à l'attaque de nos frêles palissades; trois fois ils ont hésité et reculé. La division s'introduisait dans la bande. Quelques catholiques s'enhardissaient à nous faire des signes encourageants : cinq ou six

étaient venus s'enfermer avec nous pour nous donner les nouvelles du dehors. Les femmes nous apportaient de l'eau, dont nous manquions, et nous faisaient dire de dormir, qu'elles veilleraient autour du camp la nuit, et donneraient l'alarme. Nous eussions vendu cher notre vie, mais ce n'était pas la question. Je voulais avant tout éviter un sanglant combat au centre des missions catholiques, combat qui eût infailliblement livré Mgr de Jacobis et ses missionnaires aux vengeances de Théodoros et de l'abouna Salama, son persécuteur acharné. Il faut user de ruse avec les sauvages. Pour gagner deux ou trois jours et donner à ma caravane et au renfort que j'avais appelé de l'*Yémen* le temps d'arriver au bas de la montagne, je fis partir ostensiblement une lettre pour Théodoros, me plaignant des violences qui m'étaient faites par des gens de son parti et réclamant un sauf-conduit. Je devais attendre une réponse qui ne vint pas. Enfin, dans la nuit du 8 février, tous mes compagnons dormaient accablés de fatigue. Je veillais seul avec la sentinelle, lorsqu'un homme, armé d'un fusil à deux coups, se présenta à la barricade en me montrant un papier. C'était une lettre du brave capitaine de l'*Yémen,* M. Guiraud, qui m'annonçait que lui, douzième de son équipage, était campé dans un ravin du Tarenta, où il attendait mes ordres. Son second et deux hommes étaient seuls restés à bord. Le messager était un musulman d'Arkiko qui devait nous servir de guide : noir comme de l'encre, souple comme un serpent, nous ne l'avions pas vu approcher. En quelques minutes, nos préparatifs de départ furent faits. Je voulus aller moi-même supplier une dernière fois Mgr de Jacobis de nous permettre de le conduire au milieu de nous jusqu'à Massouah, auprès du consul de France. Il résista, je n'en fus pas surpris. Je le priai d'accepter, au nom de l'Empereur, deux cents talari pour ses pauvres. Le vénérable évêque nous donna à tous

des médailles du Saint-Père et sa bénédiction. Je le priai de bénir nos armes dont nous allions peut-être avoir à nous servir dans un instant, si l'on tentait d'arrêter notre marche.

Le bruit se répand en Abyssinie qu'une frégate française aurait brûlé Zeylah, en représailles du meurtre de M. Lambert, agent consulaire de France à Aden, assassiné sur ce territoire. Je suppose que cette frégate est la *Cordelière*. Cette nouvelle produit un grand effet, et des plus favorables. Justice et force, c'est la perfection chez les sauvages et partout.

Il était minuit et demi quand nous traversâmes le campement qui nous entourait. Leurs feux n'étaient pas éteints, personne ne bougea, et pourtant une lune splendide faisait briller les canons de nos carabines, trop bien fourbies pour la circonstance. J'ai la conviction que nous avons été vus et que ces sauvages n'ont osé ni nous attaquer ni nous poursuivre. Je fis faire halte à cinq cents mètres pour régler la marche avant d'arriver à la descente, et ne pas nous séparer. Je me réservai l'arrière-garde avec mon ordonnance; le docteur et l'abbé restèrent avec moi. MM. de Bonsonge et de la Guéronnière conduisaient avec les guides notre petite troupe, grossie de quelques fidèles Abyssins.

Bien nous prit d'avoir la lune pour nous éclairer sur le bord des précipices, dans les gorges abruptes, noires et profondes du Tarenta. Un peu avant le lever du soleil, je serrais la main du capitaine Guiraud et des braves gens qu'il avait amenés au-devant de nous. Nous étions alors vingt-quatre marins pourvus d'armes et de munitions, sans bagages; notre force était plus que doublée. Je pris soin d'éclairer ma route et de choisir mes campements pour la nuit. Il ne nous arriva que des menaces, personne ne parut.

Le vice-consul de France avait eu l'idée d'envoyer à ma rencontre le naïb d'Arkiko, dont la juridiction s'étend de la

mer aux montagnes. Il nous joignit bientôt. Ce jeune chef musulman, nommé Edris, est fort intelligent. Il a pour les Français un attachement héréditaire et mérite d'être soutenu.

Le caïmacan de Massouah avait aussi dépêché pour me faire honneur un détachement de bachi-bouzouks de sa garnison au-devant de moi. J'ai fait un présent au naïb et distribué aux soldats turcs quelques talari. Notre retour a été un triomphe. Ainsi s'est terminé, Monsieur le ministre, un incident qui eût pu devenir tragique, et dont les conséquences, si malgré moi le sang eût coulé, eussent été fatales aux missions catholiques et à l'influence française en Éthiopie. La conspiration était habile, les instruments vils et méprisables. Leur lâcheté nous a sauvés. J'éprouve une profonde satisfaction, Monsieur le ministre, à vous dire la communauté de sentiments qui n'a cessé de régner entre mes jeunes officiers et moi, leur confiance absolue dans mes résolutions, leur sang-froid mis à une si longue et si difficile épreuve; en un mot, leur préoccupation unique, comme la mienne, du bien du service de la France. L'appui moral qu'ils m'ont prêté a doublé mes forces.

Je ne fais que mon devoir en recommandant aux bontés de Sa Majesté et à toute la sollicitude de Votre Excellence MM. de Bonsonge et de la Guéronnière, enseignes de vaisseau, d'un dévouement à toute épreuve, mon chirurgien-major, M. Courbon, aussi courageux qu'instruit, et deux braves marins de mon escorte, Appieto et Astolfi, matelots canonniers. Le capitaine Guiraud, de l'*Yémen,* et M. Gilbert, consul de France à Massouah, ont contribué puissamment, par leur concours actif et dévoué, à déjouer des projets qui devaient réussir si je n'eusse pas été secondé comme je l'ai été. Je ne crois pas nécessaire de mettre sous les yeux de Votre Excellence les conclusions frappantes pour moi découlant des faits que je viens de lui raconter sommai-

rement. Je vais reprendre la mer demain. Je me tiendrai en dehors de tout contact compromettant. Je sais que la mer Rouge ne doit être encore à présent qu'un sujet d'études. Mais je veux me hâter d'activer celles qui me sont ordonnées, et j'espère profiter de la fin de la *mousson* sud-est pour regagner Suez en avril, en touchant à Djeddah, où je trouverai mes derniers courriers.

Je viens de recevoir de bonnes nouvelles de Mgr de Jacobis et des missionnaires. En offrant à Sa Grandeur une somme de mille francs, au nom de l'Empereur, pour être employée en secours aux pauvres et aux persécutés, j'étais certain de remplir les intentions de Sa Majesté et de suppléer aux intentions de Votre Excellence.

Les derniers bruits qui me parviennent d'Abyssinie représentent Négoussié rentrant dans le Tigré par le nord (Hamacen) sans combat.

La saison des pluies qui commence va grossir les rivières et fait déborder les torrents. Ce sera un obstacle momentané aux évolutions incessantes des deux armées, dont jusqu'à présent l'habileté me semble consister principalement à ne pas se rencontrer.

D'Aden, le 29 février 1860.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que la nécessité de faire du charbon m'a conduit à Aden, où j'étais assuré d'en trouver appartenant à la maison Pastré de Marseille.

J'ai rencontré ici la *Cordelière*. M. le commandant Fleuriot de Langle n'a pas d'ordres pour entrer dans la mer

Rouge. Je le regrette au point de vue général des intérêts français dans cette mer, au point de vue des intérêts particuliers du département des colonies dont Votre Excellence a fait l'objet d'une de mes études, le recrutement des travailleurs libres.

La rencontre tout à fait fortuite de la *Cordelière* et de l'*Yémen* en rade d'Aden a causé ici une émotion qui serait ridicule si elle ne faisait naître les plus sérieuses réflexions. Les Anglais ont tellement pris l'habitude, à la faveur de la longue indifférence de l'Europe, de considérer le golfe Arabique et la mer Rouge comme propriétés britanniques, que la seule apparition d'un pavillon français leur semble une atteinte à leurs droits, un acte direct d'hostilité contre l'Angleterre. C'est ainsi que, non contents d'occuper successivement, sans scrupules sur les moyens, tous les points à leur convenance, habilement choisis par leurs agents, les Anglais se récrient à la seule appréhension de voir une autre puissance songer à acquérir, fût-ce par un traité régulier, une position quelconque dans ces parages.

A peine entré dans la mer Rouge, j'ai senti de quel poids pesaient sur cette mer ces prétentions exclusives et omnipotentes. Je n'ai pas tardé à l'écrire à Votre Excellence. L'*Yémen*, malgré son effacement, peut-être bien à cause de cet effacement, s'est vu bientôt l'objet des soupçons les plus ombrageux et des inquiétudes les moins déguisées. En n'appareillant jamais que la nuit, en naviguant en caboteur à nos risques et périls, j'ai réussi jusqu'à présent à éviter toute rencontre compromettante; mais je n'ai pu empêcher deux bâtiments, *Lady Canning* et *Auckland*, de retrouver nos traces. Le gouverneur d'Aden est allé lui-même dans la baie d'Adulis et à Disseh interroger les naturels sur mon passage et mes travaux. J'ai appris ici que le *Lady Canning* est retourné dans la mer Rouge. Je ne l'ai pas rencon-

tré. J'ai franchi le détroit de Bab el-Mandeb par une nuit très-sombre, et j'ai pu apprécier de quelle utilité serait un phare sur l'île de Périm. En attendant, il est certain que le fort et la garnison y sont établis. La mission du *Lady Canning* m'inquiète. Je voudrais cependant que Votre Excellence ne se méprît pas sur les sentiments que m'inspire cette vieille politique anglaise, trop bien connue de notre pays. Ce ne sont pas ceux d'une hostilité systématique. Personne plus que moi ne reconnaît dans cette manière de procéder une sorte de grandeur, que je ne qualifie pas, mais dont je vois fort bien les résultats incontestables. Je sais aussi que les préoccupations du moment ne sont pas dirigées de ce côté, et que les intérêts les plus grands doivent dominer les intérêts de moindre importance; mais je ne saurais, sans manquer à mon devoir de Français et de marin, atténuer la portée prochaine et inévitable de cette politique envahissante dans la mer Rouge.

Le danger est imminent; un rapide coup d'œil jeté sur la carte suffit pour apprécier clairement la situation. Sur la côte d'Asie, nous voyons les provinces musulmanes de l'Hedjaz et de l'Yémen sous la suzeraineté du Sultan, plus ou moins soumises au grand chérif de la Mecque, mais fermées aux entreprises européennes par le fanatisme encore plus que par le droit régulier. Sur la côte d'Afrique, après avoir longé l'Égypte et la Nubie au vice-roi d'Égypte, et passé devant Kosseïr et Souakim où l'Angleterre a posé des stations électriques, on arrive enfin sur le littoral éthiopien ; encore y a-t-il une enclave à Massouah, qui se reconnaît *wacouf* de la Mecque, avec l'archipel de Dahlac.

C'est cependant sur cette seule partie des côtes de la mer Rouge que nous pouvons chercher à nous établir. Votre Excellence, en m'ordonnant de l'explorer plus particulièrement, savait bien que là seulement, *en pays chrétien* et dont

le prince le plus éclairé nous faisait des avances, nous trouverions ce qu'il faut à notre commerce, à nos colonies, à notre marine. Mais ces conditions ne devaient pas plus échapper aux Anglais qu'à nous. De là tous leurs efforts pour faire écraser le prince Négoussié par l'usurpateur Théodoros; de là les faits dont j'ai entretenu Votre Excellence dans mes lettres d'Abyssinie, et qui ont pris dans les derniers temps une tournure si grave. Depuis que le percement de l'isthme de Suez ne semble plus mis en doute, et que l'Angleterre entrevoit le terme forcé de son opposition, la mer Rouge a dû nécessairement prendre à ses yeux une importance nouvelle. Elle veut y dominer quand même.

On n'a plus osé dire que la navigation y était impossible. C'était se moquer des navigateurs qui ont fréquenté par exemple la mer Noire, la Bretagne ou la Manche, pour ne parler que de mers intérieures.

Quand la mer Rouge aura sur ses mille lieues de côtes seulement une dizaine de feux allumés, quand son hydrographie à peine ébauchée aura été refaite, on y naviguera sans plus de dangers, je dirai avec moins de dangers que dans les mers que je viens de citer. C'est dans cet ordre d'idées dont j'emportais de France la conviction morale, dont j'ai trouvé ici à chaque pas la confirmation matérielle, c'est froidement et sans passion, sachant bien que, guidé par l'instinct patriotique le plus dégagé de toute préoccupation personnelle, je ne pouvais pas méconnaître l'esprit de mes instructions, que j'ai parcouru la mer Rouge, que j'ai observé, que j'ai agi. Si je me suis trompé, je n'ai compromis que moi seul; j'ai réservé absolument l'entière liberté du gouvernement de l'Empereur.

D'Aden, 2 mars 1860, à bord de l'*Yémen*.

J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence les pièces officielles revêtues du sceau de Négoussié, roi d'Éthiopie, avec les traductions authentiques, que je n'ai pas voulu confier aux barques arabes.

N'ayant voulu consentir aucun délai déterminé pour l'acceptation ou le rejet, il en résulte que ces actes peuvent attendre, sans être périmés, l'heure et le bon plaisir du gouvernement français.

Mais je dirai pourtant à Votre Excellence : Il y a péril en la demeure; l'éveil est donné. Qui sait même si nous n'arriverons pas trop tard? Il y a quelques jours, à Edd, le chef de ce village, en demandant pourquoi nous ne prenions pas possession de son pays qui nous appartient, ajoutait que les Anglais ne faisaient pas ainsi, et qu'ils occupaient ou allaient occuper Disseh. Je n'ai pu remonter à l'origine de ce bruit. Mais qu'il me soit venu par des indigènes de la côte d'Éthiopie bien disposés à notre égard, j'y ai vu un avertissement digne d'attention.

Si je n'ai pas reçu de nouveaux ordres par les derniers courriers que je recueillerai sur ma route de retour, je m'éloignerai avec le regret que l'*Yémen,* sans flamme et sans canons, ne m'ait pas permis, sans compromettre le pavillon, de rester à Disseh en sentinelle, sinon pour prendre, au moins pour empêcher.

Il est vrai que dans quinze jours le *Moniteur* ferait meilleure garde que moi, si l'Empereur en ordonnait ainsi. Demain je reprends la mer. Je puis espérer être à Suez en avril et y trouver des ordres de Votre Excellence. Je veux me hâter d'apporter en France, avec mes observations et

nos études, les éléments de mes convictions, et, j'ose l'espérer, la justification de mes actes.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence un croquis d'ensemble de la baie d'Adulis et de l'île Disseh, et des territoires dont il a été question.

Après Adulis et Disseh j'ai visité l'archipel de Houakel, Amphila, Edd et Haycock, en avançant toujours au sud vers le détroit. Le mouillage d'Edd est en pleine côte, la tenue n'y est pas bonne, et il ne saurait être fréquenté avec quelque sécurité que par de très-petits bâtiments, pouvant s'abriter dans la crique voisine du village.

Sous d'autres rapports, la position d'Edd mérite d'être examinée. A Houakel, à Amphila, on peut mouiller mieux abrité, mais loin de terre et dans des conditions difficiles de communication. De larges bandes de récifs madréporiques bordent la côte et rendent le batelage dangereux. Les habitants sont beaucoup plus misérables que ceux d'Edd. Ils se livrent à la pêche de la nacre, abondante dans les écueils voisins et à vil prix. Aussi ces ports sont-ils à peu près abandonnés par les caboteurs arabes, et Votre Excellence remarquera sur le croquis que je lui envoie que les caravanes de sel des Danakils suivent les routes de terre, et de préférence celle de Zulla (*Adulis*), pour échanger leurs chargements avec les produits de l'Abyssinie.

Si je n'insiste pas, Monsieur le ministre, sur les avantages maritimes de l'île Disseh et de la baie d'Adulis, c'est que la carte suffit à les faire ressortir. Ni la mer ni le vent ne se font sentir d'une façon incommode dans cette vaste baie, où l'on a le choix de mouillages d'une tenue excellente, et particulièrement sur la côte est, où se fonderont les établissements.

Les puits d'eau douce sont à dix minutes de la plage; l'eau est très-bonne et ne tarit jamais. Les routes de l'Éthiopie, anciennes et nouvelles, viennent y converger.

La route moderne que j'ai suivie au retour est telle que Dieu l'a faite. Sur la route antique nous avons retrouvé après treize siècles les restes des travaux d'art élevés par une civilisation disparue. C'est en présence de ces souvenirs que, laissant de côté les noms arabes ou anglais qui égarent ou altèrent l'histoire, j'ai cru pouvoir rendre à ces lieux, dans nos études, leur ancien nom (*Adulis*), destiné dans ma pensée à redevenir encore le principal entrepôt (africain) commercial de la mer Rouge. On pourrait de même, au lieu de Disseh ou Valentia, rendre à l'île qui nous est cédée son nom grec d'Orine, *la Belle*.

Le temps me manque pour envoyer à Votre Excellence les croquis détaillés de cette île, la plus complète de nos études. Le village compte environ cent habitants, vivant en famille, sous la tutelle des anciens. Ils ont mille têtes de bétail, chèvres et moutons, quelques vaches et quelques chameaux. Les eaux sont très-poissonneuses. L'île est boisée; elle échange des bois de construction pour les maisons du continent, contre du grain. L'eau douce de ces puits passe avec raison pour la meilleure de la mer Rouge. Votre Excellence n'aura pas manqué de remarquer que l'île Disseh est la position militaire indispensable pour couvrir la position commerciale d'Adulis. Disseh pourrait avoir le dépôt de charbon des paquebots de la mer Rouge sans allonger leur route que de quelques milles, si l'on doit fréquenter la côte d'Afrique et avoir ses principales relations avec l'Éthiopie. Cette route n'offre pas plus de difficultés que par la route à l'est de l'archipel de Dahlac. Elle assure la mer la plus belle et les vents variables, quelle que soit la mousson, à l'abri de cet archipel à l'ouest. Il y aurait un phare et deux feux à établir pour éclairer cette navigation, que je me propose d'étudier de nouveau en retournant à Suez.

M. le commandant Fleuriot de Langle s'étant livré pen-

dant son séjour ici (Aden) à une enquête sur la mort de M. Lambert, agent consulaire à Aden, et n'ayant été moi-même qu'officieusement invité aux affaires étrangères à m'enquérir de cet événement, je ne crois pas devoir m'en occuper. Si j'apprenais à Zeylah quelques détails nouveaux, je me ferais un devoir de les transmettre à Votre Excellence.

Mon séjour à Aden, Monsieur le ministre, n'eût pu que me déterminer à transmettre au gouvernement de l'Empereur, comme je le fais en les appuyant, les offres du roi Négoussié, si j'eusse conservé quelque hésitation.

Je regrette de n'avoir pas les pouvoirs pour prendre possession immédiate.

En voyant les immenses travaux exécutés et les plus immenses travaux entrepris par l'Angleterre sur ce rocher d'Aden, sans eau, sans végétation, sans production d'aucune sorte, dévoré par un soleil brûlant, isolé après vingt-deux ans comme aux premiers jours de la conquête et bloqué par d'intraitables et fanatiques voisins, il est impossible de n'être pas frappé de cette idée, qu'il faut que l'Angleterre attende et espère de bien grands résultats pour les préparer par de tels moyens et de tels sacrifices. L'Angleterre avait dû prévoir le percement de l'isthme de Suez et songer dès longtemps à se trouver prête pour ce grand événement politique et commercial. Un coup d'œil sur la carte permet de croire qu'elle ne s'y opposera plus que pour la forme, et qu'elle est prête ou peu s'en faut.

Aden est le centre et le pivot d'un système aussi simple que complet et habile. Deux fils électriques viennent s'y rencontrer : l'un partant de Bombay, passant par Mascate et par les deux stations occupées et fortifiées de Curra-Moria et de Kurrachee ; l'autre de Suez, passant par les stations protégées de Kosseïr en Égypte, de Souakim en Nubie, traversant la mer Rouge, reprenant terre à Kamaran, sans station

pour le moment, puis reparaissant à Périm, aujourd'hui déclarée de bonne prise dans un document officiel que j'ai sous les yeux. C'est d'Aden qu'une division de bâtiments à vapeur rapides, pouvant embarquer des troupes, sera toujours prête à obéir à un ordre télégraphique et à se porter sur tel ou tel point des deux lignes dont nous venons d'indiquer le tracé. Aden n'est pas encore tout ce qu'il sera, tout ce qu'on peut prévoir qu'il deviendra aux mains persévérantes des Anglais. De vastes citernes, évidemment romaines, découvertes il y a trois ans, sont en voie de restauration et contiendront un approvisionnement d'eau pour cinq ans, en supposant la population doublée. Elle est aujourd'hui de vingt-sept mille âmes, y compris les travailleurs arabes et somalis pour plus de moitié. Il est vrai qu'Aden a passé huit années sans voir tomber la pluie, mais en quelques heures, le 5 mai 1859, les eaux du ciel ont entraîné à la mer maisons, bêtes et gens ; soixante-dix personnes y périrent.

Pour me résumer, Monsieur le ministre, Aden me semble un avertissement et un exemple. L'Angleterre a voulu établir des paquebots à vapeur entre Suez et l'Inde, elle s'est assuré des abris et des dépôts de charbon. Elle a voulu établir une ligne télégraphique, elle s'est assuré des stations fortifiées ou protégées. Ce qu'elle n'a pu acheter, elle l'a pris.

Dans la mesure des intérêts français, sans hostilité comme sans étroite et inopportune rivalité, ne pouvons-nous rechercher, dans les mêmes mers où nous nous trouvons aujourd'hui même unis à l'Angleterre dans une grande entreprise, une position profitable à notre pays sans doute, mais profitable aussi et plus encore à la civilisation et à l'humanité ?

De Djeddah, 7 avril 1860.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Mon exploration est terminée. J'ai quitté la côte de l'Éthiopie le 1er avril. Je quitte aujourd'hui la côte de l'Hedjaz pour faire route sur Suez. Mes derniers rapports informent Votre Excellence qu'en partant d'Aden le 5 mars, j'ai visité successivement dans l'océan Indien, du cap Guardafui à Bab el-Mandeb, Berbera, les îles Muscha, tout le Goobut-Kharah, Tedjoura, Ras-Ali et Daouano; puis, en rentrant dans la mer Rouge, Périm, Ras-Doumeirah, Assab et encore une fois l'île Disseh.

Enfin j'ai touché à Massouah pour y faire de l'eau et des vivres frais, y recueillir les nouvelles les plus récentes de l'Abyssinie et y prendre les correspondances du vice-consulat de France.

Je dois informer Votre Excellence que j'ai appris dans cette dernière relâche un événement regrettable, récemment survenu dans l'Amhara. M. Plowden, agent politique anglais, sans titre officiel, auprès du soi-disant empereur Théodoros, blessé dans une rixe par un chef nommé Gared, a dû mourir à Gondar neuf jours après, au commencement de mars. Les informations de M. Gilbert, vice-consul de France, celles de Mgr de Jacobis, et enfin l'enquête du caïmacan de Massouah qui m'a été communiquée, sont d'accord pour présenter les faits comme le résultat d'une querelle entièrement privée. Tout concourt à le prouver. Le chef Gared est parent de Théodoros. Il a servi sous Négoussié; mais il était hors des rangs des deux armées et aurait profité de l'anarchie qui désole le pays, pour satisfaire un désir de vengeance personnelle. Le meurtre a été commis sur un

territoire soumis à Théodoros, administré en son nom. Gared n'était plus au service de Négoussié. Après avoir blessé d'un coup de lance M. Plowden, qui l'avait manqué de son revolver, Gared a pu se faire payer à Gondar même une rançon pour le remettre entre les mains des Européens, sans que les chefs de l'Amhara qui gouvernent pour Théodoros soient intervenus.

Dans mon opinion, le caractère de Théodoros et ses instincts sauvages étant connus, c'est à lui que doit être attribué, pour des causes que j'ignore d'ailleurs, l'assassinat de M. Plowden. La lutte barbare qui désole l'Éthiopie n'aura de terme que par l'intervention et l'entente des puissances européennes dont les pavillons se montreront dans la mer Rouge.

Séparés par le fleuve Taccasé, le Tigré et l'Amhara pourraient très-bien former deux États indépendants comme le Choa.

Négoussié venait de régner en paix sur le Tigré pendant cinq années, faisant suite aux vingt-six ans de règne de son oncle Oubié, lorsque dernièrement Théodoros a envahi son territoire, obéissant, je n'en fais nul doute, à des influences antifrançaises et anticatholiques.

Il est bon de se souvenir que la députation envoyée par le jeune roi Négoussié à Paris et à Rome en 1858 avait refusé d'aller à Londres.

Le succès définitif de la lutte engagée aujourd'hui en Abyssinie ne saurait être douteux. Il appartiendra à celui des deux adversaires qui sera le plus efficacement soutenu par une puissance européenne.

J'ai l'honneur, etc.

III

NOTES DU COMMANDANT RUSSEL SUR BERBERA.

Le port de Berbera est sans contredit le meilleur de tous ceux que j'ai visités du cap Guardafui au détroit de Bab el-Mandeb. Abri parfait, profondeur d'eau pour les plus grands navires, tenue excellente, rien n'y manque sous le rapport nautique. Ce serait une base d'opérations commerciales avec l'Afrique orientale tout établie. La grande foire annuelle de Berbera donne à ce port une importance exceptionnelle que j'ai pu constater par moi-même.

De janvier à la fin d'avril, il s'y fait un commerce d'échanges d'une valeur considérable, susceptible encore d'un plus grand développement. De même que dans la mer Rouge, j'ai eu le regret de n'y pas voir le pavillon français. Le marché de Berbéra est approvisionné par des caravanes nombreuses venant du Choa, de l'Abyssinie, des pays de Naréa et de Caffa, des Adels et jusque du Soudan, apportant de l'or, de l'ivoire, de l'encens, du musc, des gommes, des peaux, du café, des plumes d'autruche et, jusqu'à ces derniers temps, des esclaves des deux sexes, provenant pour la plupart du pays des Gallas. Des marchands anglais, hindous et arabes importent en Afrique par Berbera des cotons, des mousselines, des soies pour vêtements, des draps communs, des verroteries, du fer, de la quincaillerie et de la coutellerie, des armes, sabres et fusils à bas prix, du riz et des eaux-de-vie.

La seule monnaie ayant cours à Berbera, comme sur toute la côte d'Afrique, est le talaro à la reine.

Est-il besoin de dire que tous les articles énumérés ci-

dessus sont de fabrique anglaise, sauf un petit nombre provenant d'Égypte, et les armes de l'Allemagne? — De France, rien!

Les transactions commerciales à Berbera ne sont pas sans danger pour les Européens; aussi la plupart des marchands, même les Asiatiques, vont-ils chaque soir coucher à bord de leurs navires ou de leurs barques.

Ce pêle-mêle, sans police et sans autorité reconnue, a motivé un singulier usage. Tout étranger fréquentant Berbera pendant la foire fait choix d'un guide pris dans une des tribus somalis du littoral. Ce guide protecteur, à la fois cicerone et gendarme, devient votre ombre : il ne vous quitte plus; sa lance et son poignard sont toujours à votre disposition, et il ne demande qu'à s'en servir. Le guide porte le nom significatif et heureusement choisi d'*abane,* bouclier, en langue somali. Il a derrière lui toute sa tribu prête à se faire tuer pour vous défendre, et l'on assure que ces honnêtes sauvages ne manquent jamais à leur engagement, dont quelques talari sont le prix convenu. La foire terminée, Berbera est entièrement abandonné jusqu'à l'année suivante. Le manque d'eau pendant la saison sèche refoule les hommes et les troupeaux vers les montagnes.

En 1856, un traité a été conclu entre le gouverneur général des Indes et les principaux chefs des tribus somalis voisines de Berbera. Voici comment et à quelle occasion : Vers la fin de 1854, une expédition fut organisée à Aden, sous les auspices du gouvernement de Bombay, pour explorer la partie de la côte d'Afrique comprise entre Berbera et Zanzibar. Le commandement de cette expédition fut confié au lieutenant Burton, de l'armée de Bombay, ayant sous ses ordres les lieutenants Herne et Speke, de l'armée des Indes, et le lieutenant Strogan, de la marine indienne. En avril 1855, les quatre officiers se trouvaient à Berbera,

dans l'intention d'accompagner des caravanes de retour dans l'intérieur.

La foire fut close le 15 avril, Berbera devint désert; il n'y resta que les voyageurs anglais qui espéraient y recevoir leur courrier d'Aden qui se trouvait en retard.

Le 18, une barque entra dans le port et se mit en communication avec les Anglais, qui par bonheur la retinrent la nuit au mouillage. Dans la soirée du même jour, trois hommes avaient visité le campement de l'expédition, et les domestiques indigènes avaient engagé leurs maîtres à se tenir sur leurs gardes, ayant considéré ces hommes comme des espions. Dédaignant cet avis, les Anglais ne prirent aucune précaution pour éviter une surprise et s'endormirent tranquillement.

A deux heures du matin, ils furent attaqués par cent cinquante ou deux cents Somalis. Les domestiques s'enfuirent, le lieutenant Strogan fut tué, le lieutenant Burton blessé ; le lieutenant Speke, prisonnier et blessé, s'échappa par miracle; le lieutenant Herne seul demeura sain et sauf. Tous leurs bagages furent pillés. Ils se réfugièrent sur la barque, emportant le corps de leur camarade, qu'ils confièrent à la mer dans leur traversée vers Aden. Le but de cette attaque fut le pillage, et aussi sans doute les soupçons inspirés aux naturels par le séjour prolongé, et sans cause apparente à leurs yeux, des étrangers à Berbera après la clôture du marché et le départ des tribus et des caravanes.

En conséquence de ces faits, une demande fut adressée aux anciens de la tribu des Habr-Owel pour qu'ils livrassent les principaux auteurs de l'attaque dont les noms étaient connus. Cette demande fut appuyée d'un sévère blocus de la côte, de Sierrak à Djebel El-mas, blocus qui annula complétement la foire de Berbera de 1855-1856. Les anciens de la tribu se déclarèrent incapables de livrer les cou-

pables, réfugiés dans d'autres tribus; un seul, dit-on, reconnu à une blessure, fut envoyé prisonnier à Aden.

Le gouvernement, satisfait, consentit, en septembre 1856, à lever le blocus, sous certaines conditions qui prirent la formé d'un traité, que je traduis d'un document officiel.

« Bombay government Records.

« Article de paix et d'amitié conclu entre les Habr-Owel, « tribu des Somalis, d'une part, et le brigadier William « Marenz Coghlan, résident politique à Aden, au nom de « l'honorable Compagnie des Indes orientales, d'autre part :

« Attendu que, le 29 avril 1855 (correspondant au « 1er de shaban 1271), une attaque traîtresse et un meurtre « ont été commis dans le port de Berbera, par un parti de « la tribu des Habr-Owel, contre des officiers anglais en « voyage dans ce pays, avec le consentement et sous la pro- « tection des anciens de la tribu, en conséquence de cet « outrage, certaines demandes ont été faites par le gouverne- « nement de l'Inde, et appuyées par un blocus de la côte « des Habr-Owel; et attendu qu'il est devenu apparent que « ladite tribu a rempli autant qu'elle l'a pu les conditions « imposées, et a prié qu'on la délivrât du blocus;

« En conséquence, il est convenu :

« 1° Que les anciens des Habr-Owel emploieront tous « les moyens pour livrer Ou-Ali, le meurtrier du lieutenant « Strogan;

« 2° Que, jusqu'à ce qu'il ait été livré, la *sous-tribu* Era- « Moosa, qui maintenant lui donne asile, et toute autre « tribu qui recueillera, abritera ou protégera ledit Ou-Ali, « sera exclue de tout rapport avec Aden;

« 3° Que tous bâtiments naviguant sous pavillon anglais « auront libre permission de trafiquer dans le port de Ber-

« bera, ou sur tout autre point du territoire des Habr-Owel, « et que tous les sujets anglais jouiront d'une sécurité par- « faite sur tous les points dudit territoire, et auront la per- « mission d'y trafiquer et d'y voyager sous la protection des « anciens de la tribu. De même, les membres de la tribu « des Habr-Owel jouiront de semblables priviléges à Aden « et dans toute autre partie des possessions britanniques.

« 4° Le trafic des esclaves à travers le territoire des Habr- « Owel, y compris le port de Berbera, cessera pour tou- « jours, et tout esclave qui, contrairement à cet engage- « ment, serait introduit sur ledit territoire, devra être livré « aux Anglais, et le commandant de tout vaisseau de Sa « Majesté ou de la marine de l'honorable Compagnie des « Indes orientales, aura le pouvoir d'exiger la remise de « tout esclave et d'appuyer sa demande par la force des « armes, s'il est nécessaire.

« 5° Le résident politique d'Aden aura le droit d'envoyer « un agent, qui résidera à Berbera pendant la saison de la « foire, quand il le jugera à propos, pour s'assurer que les « conditions de cette convention sont observées ; et cet agent « sera traité avec le respect et la considération dus à un « représentant du gouvernement anglais.

« 6° Sur la promesse solennelle faite par les anciens des « Habr-Owel d'observer fidèlement les articles de cette « convention et d'obliger le reste de la tribu à en faire « autant, et de livrer au résident politique à Aden quiconque « la violerait, le blocus des Habr-Owel sera levé, et une « paix et amitié perpétuelles existeront entre les Anglais et « les Habr-Owel.

« Fait à Berbera, le 7 novembre 1856 de l'ère chré- « tienne (correspondant au 8 de rabea el-Owel, 1272 de « l'hégire).

« Mohammed Arra'leh.	Ayal Yoomur.
« Ahmed Ali Bookeri.	
« Noor Fa'rrah.	
« Ahmed Gha'lid.	Ayal Ahmed.
« Mohammed Wa'is.	
« Muggan Mahommed.	
« Rooblie Nassan.	Maka'hil.
« Attyah Nilir'r.	
« Farrah Beni'n.	
« Awadth Shermatie.	Ayal Namsard.

« Ont signé en ma présence à Berbera, le 7 novembre 1856.

« *Signé :* PLAYFAIR; W. M. COGHLAN,
« *Résident politique.*

« Aden, 9 novembre 1856.

« Ratifié pour le très-honorable gouverneur général de « l'Inde, en conseil,

« A Fort-William, le 23 janvier 1857.

« *Signé :* CANNING.

« Et cinq membres du Conseil de l'Inde. »

IV

LETTRE DU COMMANDANT RUSSEL A M. BÉCLARD, CONSUL DE FRANCE A ALEXANDRIE, SUR LA NAVIGATION DANS LA MER ROUGE.

Alexandrie, 15 mai 1860.

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu me demander mon opinion sur le plus ou le moins de dangers que présente, dans l'état actuel, la navigation de la mer Rouge, et sur les moyens de parer pour le mieux à ces dangers.

Le vice-roi d'Égypte me faisait l'honneur, il y a peu de jours, de m'interroger sur le même sujet, un de ceux qui préoccupent en ce moment son infatigable activité.

De même qu'à Son Altesse, et sous ma responsabilité toute personnelle, j'aurai l'honneur de vous répondre, Monsieur, que la mer Rouge me semble valoir mieux que sa réputation. Sans rechercher pourquoi cette réputation s'est trouvée tout à coup si mauvaise, je suis aise de pouvoir citer à l'appui de mon opinion, fondée peut-être sur une expérience trop rapide et trop heureuse pour que je ne m'en défie pas moi-même, l'opinion exprimée dans un document anglais très-compétent concernant l'érection de phares dans la mer Rouge. Je cite textuellement : *As the Red sea has been navigated for many years by large steamers without the assistance of lights with comparative immunity from accidents*...

Est-il nécessaire de commenter ces deux lignes si explicites? Il y a quinze ans, si je ne me trompe, que la Compagnie péninsulaire orientale, assurée d'une relâche et d'un

dépôt de charbon à Aden, a commencé son service entre Suez et les possessions anglaises des Indes orientales.

D'un voyage par mois, la Compagnie est arrivée à un voyage par semaine. Huit fois par mois, quatre-vingt-seize fois par an, de grands vapeurs à hélice ou à roues, calant de dix-huit à vingt et un pieds d'eau, autant que nos plus grandes frégates de guerre, parcourent la mer Rouge dans les deux sens et dans toutes les conditions favorables ou défavorables des moussons. Cependant, dans cet actif service, nous ne connaissons qu'un sinistre, la perte de l'*Alma,* dont les détails sont restés assez obscurs. Si ces résultats font le plus grand honneur aux capitaines employés par la Compagnie péninsulaire, on peut convenir aussi qu'ils ne font pas de tort à la mer Rouge.

Les navires à voiles européens sont rares dans la mer Rouge, les barques arabes suffisent au cabotage et ne s'assurent pas. Les assurances sont à un taux très-élevé dans cette mer, uniquement parce que les Compagnies d'assurance profitent de sa mauvaise réputation, l'entretiennent et l'exploitent. Une tonne de houille rendue à Suez par la Méditerranée et le chemin de fer égyptien coûte moins cher que venue par le Cap. La voile ne reparaîtra dans la mer Rouge qu'en passant par le canal de Suez. Le taux des assurances, qui n'ont rien à assurer, ne me paraît pas avoir aujourd'hui de signification sérieuse.

Est-ce à dire que la mer Rouge soit sans dangers? Non certes; dans son long parcours et sur ses deux rives, elle présente de nombreux écueils apparents ou cachés, qui imposent aux navigateurs la plus active surveillance dans la direction de leur route, et ne laissent pas dans les louvoyages de causer aux capitaines de fréquentes insomnies, aux équipages des quarts pénibles.

Mais n'est-ce pas là notre métier? Et dans combien de

mers ne le trouvons-nous pas plus dur et plus difficile encore? La mer du Nord ou la Manche, par exemple, pour ne citer que les mers de l'Europe les plus connues, ne nous offrent-elles pas de bien autres dangers? Dans ces mers brumeuses où les vents produisent des courants variables d'une extrême violence, où les nuits d'hiver sont si longues, où le jour, le soleil se dérobe si souvent à l'œil de l'observateur, la terre reste cachée et la moindre erreur de position devient pleine de périls. Ces mers sont, il est vrai, magnifiquement éclairées, et leur hydrographie est aussi près de la perfection que peut l'être une œuvre de cette nature. Si les phares de la Manche venaient par hasard à s'éteindre, il est permis de penser que les assurances ne s'en tiendraient pas aux taux de la mer Rouge, et les marins n'y trouveraient rien à redire. La mer Rouge a peu de marée. Les courants obéissent aux vents régnants. Les vents soufflent d'une façon régulière et par zones, du nord, entre Suez et Djeddah généralement, variables vers le milieu de la mer Rouge, et dépendent du sud, plus particulièrement aux approches du détroit de Bab el-Mandeb. Les bâtiments à voiles doivent tenir grand compte des saisons, qui modifient dans un sens ou dans l'autre ces directions générales, mais non pas absolues, des vents, pour éviter les trop longues contrariétés. Mais contrariété n'est pas danger. Le soleil se voile rarement dans la mer Rouge. Ce n'est pas d'ordinaire de son absence que l'on se plaint. Les eaux y ont une transparence telle que le changement de couleur, suivant le fond, avertit le navigateur vigilant de l'approche d'un récif ou d'un banc, assez à temps pour l'éviter.

Les hautes terres d'Afrique ou d'Asie montrent tour à tour, souvent en même temps, des cimes reconnaissables ou des points de la côte déterminés qui servent à rectifier par des relèvements la position du bâtiment. Enfin la mer

Rouge, coupée en deux par le tropique du Cancer, ne connaît pas de nuits plus longues que les jours, et quelles nuits!... Si vous ne les connaissiez pas aussi bien que moi, Monsieur, je me laisserais aller à les décrire, ces nuits du golfe Arabique plus claires que beaucoup de nos jours d'Europe. Mais rassurez-vous, je conclus. Quand l'hydrographie de la mer Rouge, si bien préparée par le grand et beau travail du capitaine Moresby, de la marine britannique, aura été complétée; quand des phares à grande portée et des balises bien placées éclaireront les passages difficiles et signaleront les principaux dangers; quand des pilotes, formés par une navigation de plus en plus active, attendront les navires aux atterrages et au besoin les dirigeront pendant toute une campagne, comme cela a lieu encore aujourd'hui dans l'Archipel, j'estime qu'alors la mer Rouge sera pour les bâtiments à vapeur une mer facile à pratiquer, et pour les bâtiments à voiles beaucoup moins difficile que d'autres mers dont on ne s'effraye pas et qu'on fréquente tous les jours.

Son Altesse Mohammed-Saïd, se souvenant d'avoir été marin, est allé au-devant des conseils et des vœux des navigateurs en ordonnant l'érection immédiate de trois phares, deux de premier ordre pour éclairer le golfe de Suez, un de deuxième sur l'écueil le plus dangereux de la mer Rouge. C'est un magnifique commencement.

Lorsque la mer Rouge ne sera plus que le prolongement naturel du canal de Suez jusqu'à l'océan Indien, elle devra être, comme le canal lui-même, *essentiellement neutre*. Pourquoi un droit de feux, acquitté avec empressement par tous les navires fréquentant le canal, ne pourvoirait-il pas à l'érection et à l'entretien de tous les phares nécessaires à la navigation de Péluse à Périm, sous la sauvegarde de l'utilité publique?

L'extension des relations commerciales par le percement des isthmes et les facilités nouvelles données à la navigation, en un mot, par la sécurité et la liberté des mers, sont des œuvres de paix qu'il appartient à notre époque de poursuivre et, nous l'espérons encore, de réaliser.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

APPENDICES

ERRATA

Page 16, ligne 21, au lieu de Banious, lire *Banians*.
— 20, ligne 8, au lieu de Rus-Ghérar, lire *Ras-Gherar*.
— 25, ligne 26, au lieu de baromètre, lire *thermomètre*.
— 27, ligne 27, au lieu de Stacauff, lire *wacouf*.
— 29, ligne 24, au lieu de hazartas, lire *Hazortas*.
— 29, ligne 25, au lieu de Amplisa, lire *Amphila*.
— 32, ligne 16, au lieu de mines, lire *ruines*.
— 71, ligne 8, au lieu de un, lire *une*.
— 107, ligne 21, au lieu de Axoua, lire *Axoum*.
— 110, ligne 7, au lieu de imténifuge, lire *ténifuge*.
— 111, ligne 21, au lieu de porte à lui, lire *lui porte*.
— 119, l. 17, au lieu de Okoulé, Gouzaie, lire *Okoulé-Gouzaye*.
— 131, ligne 3, au lieu de Choumizana, lire *Choumiza*.

Au lieu de Arkiriko, lire partout *Arkiko*.
— Disshé et Dissé, lire partout *Disseh*.
— Saumali, lire partout *Somali*.
— Dhalac, lire partout *Dahlac*.
— Dabadie, lire partout *d'Abbadie*.
— Aboussa, lire partout *Abouna*.
— Ahmara, ahmaréen, hamarique, lire partout *Amhara, amharéen, amharique*.
— Adua, lire partout *Adoua*.
— Amacène et Ahmacen, lire partout *Hamacen*.
— Dixa, lire partout *Dixan*.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.